

L'AMANT(E)

ET AUTRES RECITS

Frédéri MARCELIN

L'AMANT(E)

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

A celles et ceux qui sont nés dans un corps étranger à leur âme.

Mon Dieu ! Qu'elle est belle cette petite. Pensa la professeure de danse lorsque Marylou, présenta sa fille pour son premier cours.

Marylou avait un peu dansé dans son enfance qui passa bien vite. Elle en gardait un souvenir ému. Mais à quinze ans lorsque les hormones s'agitent et font tressaillir le corps elle avait dû quitter l'école et affronter la vie. Son père qui avait comme on dit chez les pauvres une belle

situation décéda d'une leucémie fulgurante, la laissant sa mère et ses deux frères plus jeunes sans ressource. Contremaître dans une usine chimique, il n'avait pas d'assurance vie, et les quelques économies du foyer partirent en fumée avec le corps de Maurice. Sa mère qui n'avait jamais travaillé ailleurs qu'à la maison dut prendre un emploi de caissière dans une supérette. Marylou réussit à se faire embaucher comme vendeuse dans une pâtisserie des beaux quartiers. Cet établissement faisant également salon de thé, elle arrondissait sa fin de mois avec les pourboires que lui laissaient les dames sur le retour qui fréquentaient l'endroit.

Marylou se plaisait bien dans cette boutique, mais le samedi soir, tandis que ses anciennes copines d'école sortaient en boîte de nuit, elle était trop fatiguée par sa journée pour les suivre. De plus le dimanche matin était la plus grosse demi-journée. Tous les bourgeois du coin venaient y chercher leur gâteau dominical, et entre la mise en place dès six heures du matin et la clôture de la semaine à treize heures trente, le dimanche était bien entamé.

Marchado, le pâtissier fermait son magasin le lundi et avait octroyé le mardi comme congé à Marylou. Deux vendeuses étaient nécessaires à la tenue de la boutique et du salon de thé. Nicole travaillait le mardi, mais pas le jeudi. Parfois, au besoin elles échangeaient leur jour de repos. Nicole avait juste deux ans de plus que Marylou et tenait son poste depuis quatre années. Madame Marchado, allait et venait, parfois elle restait la journée en caisse, d'autres fois, elle sortait en fin de matinée, et les serveuses faisaient la clôture avec le patron. On disait qu'elle avait un amant en ville, mais personne ne l'avait constaté de visu.

Par contre, le père Marchado n'avait pas les mains dans ses poches, et Nicole passait régulièrement à la casserole, ce qui ne semblait pas la perturber outre mesure.

Elle en avait certainement vu d'autres, plus salées. Avec Marylou il était tombé sur un bec, pour elle il était hors de question de se laisser lutiner par ce gros dégueulasse.

- Monsieur, je vous respecte, respectez-moi, je suis une jeune fille sérieuse si je fais mal mon travail j'admettrai vos remontrances, mais ne posez pas vos mains sur moi !

Le père Machado aimait bien les jeunesses, mais détestait les problèmes. Marylou eue donc la paix et fit son boulot, sans réprimandes.

Un homme, jeune et beau gars, pris l'habitude de venir chercher des viennoiseries chaque matin d'ouverture. Il était grand, un bon mètre quatre-vingt, une chevelure ondulée châtain clair, des yeux gris légèrement bleutés. Marylou était une belle fille assez grande les cheveux bruns souples et de grands yeux bleus. De plus un sourire avenant illuminait son visage. La jeune femme commençait d'avoir du bégain pour ce client matinal, et parfois elle glissait dans la pochette une petite brioche encore chaude.

Le jeune homme était fonctionnaire à la poste, elle ne l'avait jamais vu en allant chercher le courrier du magasin, car son poste n'était pas public, il travaillait à l'administration, hors de la vue des clients. Le manège dura un certain temps, puis un matin Il se décida à lui dire davantage que bonjour et bonne journée.

- Mademoiselle, puis-je me permettre de vous inviter ? Il passe Barry Lindon à l'Astoria, si ça vous tente, j'aimerais bien que nous y allions ensemble.

- Je veux bien, mais pas aujourd'hui, je finis tard car la patronne est absente. Mais demain je veux bien prendre un café vers dix-huit heures, nous ferons connaissance.

- Au Bar de la Poste demain cela vous va ?

- Très bien. J'y serai.

Le Café est de l'autre côté de la place, face à la pâtisserie. Donc le lendemain à l'heure convenue, Marylou s'assied à la terrasse du bistrot. Alain est au comptoir, il vide une bière avec d'autres gars, apparemment des collègues de boulot. Dès qu'il aperçoit La jeune femme, il va vers elle.

- Bonsoir, au fait moi c'est Alain.

-Marylou.

- C'est joli, je finis ma bière avec mes potes et j'arrive, qu'est-ce que tu veux boire ?

- Un café, ce sera parfait, merci.

Le serveur apporte un café à Marylou, qui y met un demi-sucré et touille sa tasse.

Alain laisse ses amis à l'intérieur et la rejoint.

- Un jour je suis entré par hasard à la pâtisserie, car la boulangerie que je fréquente habituellement était fermée. Là je t'ai vu, et depuis je reviens tous les jours.

- J'avais bien remarqué...

- Tu es belle, et tu as l'air gentille.

- Belle !.. Je ne suis pas moche, c'est tout, mais gentille peut-être trop.

- Tu serais d'accord pour m'accompagner au cinéma, mettons samedi soir ?

- Samedi soir non, j'ai une grosse journée le dimanche, je me lève tôt. Mais dimanche soir, ou lundi, c'est d'accord.

- Alors lundi, rendez-vous ici à dix-neuf heures ?

- Oui, volontiers, il faut que je rentre maintenant.

Tous les deux se lèvent et se font la bise. Marylou rentre chez elle, et Alain retourne boire une autre bière avec ses amis.

Lundi ils sont au cinéma, il n'y a pas foule, une quinzaine de spectateurs tout au plus. Ils prennent place au centre cote à côté.

Pendant les pubs ils discutent de tout et de rien, ils se sourient, un air de bonheur semble flotter sur la salle. Puis

les lumières baissent et disparaissent tandis que sur l'écran géant le film commence.

Quelques instants plus tard, Alain prend la main de Marylou qui se laisse faire et croise ses doigts avec ceux du garçon. Une vague chaude monte de ses pieds jusqu'aux tempes. Elle pose sa tête sur l'épaule d'Alain, qui aussitôt l'embrasse fougueusement. Marylou fait un effort pour se contenir, elle repousse une main d'Alain qui s'insinuait sous sa jupe, mais lui laisse peloter ses seins. Elle bouillonne de désir mais ne veut pas céder son corps dès ce premier rendez-vous. Le film étant assez long, leur ardeur s'apaise et la séance se termine dans l'attente fébrile d'une prochaine rencontre.

L'entrevue suivante eut lieu au même endroit le jeudi, après la fermeture des magasins. Marylou avait pris soin de se maquiller, et de soigner sa tenue, elle était resplendissante. Alain également s'était habillé très classe. Ils se rendirent dans un restaurant asiatique où ils dînèrent de bon cœur, en se dévorant des yeux.

Alain louait un studio à deux pâtés de maison de la poste, ils s'y rendirent d'un pas soutenu pour ne pas dire pressé. Le petit appartement se trouvait dans une cour desservant plusieurs escaliers, ils s'expédièrent au second étage, et la porte à peine refermée, Alain précipita Marylou sur son lit. Ils riaient à gorge déployée en se dévêtant. Nus comme vers ils s'emmêlèrent l'un à l'autre, dans les caresses et les baisers. Marylou faisait l'amour pour la première fois, mais n'en laissa rien deviner à son compagnon. Leur étreinte ne dura finalement pas bien longtemps, et laissa à Marylou un goût d'amertume, voire d'insuffisance. Mais son premier rapport sexuel total n'ayant pas de comparatif elle mit cela sur le compte de sa virginité et de son inexpérience.

Ils se fréquentèrent assidûment pendant quatre mois, le plus souvent au studio d'Alain, mais quelquefois ils dormaient

chez Marylou. Sa mère était satisfaite de lui connaître un compagnon. Alain lui paraissait sympathique, il avait parfois des attentions pour elle, un bouquet de fleurs, un livre. Le cinquième mois ils parlèrent de mariage...

Yvonne, la maman de Marylou, eu une discussion avec sa fille.

- Tu l'aimes vraiment ?

- Oui. Enfin je crois, je ne connais pas d'autre garçon, il est attentionné...

- Ok. Mais penses-tu pouvoir vivre avec chaque jour, avec ce que cela comporte de compromis ? Penses-tu faire un enfant et l'élever avec lui, voire plusieurs ?

- Je ne me suis jamais posé ces questions, je vis un jour après l'autre, je me sens heureuse.

- Si tu es heureuse, que tu as confiance en lui, qu'il s'investit dans votre couple, c'est à toi de voir ma fille. Moi je n'ai pas d'avis particulier sur lui. Connais-tu sa famille ?

- Oui, nous sommes allés leur rendre visite trois fois. Ils sont plus âgés que toi, c'est leur unique enfant, ils l'ont eu sur le tard. Ils sont charmants habitent un pavillon dans la banlieue nord. Son père est à la retraite, il était conducteur de train, et sa mère travaille encore, elle est secrétaire de direction dans une usine.

-Tu t'entends bien avec eux ?

- Tu sais je ne les ai pas vus longtemps, mais il me semble que sa mère m'aime bien. Son père je crois que je lui plais, il me taquine volontiers. C'est la première fois qu'il leur présente une femme. Il a vingt-cinq ans, il est fonctionnaire, je pense que nous n'aurons pas de problème financier... Que veux-tu que je dise de plus ?

- Rien. Prends ta décision, lui semble l'avoir déjà prise. Tu vas avoir vingt ans, à ton âge j'étais mariée depuis deux ans, et tu avais six mois.

Les jeunes gens n'étant pas religieux pour deux sous, le mariage eut lieu à la mairie du sixième arrondissement, dans l'intimité des deux familles. Nicole était témoin de Marylou, et Jean-Charles celui d'Alain. Pas de falbalas non plus, Marylou avait acheté un tailleur bleu clair qui lui allait à merveille, et Alain un costume de lin écru sur un pull de coton noir. Les parents d'Alain avaient pris les frais à leur charge et pour l'occasion réservé dans un restaurant qui sans être étoilé, avait une excellente réputation.

La vie à deux s'était organisée dans le studio. Peu de place mais fonctionnel. Lorsqu'on est jeune on n'a pas encore accumulé de souvenir, alors tout allait pour le mieux dans le petit appartement. Alain n'allait plus au bar de la poste chaque soir, mais lorsqu'il rentrait de son travail, il avait pris l'habitude de s'asseoir sur le canapé-lit pour boire sa bière pendant que sa femme préparait le repas.

Alain gagnait sa vie correctement, ce qui laissait à Marylou la possibilité de donner la moitié de son salaire à sa mère, qui avec ses deux jeunes frères à charge, tirait le diable par la queue.

Ils ne recevaient pas souvent d'amis, une fois ou deux le témoin d'Alain était venu avec son épouse pour dîner. Mais cela n'avait pas enchanté Marylou, qui les avait trouvés un peu snobs. Environ un dimanche sur trois ils allaient dîner chez Yvonne, où chez les parents d'Alain. Marylou apportait toujours des gâteaux invendus, ce qui régalaient tout le monde.

Une dizaine de mois après les noces, Marylou vit ses règles disparaître, elle acheta un test de grossesse en pharmacie qui attesta ce qu'elle pensait. Une visite chez son gynécologue confirma le diagnostic. Marylou était aux anges, savoir

qu'un bébé couvait au fond de son ventre la mettait en joie. Elle annonça la nouvelle à Alain. D'abord surpris, il n'attendait pas si tôt la venue d'un enfant, il prit finalement l'annonce avec bonhomie. Ceux qui furent ravis, ce furent les futurs grands-parents.

- Nous allons devoir déménager, trouver un appartement plus grand avec une chambre pour le petit.

- Où la petite ! Répondit Marylou.

- Oui, en tout cas on ne peut pas rester ici.

- C'est vrai, mais j'aimerais demeurer dans le quartier, c'est sympa ici, avec le parc pas loin.

- Je vais me renseigner auprès du concierge, il est au courant de tout dans le coin. S'il connaît un appart qui se libère il nous le dira.

- Bonne idée... Dis donc tu voudrais bouger de ton canapé et m'aider à éplucher les patates !

- Oh là ! Je suis maladroit tu sais, et puis je suis un peu fatigué, j'ai eu une grosse journée.

- Et moi, tu crois que je me suis roulé les pouces à la pâtisserie !

- Ouais ! C'est bon, mais si les épluchures sont trop grosses tu ne viendras pas te plaindre.

- Non mon chéri, je ne me plaindrai pas.

À la première échographie de surveillance de sa grossesse Marylou s'y rendit seule. Alain n'ayant pu se libérer de ses obligations professionnelles. Tout se passait bien dans le douillet nid. Le soir elle montra les images à Alain, qui les trouva difficile à lire.

Les mois passant, la jeune femme prenait du volume, et se sentait au mieux.

Lors du second contrôle, Alain ne vint pas non plus. Marylou lui fit une scène.

- Tu t'en fous de ton enfant ?

- Bien sûr que non.

- Alors pourquoi n'es-tu pas venu ?
- J'ai oublié le rendez-vous.
- Tu te moques de moi, oublié !
- Oh ! M'engueule pas, hein, tu sais le boulot, c'est le boulot.
- Ton chef ne t'aura pas laissé deux heures pour m'accompagner ?

-...

- Tu ne lui as pas demandé ! T'es nul.
- Fais pas chier, j'ai trouvé un appart plus grand, au premier étage, dans l'escalier d'angle de la cour. Tu vois moi aussi je m'occupe de l'avenir de notre enfant. Le déménagement se fera dans le même immeuble, ce n'est pas génial ça ?
- Pardon, je m'emporte, mais j'aurais vraiment aimé que tu viennes avec moi.
- Je viendrai la prochaine fois, promis.

La fois suivante, Marylou se trouva seule à nouveau. La manipulatrice de l'échographe lui demanda si elle désirait connaître le sexe de son enfant, elle acquiesça.

- Ce sera une fille Madame, une jolie petite fille.
- Rentée à l'appartement elle attendit la venue d'Alain. Il rentra tard.

- Alors, tu fais des heures supplémentaires ?
- Non, j'ai pris une bière avec des collègues.
- Tes collègues sont plus importants que ta fille ?
- C'est une fille ?
- Oui et elle s'appellera Isaure comme ma grand-mère !
- Ah bon ! Tu as déjà choisi un prénom ?
- Tu en as un autre à me proposer ?

-...

- Donc ce sera Isaure ! Point barre. Et tâche de ne pas traîner avec tes potes, j'ai besoin que tu m'aides, la grossesse me fatigue, je ne peux pas tout faire.
- Ah ! Les femmes ! Jamais satisfaites.

- Et pour cause, tu me sautes comme un lapin, je reste toujours en rade. L'orgasme, ça te parle ? Ou tu crois que ce sont des conneries de gonzesse !

- Merde, t'es enceinte jusqu'aux yeux, tu crois que c'est bandant ?

- Mon pauvre ami, enceinte ou pas c'est du pareil au même. À compter d'aujourd'hui, je suis en arrêt maternité alors achète toi une conscience et aide moi à préparer la venue du bébé.

- Ok ! Je vais m'occuper de préparer la chambre, avec tout ce qu'il faut.

- À la bonne heure !

L'atmosphère resta tendue quelques jours puis le calme revint dans le couple. Marylou partit quelques jours chez sa mère se reposer. Alain finissait de décorer la chambre. La venue du bébé était imminente. Il tenait la maison propre, et profitait de l'absence de sa femme pour faire son petit tour au bar de la poste.

C'est là qu'il vit Nicole qui venait boire un café. On était jeudi, son jour de congé. Alain bisa Nicole, et lui paya son café. Ils parlèrent un moment de la grossesse de Marylou, du déménagement, de l'installation pour le bébé, et de la chance qu'ils avaient eue de rester dans la cour. Puis ils prirent une bière, et une autre, et Nicole voulut voir les transformations qu'Alain avait faites.

- Tu vois, nous avons une salle de séjour avec un coin cuisine, notre chambre et la chambre du bébé.

- C'est sympa. Vous avez une douche ou une baignoire ?

- Une baignoire avec un rideau pour pouvoir se doucher.

- C'est cool.

- Tu veux boire un verre Nicole ?

- Volontiers, si tu as un petit Whisky, je n'ai rien contre.

Alain sert deux verres et lui en tend un.

- Veux-tu de la glace ?

- Non merci.

Nicole s'assied sur le canapé, les yeux brillants et les cuisses légèrement écartées. Elle croise et décroise ses jambes.

Alain, je suis fourbue, cela t'ennuie si je prends un bain ?

- Du tout, je te donne une serviette propre.

- Waouh, elle est cosy la salle de bains, joli carrelage.

Alain laisse Nicole à ses ablutions et retourne au salon. Il boit son verre dans lequel il a ajouté quatre glaçons.

- Alain !

- Oui ! Que veux-tu ?

- J'ai laissé mon verre sur la table, tu veux bien me l'apporter ?

- Voilà...

Lorsqu'Alain entre dans la salle de bains, il trouve Nicole dans une eau transparente, elle n'a pas mis de bain moussant. Elle tend sa main droite pour prendre le verre tandis que de la gauche elle titille son entrejambe.

- Comment tu me trouves Alain ?

- Ma foi, je suis un peu troublé, tu es belle.

- Tu me trouves bandante ?

- Le contraire serait mentir, en plus je te regarde te toucher le minou, c'est plutôt excitant.

Nicole ouvre la bonde de la baignoire, se met debout, attrape la serviette, se sèche et passe le drap de bain autour de son corps. Elle revient dans le séjour, s'allonge sur le canapé, vide son verre et regarde Alain.

- Tu veux me baiser ?

- C'est-à-dire. Je suis un peu gêné.

- Personne le saura, j'ai la chatte trempée, j'ai envie de toi depuis longtemps, viens !

- Oui, mais Marylou...

- On s'en fout elle n'en saura rien, elle est chez sa mère, prends-moi bordel, j'en peux plus !

J'ai plus de mecs depuis des semaines, fais ça pour moi.

Alain se déshabille, s'approche de Nicole qui prend son sexe à pleine bouche. Elle envoie promener le drap de bain, et s'offre à Alain sans retenue.

- Ben dis donc, t'es pas un fameux coup toi, tu tires vite. Il te faut faire des progrès sinon la Marylou elle va aller voir ailleurs, comme la mère Marchado !

- Quelle salope, tu viens te faire mettre et en plus tu me bases !

- Tout doux l'ami, je ne t'en veux pas, c'est juste un peu court, je fantasmais sur tes capacités, je suis déçue, mais je t'aime bien malgré tout.

- C'est vrai. Marylou me reproche ça aussi. J'ai du mal à me retenir.

- Il ne faut pas te servir que de ta trique, prend du temps avant, caresse, lèche, touche, parle, nous sommes sensibles partout, nous ne sommes pas que des vagins.

Nicole est partie laissant Alain dans un désarroi inattendu. Le fait qu'une autre femme lui fasse cette remarque lui « ouvre un peu les chakras ».

Isaure est née un joli matin de juin. Alain est subjugué par le nourrisson. Elle ressemble à sa mère, ses parents lui disent qu'elle lui ressemble, Yvonne dit qu'elle tient de ses deux parents, qu'elle est un harmonieux mélange, et que forcément ce sera une belle femme. L'accouchement s'est bien passé, pour un premier enfant, la mère n'a pas trop souffert ni trop longtemps. Après trois jours à la maternité, la petite famille rentre à l'appartement. Marylou a décidé d'allaiter le bébé, tant qu'elle pourra. Le papa qui depuis des mois angoissait, est rasséréiné, le bébé est tout à fait normal, en bonne santé, et la maman ne présente pas de signe de dépression.

Comme le lui demandait Marylou, Alain s'est acheté une conduite. Il aide aux tâches ménagères et ne fréquente plus

le bar de la poste. Quant à son aventure avec Nicole, il en a tiré les conséquences, et devient plus câlin avec son épouse. La présence d'un nourrisson dans un jeune couple n'est pas sans désagrément, il pleure souvent, a quelques problèmes de digestion, de petites coliques, et les nuits ne sont pas toujours de tout repos. L'équilibre familial est mis à mal, et les pères n'ayant ni la résistance ni la patience des mères, la défection de ceux-ci est monnaie courante. Chassez le naturel, il revient au galop nous dit l'adage. Alain reprit donc ses mauvaises habitudes au bar de la poste. Six mois après la naissance d'Isaure, Marylou devant faire face aux besoins de son mari et de sa fille, se fatigua de cette situation.

- Soit tu te reprends en main, tu t'investis dans l'éducation de ta fille, tu partages les obligations domestiques, tu te comportes comme homme responsable, tu cesses de lorgner toutes les filles qui passent dans la rue et tu t'occupes de moi. Soit tu dégages de ma vie !

-...

- C'est toute la réponse qui te vient ?

- Oh ! Tu exagères tout, je ne suis pas comme ça.

- J'exagère ! En plus tu te fous de ma gueule. Alain, cela ne peut plus durer, depuis que nous sommes ensemble, pas une seule fois tu m'as dit que tu m'aimais. J'ai accepté de t'épouser car tu me paraissais être un garçon correct, moi je n'avais aucune expérience de la vie de couple, je comptais sur toi pour m'aimer et me protéger.

- Mais je t'aime, et Isaure aussi !

- Trop tard, moi j'ai cessé de t'aimer. Tu fuis tes responsabilités, tu préfères baguenauder avec tes potes, regarder tes putains de matches à la télé, et moi je me coltine tout le boulot.

J'en ai marre !

Et puis je te préviens, je ne bougerai pas d'ici, tu te tires et je demande le divorce pour abandon du foyer conjugal. Ma fille je l'élèverai seule, tu pourras la voir quand tu voudras, mais en attendant fous nous la paix, retourne chez tes vieux, s'ils veulent bien de toi. Mais j'en doute, tu les as eux aussi bien déçus.

Alain partit, retrouva un studio, reprit une vie de célibataire. Ses parents ne voulurent plus le voir, mais prenaient souvent leur petite fille pour le Week-end. Il fréquenta un moment une collègue postière, mais cela tourna court. Le divorce fut prononcé au tort du mari, qui ne contesta rien, et accepta de payer la pension alimentaire. Au moins sur ce point-là il tint parole et Marylou ne dû jamais réclamer. Chaque fois qu'Alain voulait voir sa fille il le pouvait, sa femme l'avait promis. Cependant, au fil du temps ses visites à sa fille s'estompèrent et l'affection qu'avait la petite pour son père s'étiola.

Isaure avait à peine cinq ans et réclamait depuis des mois que sa mère l'inscrive à l'académie communale de musique et de danse. Plusieurs de ses copines allaient déjà dans la classe d'initiation. Quelques semaines passèrent et l'enfant montrait une aptitude certaine à suivre la musique. Elle était toute grâce et nuance. La petite fille n'était pas maigrichonne, mais fine et souple. Elle aimait bien ces heures où avec les gamines de son âge elle dansait dans la salle réservée par la mairie à cet effet. Il n'y avait qu'un seul garçon au milieu de toute cette troupe, Gaël. Isaure dès les premières séances trouva le garçon aimable et sensible. Elle le connaissait déjà, car il fréquentait la même école, mais n'avait jamais eu l'occasion de s'en rapprocher. Au fil du temps ils devinrent amis, et se voyaient également dans la

cour de l'immeuble où ils habitaient. Ils prirent l'habitude d'aller à l'école et au parc ensemble, accompagnés par un de leurs parents. En grandissant, ils firent les trajets seuls.

Puis ce fut l'entrée au collège, qui n'était pas non plus très loin de chez eux. La danse tenait encore une grande partie de leur vie. Leur assiduité aux cours était intacte malgré les années. Gaël était vraiment doué, et la professeure lui donnait quelque leçon particulière, pensant pouvoir le présenter au concours d'entrée du conservatoire.

Les sentiments d'Isaure pour le garçon s'étaient précisés, elle était amoureuse, et attendait avec impatience que Gaël fit le premier pas. Elle aurait tant aimé l'embrasser. Elle avait maintenant treize ans et prenait des formes, de petits seins pointaient sous son corsage. Elle avait quelque chose d'éclatant autant dans sa tenue que sur son visage.

Assez fréquemment ils faisaient de concert leurs devoirs de classe, soit chez elle soit dans la chambre de Gaël. Un soir en rentrant du collège, alors qu'ils étudiaient une carte de géographie, Isaure regarda Gaël avec intensité, leurs regards ne firent qu'un et prenant la tête de Gaël à deux mains, la toute jeune fille déposa un baiser sur les lèvres du garçon. Puis leurs bouches se fondirent et leurs bras s'étreignirent, dans une atmosphère électrique et délicieuse.

- Je t'aime Gaël.

- Moi aussi je t'aime Isaure. Tu es ma meilleure amie, non, tu es ma seule amie.

- Toi tu es mon amour.

- Oh ! Isaure. Je t'aime vraiment, mais... J'ai un problème.

- Un problème ?

- C'est difficile pour moi... Je n'en ai jamais parlé à quiconque.

- À moi tu peux tout dire.

-Tu risque de le prendre mal.

- De toi rien de mal ne peut venir.

-...

- Allez, dis-moi, ce sera notre secret, promis !

- Isaure, je... Voilà, je suis davantage attiré par les garçons que par les filles.

- C'est pas vrai !

- Si.

- Oh ! Non ! Le seul garçon que j'aime ne peut pas m'aimer ?

- Je t'aime Isaure, d'un amour véritable, mais ce penchant terrible me gâche la vie.

- Je ne dirai rien à personne. Mais je veux que tu m'embrasses encore et toujours.

Leur relation dura jusqu'à la troisième, ils étaient inséparables, et tous les autres collégiens jalousaient Gaël.

Après le brevet des collèges Gaël fut admis au conservatoire, où il mena de front danse et études. Isaure entra au lycée et maintint des relations étroites avec son ami.

Isaure avait dix-sept ans, était encore lycéenne et s'était entichée d'un beau blond sportif, qui faisait l'envie de toutes les filles. Un mercredi après-midi ils allèrent se promener au parc. Le parc est grand, il y a même un lac où l'on peut louer des pédalos pour faire le tour d'une petite île. C'est charmant et bucolique. Des cervidés y sont en semi-liberté, des daims surtout cela provoque l'euphorie des enfants et l'empathie des adultes. Le temps passait agréablement, ils se tenaient par la main, comme le font les amoureux à l'adolescence. Dès qu'un coin de verdure offrait un abri discret, ils se bécotaient à l'envie. C'était une belle journée de mai, beaucoup d'arbres étaient en fleur, et Isaure s'imaginait fleur. À la nuit tombante ils sortirent du parc pour manger un en-cas dans un snack de la grande avenue qui traverse la ville. Les parents de son petit ami étant en déplacement, ils s'installèrent dans le salon de l'appartement. Peut-être abusèrent-ils des alcools disposés

sur un bar d'angle de la pièce. Peut-être la folie hormonale fit tout simplement son effet.

Quoi qu'il en soit, Isaure se trouva allongée sur le lit de Tanguy, le corsage défait, le pantalon ouvert et la main du garçon dans sa culotte. L'excitation de la jeune fille était à son comble, de fougueux baisers unissaient leurs bouches, Isaure était prête à passer à l'acte, pleine de fièvre et de désir. Le garçon n'y tenant plus se dévêtit et arracha le pantalon de sa partenaire, puis son slip. Tanguy pénétra Isaure d'un coup, râlant comme une bête, fit deux ou trois va-et-vient, puis se dégagea, essoufflé et repus. Il sortit de la chambre, rejoignit le salon, se versa un scotch alluma une cigarette, ouvrit la baie qui donnait sur le balcon, s'y accouda, laissant la jeune fille seule et désespérée. Isaure se rhabilla, fila directement à la porte et s'enfuit dévalant l'escalier sans se retourner.

Ce fut terrible, elle vécut cela comme un viol, dans la douleur et l'humiliation. Elle jugea le garçon qui n'avait que quelques mois de plus qu'elle comme un être ignoble et sans intérêt. Elle alla rejoindre Gaël, dans la chambre que ses parents lui louaient près du conservatoire, se jeta dans ses bras et pleura tout son saoul.

Si en rentrant de la pâtisserie Marylou ne trouvait pas sa fille à la maison, c'est qu'elle avait un problème, et elle savait qu'alors elle se réfugiait chez Gaël.

Après son bac Isaure entra en alternance dans une école de commerce. Elle avait négocié un contrat avec la banque Vernon, ce qui lui permettait de poursuivre ses études sans grever le budget de Marylou. Elle était devenue une femme superbe, on pouvait même la qualifier de fatale, tant son charme et sa plastique lui conféraient une aura magnifique.

Elle se méfiait des jeunes hommes. Sa malheureuse expérience lui ayant laissé un cuisant souvenir. Cependant elle se laissa séduire par un homme mûr, un de ses

professeurs. Il devait avoir une quarantaine d'années, marié, avec deux enfants.

Cette aventure dura quelque temps. Chaque fois qu'il le pouvait le professeur emmenait son élève avec lui dans des colloques à la capitale ou en bord de mer. Il l'exhibait à son bras comme un propriétaire de chien dans un concours canin.

Isaure aurait tant voulu parler avec lui de la vie, du monde, de ce qui lui faisait du bien ou du mal, de ses études, de son avenir professionnel, de ses rêves, mais lui ramenait tout toujours au sexe. Il la baisait goulûment, salement, comme on bouffe un met délicieux sans égard pour le travail du cuisinier. Cela dura jusqu'à ce que la compagne du prof découvre le pot aux roses. Leur relation cessa brusquement. Ayant pris conscience que cet homme ne sortait avec elle que par forfanterie, qu'il n'avait au fond aucun sentiment, elle en conçut un rejet total de la gent masculine. Elle imaginait sous les visages avenants les pires turpitudes.

Entre l'exemple pitoyable de ses parents et ses expériences désastreuses, elle se replia sur elle-même et ne garda de contact qu'avec sa mère et Gaël. Celui-ci commençait une carrière prometteuse et avait quitté la ville pour danser dans une compagnie internationale de renom.

Ses études terminées, son master en poche, Isaure fut embauchée définitivement par la banque Vernon comme conseillère en placement financiers. Aujourd'hui, elle vit seule. Elle a conscience de son extraordinaire beauté et n'est désormais attentive qu'au seul reflet de son corps. Que ce soit dans le miroir ou dans le regard des autres, elle se flatte elle-même de son image. Elle n'est cependant pas narcissique, ni imbuë de sa personne, elle aime seulement donner d'elle-même la représentation de la beauté la plus

parfaite, la plus aboutie. Elle est chaleureuse avec ses collègues de travail, polie avec les commerçants, souriante avec les enfants, généreuse et attentionnée avec les vieilles personnes.

Mais l'essentiel de son existence se passe à s'occuper d'elle-même. Elle reste de longues heures dans les parfumeries, choisissant avec soin les onguents avec lesquels elle entretient sa peau, les shampoings qui conserveront au mieux sa superbe chevelure brune et bouclée, mais reste fidèle à un unique et sublime parfum. Isaure fait régulièrement de la gymnastique, va nager deux fois par semaine, une heure, n'utilise pas l'ascenseur et monte à pied les trois étages qui mènent à son appartement. Elle ne fume pas, bien qu'elle aime le goût et l'arôme du tabac, mais cela abîmerait ses gencives et polluerait son haleine. Elle s'alimente correctement, met un point d'honneur à respecter ses trois repas journaliers, n'achète que peu de repas tout prêts, évite les fast-foods comme la peste, et choisit plutôt des produits bios. Chaque soir, elle se déshabille devant une grande glace qu'elle a fait poser sur la porte de sa chambre. Elle s'admire nue, de face et de profil, souriante à son reflet, heureuse et satisfaite des admirables proportions de son anatomie. Elle mesure un mètre et soixante-dix centimètres, ses seins au galbe parfait ne nécessitent pas réellement le soutien-gorge de taille quatre-vingt-dix bonnets B dans lequel elles les déposent. Sa taille est fine, ses hanches rondes, ses fesses bien rebondies, elle a de longues jambes mais elle trouve ses mollets trop fins. Sa peau est blanche, non laiteuse, juste doucement colorée, et ses yeux sont d'un bleu très clair, à l'iris bordé d'un cercle plus foncé.

Malgré cette étrange propension à l'auto-admiration, elle n'est pas d'une fierté ostentatoire, elle entretient simplement le culte de sa propre personne. Elle sort peu et dîne rarement au restaurant avec ses amies. Lorsque, avec celles-ci elle

parle des hommes, elle a coutume de leur dire que les rapports sexuels ne l'intéressent pas.

Bien qu'habituee aux regards de la gent masculine, qui la dévorent littéralement, elle s'est inscrite via internet sur un site de rencontre et sous une fausse identité. Elle y a mis plusieurs photographies et un commentaire, qui sans être élogieux, la présente comme une femme accomplie et sérieuse, comme s'il lui fallait une assurance de plus de sa féminité. Depuis elle est assaillie d'e-mails, des dizaines de messieurs concupiscents rêvent de la rencontrer, lui faisant un tas de propositions plus ou moins directes, l'invitant dans les meilleurs restaurants, lui proposant des croisières, des voyages, des rendez-vous dans les plus beaux endroits du pays. Mais aucun ne semble s'intéresser à elle autrement qu'à un simple objet de convoitise.

Ce matin, comme à son habitude, elle s'habille avec soin, strictement, elle abhorre les tenues excentriques ou trop voyantes, elle préfère les tailleurs, sombres et élégamment coupés. Après s'être maquillée légèrement, elle se regarde une dernière fois dans le miroir, pour valider sa tenue, vérifier qu'elle est impeccable, parfaite, et une larme coule du coin de son œil droit. Je suis, pense-t-elle, une enveloppe, un bel emballage vide. Je ne fais rien de ma vie, je suis seule, je travaille, je vais, je viens, ma vie est un trou sans fond. Je ne peux pas continuer comme cela, sinon je vais me perdre, me désespérer, plonger dans l'abîme de ma propre inexistence.

Il y a dans son quartier une salle municipale où elle sait que l'on donne des cours d'alphabétisation, c'est là qu'elle va le soir même.

- Bonsoir, j'habite à côté, et je me demandais si vous aviez besoin d'aide.

- Bonsoir, les bonnes volontés sont toujours les bienvenues, je m'appelle Margot.

- Isaure.

- C'est un joli nom, peu commun.

- Quel est votre niveau d'étude ?

- J'ai un bac scientifique et un master de commerce spécialisé dans les opérations bancaires. Que puis-je faire ?

- Rien pour l'instant, mais vous allez me donner vos coordonnées, je vous appellerai si j'ai quelque chose à vous proposer. Vous me direz alors si c'est dans vos cordes.

Rentrée chez elle, Isaure se détend, elle s'assoit sur le canapé en soupirant, si seulement elle pouvait enfin faire quelque chose d'utile, donner du sens à sa vie. Elle avait bien essayé la poterie, la peinture, mais cela était vain, ne l'emballait pas, d'ailleurs elle n'avait aucun don artistique et malgré sa discipline et son assiduité, elle s'y ennuyait ferme. La seule chose qui lui permettait de s'évader réellement était la lecture. Inscrite à la bibliothèque, elle allait chercher des bouquins chaque semaine. Elle avait débranché sa télé, les pubs, les télé-réalités et autres stupides téléfilms l'insupportait. Quant aux infos elle avait la triste impression qu'une chassait l'autre avec une vitesse grandissante, et que cela revenait finalement à une désinformation, et à une déliquescence de l'esprit critique. Elle choisissait parfois de regarder des films en streaming sur son ordinateur portable, ou sur sa télé avec un raccord HDMI.

Son téléphone portable sonna deux jours plus tard, Margot lui demanda si elle était libre le mercredi à partir de dix-sept heures trente, et si elle avait le courage de prendre en charge cinq élèves, pendant deux heures. Celle-ci lui explique qu'il s'agit en fait de soutenir ces personnes, qui désirent obtenir leur bac afin de pouvoir ensuite poursuivre des études universitaires. Isaure acquiesça, et rendez-vous fut pris pour la semaine suivante.

Mardi en fin d'après-midi Isaure est avec Margot à la salle municipale.

- Vous serez chargée de leur enseigner l'histoire, la géographie et le français telle que ces matières sont dispensés depuis la classe de seconde jusqu'à la terminale. La philo est dévolue à un autre bénévole. Ces personnes venant de pays fort différents ont besoin d'acquérir un socle commun spécifiquement français.

Isaure est angoissée à l'idée de se lancer dans cette aventure, mais Margot la rassure. Elle aura du temps et de l'aide si le besoin s'en fait sentir.

Mercredi, Isaure est seule dans sa classe. Elle est prête à accueillir ses élèves. Ils arrivent, ils sont bien cinq, un grand maigre, brun de teint, un petit gros, chauve, une femme sans âge à l'air timide, un jeune garçon sur des béquilles et une belle métisse aux traits fins.

À peine sont-ils tous assis, qu'elle ne voit plus que cette métisse qu'elle avait déjà aperçue plusieurs fois en ville. Elle sent un pincement au cœur, une douleur au ventre, il se fait comme un vide au fond d'elle-même, comme un ressac de bord de mer et elle attend la vague qui la remplira de nouveau. Mon Dieu ces yeux, immenses et verts et profonds comme l'océan, elle vacille, bafouille, se reprend, ferme les yeux, respire profondément, se calme.

Elle commence par se présenter et ensuite chacun de ses élèves se définit par quelques mots.

Elle s'appelle Avril, comme le printemps, elle est Brésilienne.

Il y a trois semaines que son cours a lieu chaque mercredi. Trois semaines qu'elle attend fébrile le début de son cours. Trois semaines qu'elle rentre chez elle avec les yeux d'Avril comme le nord sur une boussole.

Pendant la classe, Avril la regarde avec passion, elle ne rate rien du cours, elle apprend vite, elle est attentive, soignée,

curieuse de tout. Elle ne parle que très peu, mais avec une voix douce, un peu traînante, chantante aussi, modulée, comme un fado portugais.

Le cours est terminé, Avril est restée, elle s'approche d'Isaure, lui tend la main :

- Je voudrais être votre amie.

- Vous l'êtes déjà, je crois.

- Je suis serveuse au grand café, dans le centre.

- Je travaille à la banque Vernon, pas loin d'ici, j'habite à côté.

- Est-ce que l'on pourrait se voir un jour, je veux dire en dehors du cours.

- Bien sûr, au parc, j'aime bien le parc, c'est tranquille, et on est bien sous les arbres.

- Alors dimanche, je ne travaille pas le dimanche, et je suis seule, toujours trop seule.

- Moi aussi je suis seule.

Samedi, Isaure a fait des courses, elle a préparé un repas, il est midi, cependant elle n'a pas faim, elle ressent encore ce malaise qui appuie sur son diaphragme, une insistante douleur qui persiste, telle qu'une brûlure d'alcool fort dans la gorge. Cette sensation ne la quitte pas et elle est toujours associée au visage d'Avril.

Isaure s'est installée dans un coin du grand café, elle voit Avril qui s'affaire aux tables des clients, sert des verres de boissons, des cafés, elle vient vers elle :

- Bonjour, c'est gentil d'être passée.

Isaure regarde Avril qui se déplace avec aisance entre les tables de l'établissement, un subtil balancement des hanches ajoute à son allure comme l'expression d'une danse. Elle lui demande un thé. Avril est assez grande, elle a une poitrine saillante mais pas imposante, ses bras sont forts pour une femme, sans doute à cause de son métier, des caisses de bière qu'elle doit porter, des lourds plateaux qu'elle emporte

pour débarrasser les tables. Elle a des cheveux crépus et fins d'un brun clair avec des reflets dorés. Sa peau est mate, couleur café au lait. Isaure est allée au comptoir, elle règle sa consommation, Avril lui fait un petit signe de la main :

- À demain !

Dimanche, elles sont au parc, elles sont assises sur un banc, sous les arbres, face au petit étang sur lequel flottent nonchalamment deux cygnes et quelques canards. Elles regardent des enfants jouer au bord de l'eau. Silencieuses toutes deux. Avril se lève.

- On fait une promenade ?

- Allons marcher, oui.

Avril prend d'autorité le bras d'Isaure, elles avancent lentement dans une allée couverte d'ombre, il fait chaud pour la saison, des insectes bourdonnent, surtout des abeilles dans les massifs de fleurs. On entend des oiseaux chanter, de grands rais de soleil sont tamisés par le feuillage des platanes et marbrent le sol.

- Je suis née à Manaus, au Brésil, sur l'Amazone, mon père est pêcheur, j'ai dix frères et sœurs, nous sommes très pauvres. Moi je suis venue ici en me cachant dans un bateau. Cela fait dix ans que je suis en France.

- Tu es clandestine... Je peux te dire tu ?

- Évidemment que tu peux, les amies se tutoient, non ? Je ne suis plus clandestine. J'ai obtenu un permis de séjour, je travaille régulièrement.

- Je n'ai pas beaucoup d'amies, je suis fille unique.

- C'est triste, j'aimais bien la vie avec mes frères et mes sœurs, ils me manquent.

- Tu aimerais retourner au Brésil ?

- Non, c'est trop dur là-bas, et puis c'était il y a longtemps, je suis bien ici, je veux y construire ma vie.

- Tu aimerais te marier, avoir des enfants ?

- Je ne sais pas, aimes-tu le cinéma ?

Les passants qui les croisent, les dévisagent et se retournent, ils trouvent ces deux femmes étrangement belles. Il émane d'elles une quiétude surprenante, elles semblent glisser plus que marcher, le regard droit devant, perdu sur un horizon imaginaire.

La main d'Isaure a glissé le long du bras d'Avril, ses doigts touchent les siens et elle tressaille. Avril a stoppé sa marche, elle met ses yeux dans ceux d'Isaure et elles entrelacent leurs doigts. Isaure est submergée par une vague tiède qui la prend tout entière, Avril lui sourit, elles s'embrassent comme deux sœurs, sur les joues. Le contact de la peau d'Avril sur la joue d'Isaure est un ravissement, une caresse soyeuse.

- Courons jusqu'à la fontaine !

Avril est déjà partie, rapide comme une antilope, Isaure la suit, elle court derrière elle, sa foulée est ample et souple mais elle ne rattrape pas Avril qui est déjà arrivée et rit à gorge déployée, s'apprêtant à asperger d'eau fraîche son amie qui vient vers elle avec un grand sourire. Une gerbe rafraîchissante éclabousse Isaure, elle rit aussi, et trempée, elle enlace Avril et l'embrasse une nouvelle fois.

Elles ont repris leur marche, au grand soleil sur la pelouse, elles sont sorties des allées ombragées pour se sécher. Ça et là des amoureux se bécotent, étendus sur l'herbe rase.

La soirée est venue sans qu'elles s'en aperçoivent, elles vont se séparer, demain elles seront toutes deux prises par leurs obligations professionnelles.

Lundi, Isaure est à la banque, elle trouve ce matin-là l'atmosphère pesante, ses collègues distants, elle s'éclipse un instant aux toilettes, vérifie sa tenue, n'y trouve rien de particulier et se dit finalement qu'elle doit se faire des idées. Avant la pause déjeuner, elle remarque que certains la regardent à la dérobée, que lorsqu'elle croise deux personnes dans un couloir, celles-ci parlent ensuite à voix

basse. Un malaise s'empare d'elle, elle se sent épiée, elle se rend bien compte que cela cloche quelque part, qu'il y a tout à coup une hostilité envers elle qu'elle n'a jamais ressentie auparavant. Jean-Paul, qui occupe le bureau voisin, qui lui adresse rarement la parole, qui est plutôt effacé, Jean-Paul la toise soudain avec mépris, et lui crache salement :

- Alors, la prima donna ! On se tape un travelo brésilien !

Brutalement la haine s'abat avec une férocité ignoble. Isaure reçoit tout ce fiel en plein cœur, un train ne l'aurait pas davantage bousculée, elle a des larmes plein la gorge, son ventre est déchiré, mais elle tient bon, elle fait face, reste digne, semblant ignorer l'invective.

L'après-midi fut un vrai supplice, Isaure était en permanence à la torture de ses collègues, elle qui était si attentionnée avec eux en temps ordinaire et qui recevait en retour des sourires complices, se sentait désormais comme un souffre-douleur, un être indigne dont il était permis de se moquer. Dès qu'elle quitta la banque elle éclata en sanglot, donna libre cours à sa douleur et se précipita chez Avril.

- Tu m'as menti, tu t'es moqué de moi, tu m'as ridiculisée !

- Moi, mais non, pourquoi ça ?

- Si ! Tu n'es pas une femme, tu n'es qu'un vulgaire travesti !

- Non.

- Te fous pas de moi, j'ai honte, je ne sais pas ce qui m'a prise de m'attacher à toi, de te considérer comme une amie, alors que tu jouais un rôle immonde.

- Je ne me moque pas de toi, je suis ce que je suis, je n'y peux rien.

- Comment cela, tu n'es pas ce que tu prétends être, tes seins sont bidon, tout est bidon en toi, tu n'es rien, tu n'existes plus à mes yeux, je te hais.

- Je suis une femme.

- N'importe quoi, et moi que suis-je, une dinde, le dindon de la farce, oui !

- Non, tu es une femme magnifique et pas seulement en façade, moi je sais qui tu es réellement, tu es pleine d'amour à donner, tu es une âme bonne, mais tu ne le sais pas, tu refuses de te voir telle que tu es.

- Tout le monde se fiche de moi, tous ces gens qui m'aimaient me détestent, me prennent pour une cruche !

- Crois-tu vraiment qu'ils t'aimaient ?

- Sûrement.

- Moi je crois qu'ils étaient surtout flattés que tu t'intéresses à eux, tu es si belle.

- Et toi tu es moche, tu n'as aucune fierté, tu vis sous une identité qui n'est pas tienne.

- Si, je suis une femme et je vis comme une femme.

- Mais t'es un mec, un putain de mec, avec une bite et des couilles, tu n'es pas une femme ! Tu es un travesti, un déguisement, rien d'autre !

- Fous le camp de chez moi, j'en ai assez, reviens me voir plus tard, un autre jour, lorsque tu seras calmée, réfléchis et laisse-moi pleurer.

- C'est cela, pleure !

Isaure sort en claquant la porte.

Mercredi, Avril n'est pas à la salle municipale, Isaure tremblait de la voir à son cours et elle est soulagée de son absence. De retour chez elle, elle trouve dans la boîte une lettre d'Avril.

« Ma très chère amie.

Je suis désolée que tu aies appris par d'autres, ce que je t'aurais expliqué moi-même, lorsque le moment serait venu.

Il est vrai que pour l'état civil je suis un homme, mais tu sais, je suis au plus profond de moi-même une femme et cela depuis que je suis enfant. J'estime que je n'ai pas à m'en justifier.

C'est une situation pénible, inconfortable, tu es là, avec tous les attributs de la virilité et ton cœur te dit le contraire, c'est une souffrance parfois insoutenable, souvent j'ai eu envie de mourir, d'en finir avec ce corps qui n'est pas le mien. Je suis passé à l'acte une fois, j'étais encore très jeune, nous vivions sur un radeau, j'ai plongé dans les eaux troubles du fleuve, mais un de frères m'a repêché. Une autre fois, beaucoup plus tard, en France, au début de mon séjour, j'ai voulu me tailler les veines des poignets, mais je n'ai pas eu le courage. Alors je vis avec. Je n'ai jamais eu de barbe, une chance, j'ai de nombreux amérindiens dans mes ancêtres. J'ai suivi un traitement hormonal, j'ai de jolis seins, c'est déjà ça, quand j'aurai suffisamment d'argent, j'irai plus loin, la chirurgie fait des miracles, mais je suis consciente, que cela sera toujours un pis-aller.

J'ai eu une existence difficile, j'ai connu la prostitution, la misère, certains en ville savent cela et c'est pourquoi ils me crachent au visage, travelo brésilien. Je m'en suis sortie, j'ai travaillé, appris le Français, je veux passer mon bac, je veux devenir avocate, défendre des gens comme moi, vivre au grand jour ma différence, sans honte.

Je hais les hommes, ils m'ont fait trop de mal, ils m'ont souillée, violée, battue, je ne veux plus rien avoir à faire avec eux. J'étais seule au monde quand je t'ai vue pour la première fois, tu es belle au dehors, attirante, mais ton âme est encore plus belle, je le sais, je le sens, je l'espère tellement, qu'il ne peut en être autrement. Sois mon amie, ne me rejette pas, ne me renvoie pas à la rue, à la fange, prends soin de moi, je prendrai soin de toi. Avril. »

Isaure n'en revient pas. Cela a l'air si net, si franc, si sincère, mais moi dans tout cela, se dit-elle, je suis quoi. Prise à témoin d'une erreur de la nature, manipulée de main de maître par un être pervers et malfaisant, abusée par une fausse amitié, moquée par mes amis, rabaisée plus bas que

terre. Suis-je assez généreuse pour admettre une relation aussi scabreuse, suis-je assez naïve pour croire les mensonges d'Avril ? Et si c'était vrai, si Avril était réellement ce qu'elle prétend, serais-je trop égoïste pour lui venir en aide, trop dure pour éprouver la moindre compassion à son endroit ? Je la connais depuis si peu de temps, tiens, je dis elle, aurais-je donc déjà admis qu'elle est une femme, et non pas cet être hybride, ce monstre. Qu'est-ce que j'éprouve pour elle, pour quelle raison cette attirance, cet élan qui me remplit de joie et que par ailleurs je réprouve ? Décidément il faut que j'arrête d'y penser, je me noie dans l'incertitude, la situation est insoutenable. Attendre.

- Allô, Avril... C'est Isaure, écoute, j'ai lu ta lettre, il y a deux jours, je ne sais encore qu'en penser... Viens au cours mercredi, ensuite nous irons chez moi, je préparerai un repas.

Isaure a raccroché après avoir laissé son message.

Mercredi, de nouveau le cours, Avril n'est pas venue, Isaure s'angoisse, après la classe elle rentre chez elle, elle gravit l'escalier, Avril l'attend sur le palier, elle s'efface pour laisser Isaure ouvrir la porte, elle garde le silence.

- Assieds-toi, tu veux un verre ?

- Je veux bien, merci.

- Je crois qu'il me faut quelque chose de fort, whisky ?

- Je ne bois jamais d'alcool, mais là... Je veux bien, oui, volontiers.

- Je ne sais plus que penser de toi.

- Ne pense pas, je suis comme je suis.

- Est-ce raisonnable ?

- La raison n'a rien à y voir, je suis bien près de toi, ta présence me comble, pour moi c'est suffisant.

- Tu vois de quoi on a l'air... De deux gourdes, un mec bizarre qui ressemble à une fille, et une femme qui ne sait plus où elle a mal.

- Viens t'asseoir auprès de moi.

- Non, je vais faire à manger. Fiche-moi la paix.

Avril goutte le scotch, elle avale une petite gorgée, fait la grimace. Elle se lève, rejoint Isaure dans la cuisine. L'autre s'affaire avec ses gamelles, elle évite de croiser le regard d'Avril, reste sur la défensive, attentive à sa préparation. Elle boit d'un trait son verre et se met à tousser, la toux lui fait venir les larmes aux yeux, elle éclate en sanglots et part se réfugier dans la salle de bains. Un moment plus tard, elle revient, calme, elle a essuyé ses yeux et n'a plus de maquillage.

- Tiens, dresse la table, si tu veux m'aider. Ouvre la bouteille de vin, c'est un truc de mec de déboucher les bouteilles !

- Merci... Pour le mec, tu n'es vraiment pas charitable.

- Et puis quoi encore, assieds-toi, je n'arrive pas à m'y faire, garçon, fille...

- Femme, je suis une femme, accepte.

- Je voudrais bien, tu ne m'es pas indifférente, j'ai de l'affection pour toi, malgré tout.

- Je suis heureuse que tu me dises cela, moi... Je t'aime.

- Tu m'aimes, mais cela ne signifie rien, tout nous sépare.

- Rien ne nous sépare, nous sommes des êtres humains, toutes deux, nous sommes de la même chair, c'est le sexe qui ne signifie rien, seul compte l'esprit, les sentiments.

- Mange, cela va refroidir !

- C'est bon, tu es une excellente cuisinière.

- Merci. Au fond c'est idiot, notre discussion, c'est pour nous que j'ai confectionné ce repas, pourquoi est-ce que j'ergote sans cesse. C'est trop compliqué, je veux dire, notre relation. Si tu es une femme, elle est contre nature, mais

c'est vrai que tu l'es déjà, contre nature. Oh ! Merde, je ne m'en sors pas.

- Alors reste, nous ne sommes pas bien toutes les deux, là, à déguster le magnifique plat que tu nous as servi.

- C'est le vin, je n'ai plus les idées claires, je pense que tu devrais partir.

- Si tu le désires je m'en vais, je suis contente d'être venue, c'était bon, et tu as fait de grands efforts pour me recevoir chez toi, merci. Avril est partie.

Mercredi dix-sept heures trente, la belle métisse est là, présente au cours, et assidue à son travail. Les quatre autres ont senti une tension entre le prof et cette élève aux yeux d'océan. Le cours se passe bien, Isaure a repris du poil de la bête, elle a décidé de faire face, d'assumer son penchant pour Avril. Après tout, jusqu'à présent la seule relation durable et sereine qu'elle entretient c'est avec Gaël, son ami d'enfance homosexuel. Cela ne l'a jamais empêché de l'aimer sincèrement.

A la fin de la leçon, Isaure retient Avril et laisse partir les autres. Elle l'attire à elle et l'enlace et la bise sur les deux joues.

- Je te demande pardon, j'ai été dure avec toi.

- Ne t'en fais pas, j'ai l'habitude.

- Ecoute. Je vais m'occuper de toi, t'aider à passer ton bac, et à suivre des cours de droits. Je n'ai jamais rien fait que pour moi, j'en ai assez de cet égoïsme.

- C'est tout à ton honneur, mais je ne voudrais pas t'imposer tant de sollicitude.

- Je ne crois pas que ce soit de la sollicitude ou de la compassion. Je crois que je suis amoureuse de toi, comme je n'ai jamais aimé personne.

- Isaure, j'ai des sentiments bien troubles pour toi, je suis dans une confusion totale, laisse-moi du temps pour me faire

à cette idée. Je ne veux pas me retrouver seule comme avant de te connaître, j'ai trop souffert.

- Je comprends, voyons nous régulièrement, viens dîner chez moi le mercredi soir, et passons nos dimanches ensemble. Cela te convient-il ?

- D'accord. Pourras-tu aussi m'aider dans les autres matières ?

- Bien entendu, je veux que tu réussisses.

Ainsi deux mois passèrent dans la quiétude, Avril était une bonne élève déterminée. Toutes deux se laissaient parfois aller à se câliner, s'embrasser, mais restaient encore sur la réserve.

La Brésilienne réussit son bac. Les deux femmes décidèrent de fêter cela dans l'appartement d'Isaure avec un somptueux repas. Elles se mirent toutes deux en cuisine, la jeune mulâtre moins douée que son amie pour la cuisine l'aide du mieux qu'elle peut. Elles ont préparé en entrée une salade de St Jacques, et pour plat une queue de lotte au poivre vert. Pour le dessert c'est Avril qui a confectionné une crème anglaise pour accompagner un fondant au chocolat qui vient de la pâtisserie Marchado.

Isaure n'a pas parlé à sa mère de la relation qu'elle entretient avec son amie, Elle attend de savoir où cela va la mener.

La bouteille de viognier qu'a acheté Isaure à fait le grand saut.

En fin de repas, après avoir débarrassé la table, elles s'assoient toutes deux sur le sofa, bien gaies, pour déguster un café.

Isaure enlace fortement Avril, prend sa bouche et l'embrasse avec une ardeur qu'elle n'imaginait pas.

- Tes yeux, tes yeux, comme l'océan, regarde-moi, non ne me regarde pas, tes yeux sont trop... Tes yeux, je m'y noie depuis le premier jour, je n'en peux plus. Je ne sais plus ce

que je suis ! Une femme qui est folle d'une autre femme, qui est en réalité un mec !

Cela me rend folle. Je veux mourir avec toi, maintenant, que nous disparaissions aux yeux du monde, je ne veux plus exister que pour toi, Avril !

- Je t'aime Isaure. Prend soin de moi, garde moi, aime-moi. Je ne suis qu'un pauvre mec qui veut être une femme. Mais cette femme que je suis ne peut aimer les hommes, Je suis devenue une femme qui aime une autre femme.

Je suis Avril et j'aime Isaure, de tout mon cœur, de toute mon âme, je t'aime !

Isaure entraîne Avril dans sa chambre, elles s'étendent sur le lit, le silence est revenu, elles se regardent, elles pleurent, Isaure enlève ses vêtements, sans ostentation, naturellement, elle se dénude, elle offre à Avril la vision idyllique de son corps si parfait. Avril a plus de retenue, elle enlève son pull, ses seins paraissent, pointus, fermes, agressifs, Isaure y pose ses mains, elle frémit, dépose un baiser sur les lèvres d'Avril.

- Avril, il y a des années que je n'ai fait l'amour, j'ai peur, et puis... Avec toi... C'est encore plus difficile.

Avril finit de se déshabiller, elle est nue, il est nu, Isaure voit son sexe, elle ne sait pas quoi faire, elle plonge de nouveau dans les yeux de son amie, y cherche une aide, une réponse, et n'y trouve que l'océan immense et vert.

- Dis-moi Avril, il marche toujours ton truc de mec ?

- Oui, je n'ai jamais pu le faire taire totalement, il reste indépendant, fais en ce que tu désires, je suis à toi, toute à toi.

Isaure prend le pénis d'Avril dans sa bouche, elle le sent qui gonfle sous la caresse, qui prend du volume, elle sent également son propre sexe qui, pris d'une excitation depuis longtemps disparue, dispense entre ses cuisses un fluide chaud.

- Viens en moi, pénètre-moi, fais-moi l'amour comme au premiers matin du monde, je suis Ève et tu es Ève, réinventons le monde, dépose ta semence en mon sein, fais-moi l'enfant d'une nouvelle humanité, fais-moi jouir comme jamais personne n'a joui de la vie.

Avril a quitté sa chambre de bonne du septième étage, démissionné de la grande brasserie et s'est installée dans l'appartement d'Isaure. Elles vivent leur histoire au grand jour, personne à la banque ne fait plus de réflexions désobligeantes. Les commerçants du quartier sont aimables avec elles deux, même si parfois ils ont des regards interrogateurs.

Ce samedi elles ont invité Gaël qui est de passage en ville entre deux tournées et Marylou qui sur le palier sonne à la porte.

- Bonjour maman, je suis heureuse de te voir, entre.

Je te présente mon amie Avril, elle est d'origine Brésilienne et fait des études de droit.

- Bonjour, la présentation est faite, enchantée. J'ai apporté des pâtisseries. Oh ! Gaël, tu es là aussi, cela me fait plaisir, tu es magnifique. Je t'ai vu il y a une dizaine de jours à la télé sur Arte, il retransmettait un ballet, c'était superbe.

- Merci Marylou, et toi, comment vas-tu ?

- Je vais bien, je vieillis un peu, mais je suis en pleine forme.

- Alors toujours célibataire ?

- Ah ! Ces gones, quelle impertinence. Oui, mais couci-couça, ça dépend des moments et de l'âge du prétendant...

- Bon, asseyez-vous tous, j'ai des nouvelles pour vous, Avril, veux-tu nous servir à boire ?

Avril apporte le plateau qu'elle avait préparé et le pose sur la table du salon.

- Maman ! Je suis enceinte.

- C'est merveilleux ma chérie, et qui est le père ?

- Avril.
- ...Pardon...
- Oui Avril ma compagne qui est aussi mon compagnon.
- Tu m'embrouilles...
- Je t'explique, Avril est ce qu'on nomme un transsexuel, il a une âme de femme et un corps de garçon. Nous nous aimons depuis plus d'un an, nous avons décidé de partager nos vies, et elle demeure ici avec moi. Pour l'instant elle possède encore ses attributs masculins, bien qu'elle ait une splendide poitrine.
- Je comprends votre surprise Madame, mais nous nous aimons et allons avoir un enfant. Cet enfant aura deux mamans dont l'une aura été son père, je sais que cela est curieux, mais c'est ainsi. Dans les mois qui viennent je vais subir une intervention chirurgicale pour devenir une femme, mais Isaure désirait un enfant, nous l'avons conçu dans l'amour et la joie.
- Mon Dieu ! Quelle histoire.
- C'est une belle histoire, dit Gaël.
- Et nous allons nous marier, n'est-ce pas mon cœur !
- Oui Avril, comme toi maman, à la mairie du sixième.
- Waouh ! Mes enfants vous me sciez les pattes. Je ne sais pas si je vais m'en remettre. En tout cas j'espère que votre mariage tiendra mieux que le mien ! Ton père est au courant de vos projets ?
- Non, je ne lui en ai pas parlé, d'ailleurs cela fait au moins quatre ans que je n'ai aucune nouvelle de lui.
- Je l'ai rencontré la semaine dernière. Tu te rappelles de Nicole ?
- Ta collègue à la pâtisserie ?
- Oui, celle-là, eh bien ils vivent ensemble depuis plusieurs années.
- Et alors ?

- Alors cela semble bien se passer, mieux qu'avec moi... Je crois qu'elle l'a dressé.

- Ils ont des enfants ?

- Non, mais Nicole a un garçon de quinze ans, d'une précédente union.

- Tu le vois souvent ?

- Pas souvent, mais nous sommes restés en relativement bon terme. Il ne travaille plus à la poste, enfin si, mais plus à celle-là, il a été transféré à la poste centrale. Téléphone-lui, tu verras bien sa réaction.

Le brésilien avait depuis des années fait une demande de naturalisation, mais l'administration étant ce qu'elle est, le dossier traînait. Grâce à des relations parmi sa clientèle Isaure réussit à accélérer le processus, et en l'espace de deux mois Avril devint français.

C'est enceinte de six mois et déjà bien ronde qu'Isaure se présenta à la mairie accompagnée de son amie. Pour éviter tout malentendu, ou défaut d'appréciation, Avril de son vrai nom Avril Manuel Da Sylva avait bandé ses seins, coupé ses cheveux et s'était habillé en homme. Plus petit qu'Isaure il avait fait poser des talonnettes à ses chaussures pour se grandir un peu. Ainsi l'adjoint au maire chargé des mariages ne vit rien de particulier, et uni les fiancés sans se douter de leur particularité. Le témoin d'Isaure fut Gaël, et Marylou fut celui d'Avril.

Le père Machado ayant pris sa retraite, son fils qui avait fait ses classes de chef de cuisine dans un des établissements étoilé de la ville, transforma la pâtisserie en restaurant. Il dirigeait une petite brigade de deux gâte-sauce et garda Marylou comme chef de rang, avec un serveur. Son épouse une grande blonde charmante accueillait les clients. Isaure n'ayant pas convié son père c'est là que les nouveaux époux et leurs deux témoins firent un excellent repas de noces, offert par Guillaume Machado ayant une affection

de longue date pour Marylou, qui l'avait vu grandir et avait été pour lui comme une seconde mère. Madame Marchado n'étant pas encline à l'amour maternel.

Isaure accoucha difficilement, le travail fut long et pénible, Avril de cesse auprès d'elle avait les marques de ses ongles incrustées dans ses mains et ses poignets, elle encourageait sa femme, lui rafraîchissant le visage. La sage-femme demanda l'aide de l'obstétricien, et d'une infirmière. Finalement une petite fille vint au monde. La délivrance du se faire artificiellement pour cela on emmena Isaure en salle d'opération. Avril surveillait le bébé qui passait ses premiers tests.

- Madame, votre fille mesure quarante-neuf centimètres, pèse trois kilos deux cent cinquante, et semble d'une formidable aptitude à la vie.

Le couple n'avait pas voulu savoir le sexe du bébé avant sa naissance. Lorsqu'Isaure arriva dans la chambre qui lui était attribuée Avril avait l'enfant dans ses bras. Bien qu'un peu déboussolée par ces péripéties le visage d'Isaure s'illumina d'un immense sourire. Avril déposa le bébé sur le sein de sa mère, dont le téton fut aussitôt englouti.

- Oh ! Mon amour tu m'as fait une merveille !

- Je crois que nous devrions la nommer Thémis, comme la déesse de la justice, de la loi et de l'équité, qu'en penses-tu ?

- Je pense que cela lui ira parfaitement, d'autant que pour l'instant elle est d'un calme Olympien !

Deux psychologues et un psychiatre s'entretenaient à plusieurs reprises avec Avril. Le changement de sexe par vaginoplastie étant une opération chargée de conséquences tant anatomiques que psychologique. Le jeune homme fut

considéré vraiment comme une femme, aucun doute ne subsista aux vues de ces différentes discussions, et analyses. À la maison non plus, il n'y avait plus la moindre hésitation pour cette irréversible mutation. Isaure aimait Avril en tant que femme, et leur fille aura deux mères, il faudra faire avec cela. Expliquer plus tard à Thémis l'aventure de sa naissance n'effrayait ni l'une ni l'autre.

Les interventions chirurgicales successives étaient lourdes et nécessitaient une ou plusieurs hospitalisations. Avril fut avertie d'une convalescence longue et parfois douloureuse. En toute connaissance de cause et d'effet les deux amantes déclenchèrent le processus.

Avril fut prise en charge au Grand Hôpital, par une équipe à la pointe de ces techniques, et reconnue comme une des meilleures de la spécialité.

Au bout de trois mois, Avril se sentit réellement femme à part entière. Après tant d'années de supplice, libérée du poids de sa part masculine elle irradie de bonheur.

La chambre d'ami qui n'avait jamais accueilli quiconque devient celle de Thémis. À la banque Isaure vient d'avoir une promotion et une augmentation significative de son salaire et de ses bonus. Avril malgré l'hospitalisation et la convalescence n'a pas négligé ses études. Elle est inscrite à la fac de droit et Thémis à la crèche. Le premier contact avec le jardin d'enfants fut compliqué, mais l'administratrice mit les choses à plat avec les employées, qui comprirent qu'au fond ce n'est qu'une famille comme une autre. C'est une enfant ravissante, le métissage fait des splendeurs. L'amour de la petite fille est totalement fusionnel avec ses mères, le dépôt à la crèche chaque matin est un déchirement et il faut une bonne demi-heure pour qu'elle se calme et s'intègre. Ensuite tout va bien, elle est aussi turbulente qu'elle peut être dès qu'un jeu la passionne d'un calme et d'une patience étonnante. Elle s'entend bien

avec les autres enfants, n'est pas capricieuse et prête volontiers ses jouets aux autres s'ils font mine de s'y intéresser. Sa grand-mère vient la voir une ou deux fois par semaine, et la garde en soirée, si les mamans veulent sortir. Avril a engagé une procédure près le tribunal d'instance pour obtenir son changement officiel de sexe. Ce qui va sans dire n'est pas facile, d'autant qu'elle est mariée et que le mariage des personnes de même sexe est encore récent. De nombreux magistrats et fonctionnaire de l'état civil font de la résistance passive.

En seconde année de droit, Avril se pose des questions et s'en ouvre à Isaure.

- Tu sais, j'ambitionnais de devenir avocat, pour protéger les filles comme moi, les aider, mais je m'aperçois au fil des cours, que si je persiste dans cette voie, j'aurai sans doute à défendre ceux qui leur font du mal, et pour moi cela n'est pas concevable.

- Tu pourras les défendre au civil, tu n'es pas obligée de prendre en charge les malfrats.

- Comme avocat stagiaire que crois-tu qu'ils vont me donner, ce qui m'intéresse ou ce qui les emmerde. Il me reste un an pour me décider sur la suite de mes études.

Il y a l'école de la magistrature, mais c'est loin, et puis le siège ou le parquet ne me tente ni l'un ni l'autre.

- Alors quelle solution te reste-t-il, le greffe, le notariat, ce n'est pas passionnant.

- Je pense que je serai plus utile dans la police, avec mes trois années de licence, je peux présenter le concours de commissaire.

- Toi, flic !

- Pourquoi pas, j'ai de l'expérience, j'ai vécu des choses peu ragoûtantes, je connais les filières de trafic des êtres humains, j'en ai été la victime. Là je pourrai agir

directement. Aider les victimes, les sortir de cet immonde merdier.

- C'est dangereux comme métier !

- C'est dangereux de traverser la rue !

- Tu chipotes, c'est quand même différent, là tu iras au-devant du danger, cela me fait peur.

- Moi j'ai peur chaque jour que tu m'aimes moins.

- Je n'ai jamais aimé quelqu'un aussi fort que toi, nous sommes liées par un destin fantasque qui nous a donné la plus belle des enfants.

- C'est vrai jamais je n'aurais cru que passer mon bac m'apporterait ce bonheur.

Lorsque j'étais sur le radeau au confluent du Rio Negro et de l'Amazone, je ne pouvais m'imaginer autrement que dénuée de tout, pêchant dans les eaux glauques de quoi subsister. Dans cette famille trop nombreuse où les enfants se succédaient au ventre de ma mère, avec ce père trafiquant tout et n'importe quoi, rentrant le soir épuisé et à moitié saoul de mauvais alcool. Nous couchions les uns contre les autres dans la moiteur équatoriale, sans intimité. Cette unique pièce servant à tout, était ma prison, je ne désirais que partir, fuir la misère et la promiscuité. Je détestais ces barges amarrées les unes aux autres par des passerelles de bois qui pourrissaient.

- Tu ne m'en as jamais dit autant. Comment es-tu partie, finalement, qu'est-ce qui t'as fait décider d'aller chercher ton salut ailleurs.

- Oh ! C'est une longue histoire la genèse d'Avril... Et son exode...

- Raconte.

- Tu es sûre de vouloir savoir ?

- Je suis prête, tu sais tout de moi, et j'en sais si peu sur toi. J'imagine seulement et je ne crois pas que ce soit une bonne

chose. La vérité bien que souvent dérangeante vaut mieux que des idées fausses.

- J'avais douze ans, j'étais très efféminée, mes parents m'ont vendu à un bordel, avec ma sœur de quatorze ans. Je ne les ai plus revus, mes sœurs et mes frères non plus. Valèriana n'est restée que quelques jours, des types l'ont emmenée ailleurs, je n'ai jamais su dans quel endroit. Elle était très belle. La vie dans ce bouge était finalement plus confortable que sur le radeau, au moins j'avais à manger tous les jours et plusieurs fois. Les clients étaient des hommes, des vieux, des jeunes, beaucoup d'étrangers. J'ai appris à parler anglais et français, mon vocabulaire était limité tu t'en doutes. Mais cela m'a donné le goût d'apprendre. J'étais rarement maltraité, je veux dire battu ou fouetté. Le reste n'était que douleur et dégoût.

Un jour, j'étais là depuis deux ans, un client français a pris pitié de moi. Il ne m'a pas consommé ! Alors nous avons parlé, puis il est revenu, il me demandait, nous avons des conversations à bâton rompu. Il m'a offert des livres. Cela a duré trois mois. Je me suis enfui et l'ai retrouvé au bord du fleuve, nous avons rendez-vous pour embarquer sur un bateau, un vieux vapeur qui faisait la navette entre Manaus et Belém.

- Étrange comportement.

- Oui, un mec bizarre, il était prospecteur de je ne sais quoi pour une compagnie Française, sa mission était terminée et il rentait en France.

- Il t'a emmené ?

- Non. Christian m'a donné un peu d'argent. J'ai erré dans les quartiers louches de Belém. Je me prostituais, et je fus repéré par un mac. J'avais grandi mais j'avais toujours cette allure de fille. Il m'a pris sous sa coupe, pour mes quinze ans il a commencé à me fournir des hormones pour faire pousser mes seins. Ressembler à une femme cela me

convenait, je ne me suis jamais senti mâle. Je devenais au fil du traitement une belle jeune fille.

À seize ans il m'a fait embarquer dans un cargo pour Le Havre, passager clandestin, un des matelots me portait à manger. Mais je crois que le capitaine était dans la combine, car il m'a vu et n'a rien dit.

- Ainsi tu es arrivé en France.

- C'est ça, à l'arrivée deux bonshommes m'attendaient, ils me conduisirent à Paris, enfin dans une banlieue merdique. J'habitais avec cinq autres travestis dans un immeuble de douze étages. L'appartement que nous occupions était au cinquième. Les deux gardiens partageaient une chambre, nous dormions dans la seconde, au sol sur des matelas sans âge avec de mauvaises couvertures. L'ascenseur n'a jamais fonctionné. La cage d'escalier puait la pisse, les murs recouverts de tags suintaient d'humidité. Nous devions préparer les repas pour tous avec ce qu'ils avaient acheté.

Chaque soir ils nous faisaient monter dans une camionnette et nous déposaient au bois de Boulogne. Au petit matin ils nous récupéraient, et nous confisquaient l'argent que nous avions gagné. Nous ne pouvions rien cacher car ils nous fouillaient totalement.

- Quelle horreur.

- Les flics passaient régulièrement, nous embarquant pour racolage.

- Combien de temps tu as fait ça ?

- Plus d'un an. Je n'ai jamais touché à la drogue, pourtant ils nous en proposaient sans cesse. La plupart des autres y trouvaient un refuge, mais au final leur vie était pire.

Je décidais d'aller me livrer à la police, avec l'argent de la nuit. À cinq heures j'avais quatre cent cinquante Euro. J'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru jusqu'au commissariat le plus proche. Le planton de garde m'a

demandé ce que je voulais, je lui ai répondu que je voulais voir un inspecteur. Il m'a fait attendre jusqu'à neuf heures. Une fille est venue me voir, elle avait l'air gentil. Je lui ai raconté mon histoire. Elle m'a demandé si je voulais témoigner, j'ai dit oui tout de suite.

- Tu as eu des ennuis ?

- Non, j'ai dénoncé toute la bande, du moins ce que j'en connaissais. Les flics ont perquisitionné l'appartement, et arrêté les deux gars qui nous gardaient en permanence ainsi qu'une partie de l'équipage du navire. Leur système marchait depuis plusieurs années.

- Et ta tentative de suicide ?

- C'était avant, dans l'appartement, les autres filles s'en sont rapidement aperçues et elles ont stoppé l'hémorragie.

- Mon pauvre amour qu'est-ce que tu as enduré !

- L'inspectrice de police était d'ici, elle m'a trouvé l'emploi à la brasserie, et m'a aidé pour mon permis de travail. Je lui dois beaucoup.

- Tu la revois parfois ?

- Elle passait quelquefois à mon boulot, c'est elle qui m'a encouragé à faire des études. Je lui écris pour la tenir au courant de ma vie, elle sait ton existence. Elle vit désormais dans le Pas de Calais.

- Tu aurais pu m'en parler plus tôt.

- Peut-être. Mais tout cela fait partie de mon passé, j'avais envie d'avancer, d'oublier ce qui nous précède. Je n'ai jamais su de quelle façon les gens d'ici ont découvert mon passé de pute au bois de Boulogne. Sans doute un client qui m'a reconnu, les hommes sont ignobles et causent à tort et à travers.

- Je comprends mes déboires à la banque et ta volonté de discrétion à mon encontre.

- Je pense que tu comprends également mon choix de m'orienter vers la police.

- Je pense que oui. Ton vécu, tes études, finalement te conduisent de facto vers cette carrière. Cependant j'aurais apprécié une profession moins exposée. Les gens n'aiment les flics que lorsqu'ils leur rendent service, le reste du temps ils les méprisent et les vilipendent.

- Bah ! Je n'en suis pas là, je finis ma deuxième année de licence et il me reste deux ans de master avant de présenter le concours, et en plus il est costaud.

- Viens m'embrasser ma chérie. Tu y arriveras, ta volonté est inflexible. Je t'aime.

La vie va son train, Thémis n'est plus un bébé, c'est une petite fille espiègle et riante de trois ans. Isaure et Avril maintiennent leur forme, toujours la piscine, Isaure a converti Avril à la natation, elle qui avait peur de l'eau. Un peu de jogging dans le parc, et le dimanche elles vont toutes trois faire une excursion dans le Vercors, la nature y est si magnifique.

Leur relation sexuelle fut assez compliquée après l'opération d'Avril. Celle-ci manquait de sensibilité, petit à petit une nouvelle réceptivité aux caresses de sa compagne apparue. Le professeur chef du service de vaginoplastie les avait prévenues, il faut laisser du temps au temps, et vous découvrirez de nouveau le plaisir. Avril est maintenant officiellement une femme, sa carte d'identité et sa carte vitale ont été modifiées au nom de Madame Avril Emmanuelle Da Sylva. Bien entendu certaines personnes les regardent de travers, l'évolution des mœurs est lente. Leur situation reste extraordinaire, quoique au fond ce couple soit tel que les autres, il y a des disputes, des réconciliations, des discussions animées à propos de l'éducation de Thémis, et politiquement elles ne sont pas toujours du même avis.

Il fut question d'un baptême républicain pour la petite, mais l'idée fut abandonnée, car légalement il n'a aucune valeur. Alors elles organisèrent une petite fête pour

les trente ans d'Isaure et les trois ans de Thémis, désignant Gaël et Julie comme parrain et marraine. Julie Descombes accepta volontiers, venue du Pas de Calais elle en profita pour visiter ses parents. Ce fut une cérémonie joyeuse, dans un salon particulier du restaurant de Guillaume. Celui-ci s'était agrandi, transformant l'appartement du premier étage en plusieurs pièces pouvant recevoir des convives en cercle fermé. Marylou versa une flûte de champagne sur la tête de Thémis, qui riait aux éclats.

Le garçon pauvre et sans avenir de Manaus devenu Madame Avril Da Sylva obtint brillamment son master de droit et fut reçu seconde au concours de commissaire de police. Sa revanche sur le destin était accomplie.

Les deux ans qui suivirent ne furent pas de tout repos, entre l'école de police et les stages Avril était souvent absente du foyer. Les deux épouses trouvèrent par l'intermédiaire de Margot une jeune femme, mère d'un petit Enzo de cinq ans pour prendre en charge Thémis et soulager un peu Isaure. Cindy résidait à deux pâtés de maison, sur le chemin de la banque. Isaure y déposait Thémis pour la journée.

En septembre Thémis rentre à l'école maternelle, Cindy chaque matin conduit les petits au groupe scolaire et les récupère à quatre heures trente, leur prépare à goûter, et Isaure vient chercher sa fille en sortant du travail.

Sur la trentaine d'élève commissaire, Avril sort major de sa promotion. Ainsi elle a le choix de son affectation. Elle choisit la police judiciaire, au commissariat central de la ville, où un collègue vient de prendre sa retraite. Pendant sa formation elle a passé son permis de conduire, et suivi des cours de psychologie en plus de son cursus ordinaire.

Isaure est fière de sa femme, et a pour elle une quasi-vénération. L'amour prend des chemins tortueux et improbables. Mais ces deux femmes sont soudées par un lien indéfectible, et leur fille fixe à tout jamais leur destin.

Entrée au cours préparatoire Thémis se rend compte que ses parents ne sont pas comme ceux de ses camarades, qui ont père et mère, même si quelques-uns d'entre eux vivent dans des familles recomposées. Le divorce étant une chose courante chez les adultes.

Donc un soir, rentrant de l'école elle demande à ses mamans qui est son père. Loin de fuir leur responsabilité et heureuses que l'enfant pose la question, Isaure commence d'expliquer à sa fille de quoi il retourne.

- Ma chérie, pour qu'un enfant naisse, il faut un papa et une maman.

- Oui ça je sais, la petite graine et tout et tout mais moi j'ai deux mamans et pas de papa.

- Si tu as un papa, et ce papa est une de tes mamans.

- Ça, c'est une farce !

- Oh ! Que non mon amour. C'est une histoire un peu compliquée mais je vais, enfin nous allons te la raconter.

- Avant que nous nous connaissions Avril et moi...

- Avant j'étais un garçon, un homme, mais j'étais malheureux dans ce corps d'homme. Au fond de moi je me sentais femme, et cela me faisait du mal.

Lorsque j'ai rencontré ta mère, je suis tombé amoureux d'elle, et elle de moi. Nous nous aimions si fort que nous t'avons conçu, et tu es venue au monde.

- Tu avais une zigounette ?

- Oui, j'étais comme tous les garçons.

- Et pourquoi tu n'en as plus ?

- Parce qu'un jour en accord avec ta maman j'ai décidé de devenir une femme.

- C'est bizarre !

- Ce qui est étrange, c'est de naître garçon avec un esprit de fille.

- Alors pourquoi tu ne t'es pas marié avec un homme ?

- Parce que j'aime ta maman de tout mon cœur, et que je voulais partager sa vie. Je suis devenue une femme après ta naissance. C'est pourquoi tu as deux mamans au lieu d'une maman et un papa.

- Alors il faut que je t'appelle papa !

- Si tu veux Thémis.

- Non ça me ferait drôle, j'aime bien avoir deux mamans.

- Donc tu as compris ?

- Oui je ne suis pas idiote, petite mais pas idiote et je vous aime tous les deux pareils. Et puis Enzo il a un papa, mais c'est comme s'il n'en avait pas. Sauf que lui, il n'a qu'une maman.

- Toi tu en deux Avril et moi, cela te gêne-t-il ?

- Non, je suis la seule de mon école à avoir deux mères, et j'en suis fière. Je suis contente parce que vous vous aimez, mais avec des parents comme vous je n'aurais jamais de sœur ni de frère.

- Non ma chérie, tu resteras notre fille unique, mais tu auras des amis qui seront un peu comme des frères ou des sœurs.

- Peut-être... Comme toi avec parrain.

- C'est ça.

- Alors tout va bien. Mapa tu veux bien m'aider pour ma lecture ?

- Bien sûr Thémis.

MARTINE A LA PALOMBIERE.

Nonno Santo a une petite fille. Elle est délurée, exubérante, ne tient pas en place plus de dix minutes consécutives, et s'appelle Martine. C'est une petite blonde avec de grands yeux, bien ouverts sur tout ce qui l'entoure. Elle est curieuse de tout et bavarde avec tous les gens de son entourage. Santo est chasseur, mais c'est un chasseur spécial. Il n'a pas de fusil, mais possède avec deux de ses amis une palombière dans la forêt des landes de Gascogne. Depuis qu'elle est toute petite et en âge de comprendre, elle rêve d'aller à la palombière avec son grand-père. Rien que le mot palombière l'enchanté, elle imagine une installation extraordinaire où les ramiers viennent se poser pour picorer des grains de blé ou de maïs que les hommes ont posé sur le sol au milieu des grands pins.

Alors tous les jours où elle voit Santo, elle ne fait que lui parler de palombe, elle l'assaille de questions et lui réclame de pouvoir aller à la chasse avec lui.

Près de la maison de Nonno, il y a une volière où il garde des palombes, qu'il soigne avec passion. Il les surveille, les nourrit, vérifie chaque jour qu'elles vont bien. Car ces oiseaux-là sont des appelants. L'été, Martine est chargée par son grand-père de maintenir le niveau de l'eau dans les petits abreuvoirs et du grain dans les mangeoires. Il faut qu'elle fasse très attention à ne pas laisser fuir un de ces volatiles quand elle ouvre ou ferme la porte grillagée.

Martine vient d'avoir neuf ans. Nonno lui dit que si elle est sage jusqu'à la fin de septembre, si elle travaille bien à l'école et si elle ne fait pas enrager ses parents, il l'emmènera à la palombière.

Un vendredi d'octobre, Santo vient voir sa petite fille.

- Bon, Martine, tu as été bien sage et studieuse alors dimanche tu pourras venir avec moi à la palombière.

- Waouh ! Super Nonno. Tu te rends compte maman je vais aller à la chasse !

- Fais attention à ne pas faire de bruit là-bas, sinon Nonno ne t'y emmènera plus.

- C'est vrai Nonno, il ne faut pas faire de bruit.

- Ah oui, le secret de la chasse à la palombe, c'est le silence. Il ne faut pas que les oiseaux entendent autre chose que les bruits ordinaires de la forêt, sinon ils ont peur et s'en vont plus loin.

- Promis, je me tairai, je ne parlerai pas, ne chanterai pas, ne ferai pas la folle.

Dimanche matin, Santo vient chercher Martine de bien bonne heure, le soleil n'est pas encore levé et il fait un peu froid.

- Bon, on y va, couvre-toi bien.

Les voilà partis, l'auto de Nonno est haute sur patte, c'est un véhicule tout-terrain, avec cabine double et benne à l'arrière, pour rouler sur les mauvais chemins de la forêt.

Il faut d'abord rouler une demi-heure sur la route nationale, puis encore dix minutes sur une petite route goudronnée, avant de prendre la piste qui mène à la palombière au fond des bois.

Lorsqu'ils arrivent sur place, deux voitures sont déjà là, il y a celle de Marcel et l'autre c'est celle de Gaston, les copains de Santo. Ensemble, ils ont construit la palombière.

Quand Martine descend de l'auto, elle ne voit rien.

- Nonno, elle est où la palombière ?

- Juste devant toi.

- Mais il n'y a que des fourrés et des arbres.

- Eh bien ma petite, c'est du camouflage.

- Du camouflage ?

- Oui tout est caché.

- Ah bon.

Le grand-père ouvre un panneau de brandes et dit à Martine d'entrer. Elle se retrouve dans un genre de tunnel végétal, avec de petites ouvertures par-ci par-là. Au bout du couloir de verdure, il y a une porte. Derrière, c'est presque une vraie maison dissimulée dans la nature. Il y a une gazinière, une grande table, des chaises, des étagères avec tout un bric-à-brac, et en plus, dans un coin un canapé, Martine trouve tout cela épatant.

Marcel et Gaston embrassent Martine.

- Alors petite, ton Nonno a bien voulu te faire venir ?

- Oui, et j'ai promis d'être bien sage et silencieuse.

- Ça s'est bien Martine dit Gaston, ainsi tu pourras revenir.

- Bon, ce n'est pas tout ça mais il faut installer les appelants.

Les trois hommes sortent de la cabane avec de petites cages où sont les oiseaux. De grandes ficelles et des fils de fer sont accrochés aux grands pins, ils font descendre des bâtons, posent les pigeons dessus et les attachent par une patte. Puis ils les font monter dans les frondaisons.

Marcel demande à Martine de jeter des grains de maïs sur une esplanade entre les pins, tandis que Santo et Gaston mettent en place un grand filet qu'ils suspendent à quatre arbres. Le filet recouvre presque totalement la petite clairière.

Quand tout est prêt, ils rentrent dans la palombière. Dans un coin, il y a une petite échelle qui permet d'accéder à un poste d'observation, équipé de trois chaises.

C'est Nonno qui prend le premier tour de garde et Martine s'assied à côté de lui. De temps en temps, Nonno tire sur les ficelles pour faire bouger les palombes appelantes, afin d'en attirer des sauvages qui passeraient par là.

- Nonno, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- Nous attendons. Chut...

- Nonno, Nonno ! Regarde, il y en a deux qui viennent picorer les grains !

- Chut, ne fais pas de bruit, descends doucement et dis à Marcel de venir.

Martine s'exécute. Puis avec Gaston, elle se dirige sur une des lucarnes qui regarde l'esplanade. Les deux palombes s'envolent et regagnent le ciel.

- C'est tout ? Demande Martine.

- Nous attendrons qu'il y en ait au moins quatre ou cinq pour faire tomber le filet.

- C'est long dit Martine.

- C'est une question de patience, c'est comme à la pêche.

- Ah bon.

Martine, qui s'est levée bien plus tôt que d'habitude, a sommeil et va s'allonger sur le canapé où elle s'endort.

C'est Santo qui la réveille en parlant tout doucement.

- Viens ma chérie, approche-toi lentement des petites fenêtres.

Là, sous ses yeux une douzaine de palombes sont en train de manger les graines de maïs, elles sont bien tranquilles, ne se méfient pas. Marcel et Gaston, dans le poste de veille déclenchent la tombée du filet. Deux des oiseaux qui étaient sur les bords réussissent à s'envoler.

C'est alors que tous sortent de leur cachette pour attraper les pigeons ramiers migrateurs. Les hommes s'emparent des palombes sauvages et leur tordent le cou.

Martine crie :

- Non, pourquoi vous les tuez ?

Nonno rigole, puis prend sa petite fille en pleurs dans ses bras.

- Ne pleure pas Martine, tu aimes bien les manger il me semble...

- Oui, mais je ne croyais pas que cela se passait comme ça, sinon je ne serais pas venue !

- Écoute-moi bien, si tu veux manger du salmis, il faut bien qu'on chasse les palombes et à la chasse on tue, c'est normal. C'est comme ça qu'on fait depuis toujours. On ne tire pas dessus avec le fusil, mais on les piège au filet, ensuite il faut bien les tuer et les plumer, pour que ta maman puisse les cuisiner.

Martine reste morose, mais elle aime tant le salmis qu'elle se fait une raison. Tout le monde se met à table dans la cabane, autour de la table, et déjeune de bon cœur. Il est presque treize heures.

Après le repas, les hommes font la vaisselle, Martine essuie les assiettes, ensuite ils rangent tout comme il faut. Marcel et Gaston décrochent les appelants, les remettent en cage, les disposent sur le plateau du pick-up de Santo puis chacun monte dans sa voiture et ils s'en vont.

Martine et Nonno rentrent à la maison avec quatre palombes, Marcel et Gaston en ont gardé trois chacun.

- Oh ! Vous avez fait bonne chasse, dit maman.

- Tu sais, c'était comme un jeu, on est resté caché, et je n'ai pas fait de bruit. Mais quand Nonno et ses amis ont tué les oiseaux, et bien, j'étais triste.

- Ah ma fille, c'est la chasse, et puis tu vas vite te consoler en les mangeant, viens me faire un câlin.

AB RHESUS NEGATIF.

Daniel est un type ordinaire. Un passe muraille, rien de remarquable dans sa façon de s'habiller, ni dans son attitude. Il n'a pas fait de brillantes études, il est fraiseur dans une usine qui fabrique du matériel agricole. Cela lui convient, il n'avait pas d'ambition particulière. Il est d'un naturel timide et n'a aucun ami. Bien sûr il a des potes, à l'usine, et des anciens de l'école, avec qui il va au café boire une bière ou deux. Mais c'est là toute la société qu'il côtoie. L'usine est à trois kilomètres de la ville, il les fait à vélo, quel que soit l'affichage du thermomètre. Pour se rendre au travail, il suit le chemin qui borde le canal. Il affectionne particulièrement ce trajet sous les platanes et sait exactement lorsqu'ils vont bourgeonner, ou commencer de perdre leur feuillage.

Daniel vit seul, ses parents sont décédés depuis longtemps, il approche de la trentaine. Sa petite maison est celle qu'il occupait déjà avec son père et sa mère. Il n'a jamais vécu ailleurs que dans cette cité ouvrière. Jadis c'étaient des corons, puis les mines ont fermé et ceux qui avaient un peu de moyens ont acheté leur bicoque. Cela n'a bien entendu pas le charme des villas des nouveaux quartiers mais tout le monde s'y connaît et l'ambiance générale est plutôt bon enfant.

Daniel n'a pas de télévision, il préfère la lecture. Les livres de Jules Verne ont enchanté sa prime jeunesse, il a presque toute la collection. Les livres sont chers, Daniel est un abonné assidu de la bibliothèque municipale. Tous les deux ou trois jours il va y chercher de quoi nourrir son imaginaire. Il n'a pas de petite amie attirée, n'a jamais eu de compagne plus de deux mois. Il fuit les boîtes de nuit comme la peste, a horreur de la musique trop forte, qui

nécessite de crier à l'oreille de son partenaire pour se faire entendre, mais il va assez régulièrement au cinéma quand le programme l'attire.

Le samedi, il baguenaude dans les rues de la ville, regarde les vitrines, surtout celles des agences de tourisme qui affichent de grandes photographies de filles à moitié nues sur des plages de sable fin à l'ombre des cocotiers. Il déteste les dimanches, cela lui rappelle les repas dominicaux lorsque ses parents étaient encore de ce monde. Alors il prend son vélo et va parcourir au hasard les chemins de campagne.

Au retour, il s'arrête au quartier de la gare où sont les prostituées. Là, il monte à l'hôtel avec Margot. Il la fréquente depuis longtemps, il aime bien cette fille, elle est plus discrète que ses copines et son regard est doux. Il fait sa petite affaire, sans fioriture, mais après il reste un moment avec Elle, ils papotent ensemble de tout et de rien. Margot a fréquenté la même école que lui, elle est son aînée de quelques années, trois ou quatre. Elle a eu une enfance et une jeunesse déplorable, abusée par ses frères, malmenée par ses parents. À quinze ans elle avait déjà un gosse et naturellement, est tombée dans ce cercle infernal de déchéance. Cependant elle est restée là, dans ce nord austère, sans plus d'envie d'ailleurs et proche de son garçon. Placé à l'assistance publique, celui-ci a été adopté par des bourgeois stériles, du centre-ville, au moins il aura une chance d'échapper au rouleau compresseur de la misère affective et pécuniaire.

Ainsi va la vie de Daniel, réglée comme papier à musique, sans surprise, tranquille. C'est la sienne, il ne se pose même pas la question d'en changer, cette routine le rassure et il a suffisamment de pouvoir d'évasion avec la lecture.

22 novembre

- Daniel. Daniel Clément. Hou ! Vous m'entendez ?

Daniel ouvre un œil, puis deux, regarde autour de lui, voit une femme en blanc, des murs jaunasses, un néon blafard.

- Je suis où ?

- Vous êtes à l'hôpital, Monsieur Clément.

- J'ai envie de vomir !

- C'est normal, vous avez eu une intoxication alimentaire, vous êtes resté dix-neuf heures dans le coma. Mais c'est fini, vous allez beaucoup mieux, demain vous pourrez rentrer chez vous. Au fait, Monsieur Clément, vous devriez donner votre sang, vous avez un groupe assez rare AB-, la banque du sang serait heureuse de vous ponctionner.

Daniel avait entraîné Margot dans une balade en forêt. Depuis qu'ils se connaissaient, c'était la première fois qu'il osait lui demander autre chose que son service habituel.

Elle avait accepté volontiers, ils avaient cueilli des champignons.

Bon sang, c'est ça, ce sont les champignons. Ils m'ont totalement défoncé. Il se souvient vaguement d'avoir chanté, dansé, fait des folies de son corps, tout est brouillé.

Il demande à l'infirmière :

- Margot a-t-elle mangé aussi des champignons ?

- Oui, mais elle a vomi tout de suite après, car elle avait trop bu.

Le lendemain, Daniel est chez lui. Cette malheureuse aventure lui a tourné les sens. Il se demande pourquoi il n'a jamais bougé de ce foutu patelin. Il va voir Margot. Elle est montée avec un client. Daniel s'installe au bistrot d'en face avec un quart Vittel, pour l'heure il ne peut rien supporter d'autre. Le type devait être pressé car Margot redescend, elle le voit et s'approche du bar.

- Daniel, bonjour, tu sais je t'aime bien, mais entre nous il n'y a pas d'amour possible, je suis une putain, je le resterai,

j'ai plus le cœur assez fort pour t'aimer. Je te demande pardon, mais il ne faut plus qu'on se voit. Tu m'as montré un peu de bonheur merci. C'est fini Daniel, d'ailleurs cela n'a pas vraiment commencé, tu dois partir, laisse-moi.

25 mars

« J'ai bientôt trente ans, pense Daniel, je ne connais finalement rien de la vie. Les livres ne sont pas la vie. L'usine, j'en ai marre, Margot me rejette, il faut que j'agisse. »

Il prend conscience qu'il en a marre de sa routine, que son travail l'ennuie à mourir, que ses potes ne sont pas vraiment des amis, qu'il n'a de relation féminine que tarifée, qu'il n'a plus d'attache autre que l'habitude, qu'il est englué dans l'inaction.

Il fait le calcul de ses économies et du pécule que lui ont laissé ses parents. Il décide de louer sa maison, d'acheter le petit camping-car quasiment neuf de la veuve de son voisin. Les pauvres n'ont pas eu le temps d'en profiter car le Marcel a été emporté par un cancer du pancréas à peine six mois après qu'il a pris sa retraite. Daniel a largement de quoi voir venir plusieurs mois, il écrit sa lettre de démission, un mois de préavis au boulot, le temps de trouver un locataire, et il pourra enfin quitter le Pas de Calais pour des contrées plus riantes.

8 mai

Il prend l'autoroute, direction le Sud, il avait depuis ses dix-huit ans le permis de conduire, mais ne s'en était jamais servi. Dans sa vie d'autrefois, le vélo et le bus faisaient largement l'affaire. Il s'arrête à une station-service

pour faire le plein de gazole. En ressortant de la caisse, une jeune femme l'accoste et lui demande où il va.

Daniel est surpris, non pas par la question de la fille, mais parce qu'il ne sait pas que répondre.

- Je vais vers le sud, par-là, et il montre la direction.

La fille sourit, puis rit franchement.

- Ca alors, tu ne sais pas où tu vas ?

- Ben non, pas exactement, je pars, c'est tout.

- Ah oui, tu te tires ailleurs, tout comme moi. Je m'appelle Frida, j'ai quitté La Louvière, j'en avais assez de tenir la caisse du Delaize

- Alors monte, je t'emmène, on verra bien.

Le camping-car roule vers le sud.

- T'es déjà allé à Paris ? demande Daniel à Frida.

- Oui, une fois, avec mon copain de l'époque, en revenant nous nous sommes disputés, puis séparés. C'est pas un bon souvenir Paris, il ne faisait que reluquer le cul des filles, c'était au printemps, les jupes étaient courtes, j'ai pas envie d'y retourner.

- Je n'y suis jamais allé, mais je m'en fous, c'est encore trop au nord, il me faut du sud.

- T'as raison, roule ! Moi aussi j'ai envie de soleil !

Du coup, Daniel oblique vers Reims.

- Bon, on quitte l'autoroute, les péages font chier, et puis moi j'ai tout mon temps, et toi ?

- Pareil, je m'en bats l'œil, du moment que tu me supportes.

- Ah ! Pourquoi t'es du genre casse burne ?

- Non, je suis plutôt du genre qui s'accommode.

- Super, roule ma poule. Faudrait qu'on fasse des courses, le frigo est vide, je suis parti ce matin sans rien, juste l'envie de fuir le Chnord !

- Moi j'ai un bout de pain et du jambon, si tu as la dalle.

- Non pas pour l'instant, mais faut quand même avoir à becqueter pour ce soir.

Ils roulent jusqu'à Troyes, là ils achètent de quoi tenir plusieurs jours, puis ils repartent. Ils cherchent un coin sympa pour passer la nuit, en traversant une forêt, ils s'engagent dans un chemin creux, font encore quelques centaines de mètres et trouvent une clairière. Daniel stoppe le véhicule. Le lieu est charmant, de beaux arbres s'élançant vers le ciel qui s'assombrit. C'est le printemps, il fait encore frais la nuit. Frida porte une robe rouge cerise, et elle a passé un chandail gris sur ses épaules. Nos deux voyageurs dînent à côté du camping-car où ils ont dressé une petite table. Ils sont assis sur des fauteuils pliants et ont débouché une bouteille de vin.

- À la tienne Frida.

- Santé Daniel.

- Je te ressers ?

- Volontiers.

- Comment elle est la terrine ?

- Bof... Pas de quoi se relever la nuit.

- Dis donc, t'es plutôt gironde comme nana, dans la bétailière, avec ton ciré jaune, j'avais pas remarqué.

- Comme mec tu parais consommable.

- T'as quel âge Frida ?

- Trente, et pas toutes mes dents, toi je dirai... Hum !.. t'as vingt-huit ans...

- Ouais, tout juste. On en débouche une autre ?

- Non, mais je boirais bien une bière.

Daniel revient avec quelques cannettes. Ils s'installent par terre contre une souche, regardent les étoiles qui brillent au-dessus des arbres et écluent les Leffe.

- Tu veux me baiser ?

- Non, je suis trop bourré.

- Dommage, j'ai le feu, la bière ça me fait toujours ça quand j'en bois trop.

- Bon à savoir.

- Pourquoi, tu veux que je boive seule la prochaine fois...
- Va savoir, je te ferais des trucs sympas...
- T'es bien un mec, rien que des promesses.

Ils se relèvent péniblement, renversent la table et parviennent à monter dans le minibus.

Au matin, enfin, sur le coup de onze heures et des poussières, ils émergent de leur biture de la veille. La bouche pâteuse, Frida propose de faire un café, ce qui réjouit Daniel.

Ils avalent le bienvenu breuvage et se débarbouillent.

- Il fait un temps superbe.

-Si nous allions faire un tour dans la forêt, elle est belle, aérée, les arbres sont magnifiques.

- Ok Frida, allons-y, se dégourdir un peu nous remettra d'aplomb.

Ils marchent une heure ou deux dans les bois, puis reviennent à la clairière. Deux chevreuils sont là, qui scrutent le véhicule avec curiosité. Daniel prend la main de Frida.

- Chut...

Ils se tapissent à l'ombre d'un buisson, admirant ce spectacle inattendu. Soudain Frida éternue, les deux chevreuils se sauvent vers les fourrés, leurs petits culs-blancs sautillant.

Daniel et Frida éclatent de rire. Le bonheur, c'est peut-être ça... Voir les simples choses que la nature nous offre. Le regard brun de Daniel plonge dans les yeux bleus de Frida.

- T'es belle !

Ils s'enlacent, font voler leurs fringues et s'envoient en l'air sur la mousse.

Ils restent un moment à regarder la cime des arbres onduler sous une brise légère. Ils leur semblent être immobiles, suspendus entre passé et à venir, dans une bulle qui flotte

dans cet air déjà tiède du printemps, hors de toute grégarité, seuls en un monde parfait.

Malheureusement, ces instants ne durent pas et la réalité revient au galop, le camping-car est là-bas sur l'esplanade herbeuse, le soleil est déjà haut et le sud appelle.

9 mai

Les jeunes gens ont quitté la forêt d'Orient et roulent vers Beaune, une grosse averse de pluie les ralentit entre Gevrey-Chambertin et Nuit Saint Georges. Le ciel demeure d'un noir d'encre et ils traversent Beaune comme si la nuit était en avance d'une demi-journée.

10 mai

Le beau temps règne de nouveau, ils contournent Lyon, ayant décidé de n'emprunter que les routes secondaires.

- Daniel, j'ai l'impression qu'on nous suit.

- Qui veux-tu qui nous suive, c'est idiot.

- Peut-être, n'empêche qu'une camionnette blanche est sans arrêt derrière nous, assez loin, mais toujours là.

- Frida, t'imagines même pas combien il y a des camionnettes blanches dans ce pays...

- Oui, t'as raison, je délire.

À la sortie de Bourgoin-Jallieu ils stoppent le véhicule à un supermarché.

- Frida, je vais faire le plein de gazole, va refaire le plein de bière, et prends-nous un truc pour casser la croûte ce soir. Tiens, regarde sur le parking, il y en a déjà trois des utilitaires blancs.

- Ouais, bon je me fais des films, d'accord, pourtant, il y en a une qui nous suit depuis longtemps, même si c'est pas toujours la même !

- Va faire tes courses, je remplis la gourde du camion.

Il y a du monde dans le magasin, trois caisses seulement sont ouvertes, Frida tampine, presque un quart d'heure pour un petit ravitaillement...

Lorsqu'elle ressort le camping-car est garé sur le parking, les portes sont ouvertes, la clef sur le contact. Daniel a dû aller pisser. Elle range la bière, le pain et le poulet cuit, puis vient s'asseoir à la place du mort.

Elle allume une cigarette, descend la vitre et patiente. Quinze minutes plus tard, elle trouve le temps long. Elle ferme la « Bétaillère » et file de nouveau dans le supermarché, elle fait tous les rayons deux fois, mais ne trouve pas Daniel, alors elle retourne sur le parking.

Daniel n'y est toujours pas. Elle s'installe à nouveau sur son siège et se laisse aller à un petit somme. Elle dort vingt minutes et son compagnon est toujours absent.

Deux heures ont passé. Frida est inquiète. Elle attend encore, puis se décide à démarrer. Elle va jusqu'à la gendarmerie, sonne au portillon, il s'ouvre, à la porte un gendarme qui sort s'efface pour la laisser passer. Au comptoir, un autre lui demande ce qui l'amène.

- Voilà, je suis avec mon ami, nous partons en vacances, on s'est arrêté faire le plein, je suis allé acheter des bricoles et quand je suis revenu au camping-car, mon ami n'était plus là, et cela fait maintenant trois heures, ce n'est pas normal.

- Oui... Trois heures ce n'est pas bien long. Vous l'avez appelé au téléphone ?

- Il n'en a pas.

- Il n'a pas de portable, il est extraordinaire votre ami. Pour l'instant, je ne peux rien faire. Retournez au supermarché,

attendez, s'il n'est toujours pas là demain, revenez nous voir.

Elle est de nouveau garée devant le centre commercial, son inquiétude devient angoisse. Que peut bien faire Daniel, elle le connaît si peu, mais tout ça n'est pas logique. Pourquoi disparaître ainsi, subitement sans aucune raison ni explication ? Petit à petit le parking se vide, la nuit tombe. Frida mange une cuisse du poulet, boit une bière, chipote un paquet de chips, se ressert une bière, se fait un café. Puis bouquine un livre qui traînait sur la banquette lit. Elle finit par s'endormir tout habillée.

11 mai

Sur le coup de quatre heures du matin, un gyrophare bleu et un toc sur le pare-brise réveillent Frida.

- Madame, il ne faut pas rester là, puis le gendarme d'astreinte la reconnaît. Excusez-moi. Votre ami est-il rentré ?

- Non, je ne sais plus que faire.

- Finissez votre nuit et venez vers 9 heures à la brigade.

Le gendarme de garde la fait passer dans une pièce où plusieurs autres sont occupés à des tâches diverses. Un gradé la fait asseoir, et elle se met en devoir de raconter toute l'histoire depuis son départ de Belgique.

- Cette camionnette blanche, vous l'avez remarqué quand exactement.

- La première fois elle était juste derrière nous, c'était du côté de Gevrey-Chambertin, je n'y ai fait particulièrement attention. Puis je l'ai aperçu trois ou quatre fois, assez loin derrière nous.

Vous ne connaissez M. Clément que depuis deux jours.

- Exactement, je faisais du stop, il m'a accepté dans son véhicule, nous étions dans une situation analogue, nous avons mis cap au sud.

- Écoutez Madame, les disparitions d'adultes on ne s'en soucie pas, il y en a trop. Mais là, c'est étrange, il n'y a aucune raison pour que cette personne se volatilise.

Je suis désolé, mais nous allons devoir garder le camping-car.

Nous avons vos coordonnées, votre n° de téléphone, si nous avons besoin de renseignements complémentaires nous vous contacterons.

- Vous allez le chercher ?

- Oui, je vais appeler le parquet et ouvrir une enquête pour disparition inquiétante. Vous avez bien fait de venir nous voir, votre démarche est honnête, bien d'autres dans votre cas seraient partis avec le camping-car, sans dire quoi que ce soit à quiconque. Merci Frida Van Meulen.

Étant d'un caractère fataliste et enjoué, Frida et son sac à dos reprirent la route du sud en auto-stop et disparurent du paysage.

12 mai

Un qui n'était pas aux anges, c'est le capitaine de gendarmerie Jean-Claude Férie, cette affaire qui lui tombe dessus, l'emmerde au plus haut point.

Pas un seul indice, rien. Un type qui n'a rien de remarquable, apparemment sans soucis, qui subitement et sans laisser de trace se fond dans la nature, cela n'est pas ordinaire.

Par contre, un véhicule utilitaire blanc, ça c'est tout à fait courant, même beaucoup trop.

Il sait par Frida que Daniel, elle ne savait même pas son nom de famille, qu'il avait récemment acquis son camping-

car. La fouille de l'engin n'ayant rien donné, il fait une recherche rapide sur son PC et trouve un Daniel Clément, 51 rue Émile Zola à Loos-en-Gohelle, département du Pas de Calais, propriétaire d'un camping-car de marque Fiat.

13 mai

Le Capitaine Férie se présente en tenue civile, au domicile du dit Clément Daniel, et sonne à la porte.

Une jeune femme, un bébé sur le bras, lui ouvre la porte.

- Monsieur ?

- Capitaine Férie, gendarmerie nationale, bonjour Madame.

- Gendarmerie, il est arrivé quelque chose à mon mari ?

- Vous êtes Madame Clément ?

- Non, il n'y a pas de Madame Clément, Monsieur Clément est le propriétaire de la maison, nous sommes locataires mon mari et moi.

- C'est récent ?

- Nous avons emménagé le 8. C'est bizarre, tout le monde cherche Monsieur Clément.

- Comment ça ?

- Ben, le jour où nous sommes arrivés, un type cherchait après lui.

- Vous lui avez dit où il pouvait le trouver ?

- Ben non, on sait pas nous autres. On lui a dit qu'on était passé par une agence, c'est tout.

- Vous lui avez dit quelle agence ?

- Ben oui, Laforest qu'elle se nomme l'agence, c'est en centre-ville.

- Vous pourriez me décrire l'individu ?

- Ben non, c'est le Jean-Paul qui l'a vu.

- Votre époux ?

- Oui, moi j'étais à faire téter bébé.

- Votre mari, je peux lui parler ?

- Ben oui pour sûr, il débauche à 6 heures, s'il traîne pas il est ici à 7 heures.

- Merci Madame, Madame ?

- Dubois, Monsieur.

- Je reviendrais vers 7 heures, au revoir.

Le gendarme va deux maisons plus loin. Il se demande quel genre de bonhomme est ce Daniel. Il frappe à la porte, une vieille femme lui ouvre.

- Bonjour Madame, j'enquête sur votre voisin, Clément, je crois que vous lui avez vendu votre camping-car.

- Entrez, ne restez pas sur la porte.

La vieille est ravie d'avoir de la visite, elle fait asseoir le pandore, lui offre un café d'office et des biscuits. Le café est réchauffé amer et les petits gâteaux sont rances. Faurie prend tout cela avec le sourire. Il n'a même pas besoin de poser de question, au seul nom de Daniel, elle est intarissable...

- Vous rendez-vous compte, Monsieur, le Marcel six mois il a duré après la retraite. Avec le camping on est seulement allé une fois en Bretagne au bord de la mer... Alors vous pensez quand le petit Daniel m'a proposé de le racheter, j'étais bien contente, car le petit, on l'a vu naître avec Marcel. C'est un peu comme un fils vous comprenez, notre fille, elle a le même âge, ils allaient à l'école ensemble, et puis au collège. Alors je lui ai fait un bon prix, vu que ma fille elle est partie au Canada. Vous vous rendez compte! Au Canada, à Montréal, si c'est pas dieu possible, et moi je reste seule... Ah c'est pas beau de vieillir, remarquez je vais au troisième âge, on tape la belotte, ça fait toujours passer un moment. Heureusement que j'ai la télé, elle me tient compagnie.

Mais je parle, je parle mais qu'est-ce que vous lui voulez au petit ?

- Monsieur Clément a brusquement disparu, je suis à sa recherche.

- Mon Dieu, Jésus Marie Joseph ! Pauvre petit, quel malheur.

- Ne vous inquiétez pas trop Madame, prenez soin de vous. Si j'ai des nouvelles je vous le dirai.

De là, le gendarme se rend à l'agence immobilière qui gère la maison Clément.

- Bonjour Madame, Jean-Claude Férie, Gendarmerie nationale, je suis à la recherche de Daniel Clément.

- Monsieur Clément est parti, il n'habite plus ici.

- Je sais, mais savez-vous comment le joindre, une adresse, un téléphone ?

- Cela Monsieur je n'en ai pas la moindre idée, tout ce que je sais c'est qu'il devait partir aujourd'hui avec son camping-car le 8 ou le 9. C'est étrange, cela fait deux fois qu'on me pose la question en quelques jours.

- C'était quand la première fois ?

- Lundi, vers 16 heures.

- Pouvez-vous me décrire la personne ?

- Oui, grand, costaud, le crâne rasé, un beau sourire, des oreilles plutôt petites. Habillé sobrement, pantalon gris, veste en cuir marron.

- Il était accompagné ?

- Non, seul et très poli.

- Vous êtes vraiment très physionomiste, pourriez-vous, vous rendre à la gendarmerie pour faire un portrait-robot ?

- Oui, bien sûr, quand vous voulez.

- Merci beaucoup Madame, on vous appellera.

Férie se pose dans un bistro, mets ses notes au clair, boit enfin un café digne de ce nom, puis retourne rue Émile Zola.

- Monsieur Dubois ?

- Lui-même, vous êtes le flic qui est venu voir ma femme ?

- Oui, pourriez-vous m'en dire plus sur la personne qui est venue lundi dernier ?
- Ma foi, c'était un grand type, genre rugbyman, chauve.
- Il était seul ?
- Non, un autre homme l'attendait dans une fourgonnette blanche.
- Vous avez vu cet homme ?
- Non, juste aperçu, mais le gars sans cheveux l'a rejoint côté passager.
- Vous serez convoqué à la gendarmerie, nous désirons établir un portrait-robot, vous pensez pouvoir nous aider ?
- Chai pas, peut-être, en tout cas j'essaierai.
- Merci, bonne soirée.

Le soir à l'hôtel de France, le capitaine, gamberge dans sa chambre. Qu'est-ce que ce Daniel cache, qu'y a-t-il dans sa vie pour justifier tout ça ? Il a beau échafauder des hypothèses, rien ne tient la route.

Dimanche 14 mai

Ce matin Jean-Claude s'offre une grasse matinée et se fait servir le petit-déjeuner en chambre. Une serveuse toque à la porte.

- Entrez !

Elle dépose sur une petite table encombrée son plateau en tentant de ne rien faire tomber, mais le journal qu'elle tient sous l'aisselle choit sur la moquette.

En première page de « La Voix du Nord », « Un jeune Loossois disparaît mystérieusement à Bourgoin-Jallieu ». L'article est même accompagné d'une photographie de Daniel Clément devant le Fiat.

Féerie ne se demande pas d'où vient la fuite, la veuve du Marcel aura colporté la nouvelle aussitôt son départ et les oreilles du correspondant local ont dû faire tilt. Lui qui

voulait faire dans la discrétion, c'est raté. Mais d'un autre côté, il se dit que cela dénouera peut-être le nœud.

Lundi 15 mai

14 heures à la gendarmerie de Lens. Jean-Paul Dubois et Marion Morel la secrétaire de l'agence Laforest sont à pied d'œuvre pour réaliser le portrait du visiteur inconnu.

Le dessinateur, ou plutôt l'opérateur infographiste, intègre au fur et à mesure les indications des témoins. Marion Morel est d'une grande précision et Dubois corrobore ses dires.

Il est assez rare de faire un portrait fidèle, mais cela semble le cas.

Jean-Claude et Mathieu Carré, un collègue, sont devant un tableau blanc. Ils y ont noté toutes les informations dont ils disposent dans l'ordre chronologique.

- Mathieu, un appel pour toi, ligne deux !

- Je prends. Allô...

- Bonjour, Claude Tramel à l'appareil.

- Monsieur Tramel, que puis-je pour vous, vous avez un problème au centre hospitalier ?

- Non du tout Capitaine Carré. Hier, je n'ai pas prêté attention à cette disparition, sur le journal. Mais le nom me disait quelque chose. En fait il y a quelques mois, j'ai eu la visite d'un employé du ministère de la santé, plus exactement de la veille sanitaire. Ce monsieur, qui m'a par ailleurs laissé sa carte, était chargé de recenser les porteurs du Rhésus AB-.

Pour en venir au fait, nous avons à notre connaissance ici à l'hôpital, cinq personnes qui correspondent à ce critère, dont Daniel Clément.

- Merci, Monsieur Tramel, j'en informe aussitôt mon homologue de l'Isère.

- Une pièce du plus au puzzle.
- Alors, direction Paris, ministère de la santé ?
- Tout juste Auguste. Institut de veille sanitaire.

Mardi 16 mai

- Madame, nous désirons voir Monsieur Jean-François Dubus

- Je l'appelle. Monsieur Dubus, deux capitaines de gendarmerie pour vous.

- Faites les monter.

L'ascenseur laisse nos deux gendarmes au troisième étage.

- Bonjour, désolé de vous déranger.

- Vous ne me dérangez pas, Messieurs, asseyez-vous je vous en prie.

- Le 12 décembre dernier, vous êtes allé au centre hospitalier de Lens, pour recenser les porteurs de rhésus AB-, est-ce exact ?

- Pas du tout, je ne suis pas allé à Lens en décembre dernier, et encore moins pour cette raison.

- Où étiez-vous ce jour-là ?

- Je vais vous dire, une minute...J'étais à Nantes, une réunion à la préfecture, pour faire un point sur la pandémie de COVID.

Féerie allume son smartphone et montre le portrait-robot.

- Connaissez-vous cet individu ?

- Non, jamais vu.

- Monsieur, merci de nous avoir reçu.

Dans le hall, Mathieu demande à Jean Claude d'appeler Claude Tramel, et de lui envoyer le portrait-robot.

- Monsieur Tramel, c'est la gendarmerie, je vous envoie l'image d'un suspect, pouvez-vous l'identifier ?

- C'est le représentant du ministère, Dubus, celui qui est venu l'an dernier.

- Bon, au point où nous en sommes il faut diffuser le portrait-robot.
- Ok Mathieu, c'est parti. Conférence de presse et tout le toutim ?
- Non d'abord toutes les brigades et nos collègues de la police, si cela ne donne rien nous passerons à la vitesse supérieure.
- Faut que je vérifie quelque chose, maintenant que nous avons la trombine du gars, j'envoie la photo à Frida Van Meulen. Allô, Frida ?
- Oui, c'est qui ?
- Capitaine Férie.
- Ah, vous avez des nouvelles ?
- Pas vraiment, mais je vous ai envoyé une photo, reconnaissez-vous cet homme ?
- Heu !.. Peut-être, j'ai une impression de déjà-vu...Oui ça y est j'y suis, il fumait une cigarette à l'entrée du centre commercial, je m'en souviens parce qu'il avait le crâne si lisse qu'il brillait. Cela vous aide-t-il ?
- Oui, merci Frida, nous pensons que c'est lui qui vous suivait.
- J'avais raison, nous étions bien suivis...
- Vous l'étiez, mais nous ne savons toujours pas pour quelle raison.

Mercredi 17 mai

Les gendarmes sont de retour à Lens. Ils mettent à jour leur tableau. Pour l'instant ils sont dans l'expectative, un gars sans histoire, simple ouvrier, pas dealer, ni toxico, inconnu des services de police, sans famille et sans attache, apparemment la seule raison de sa disparition serait son

appartenance à un groupe sanguin moins commun que les autres.

- Mathieu ! Téléphone...

- Allô...

- Bonjour commandant Royer, commissariat de Carpentras, je vous appelle au sujet du portrait que vous avez diffusé. Il s'agit de Charles Kaminski, alias Boule de billard.

- C'est un client à vous ?

- C'était. Il a eu quelques démêlées avec nous il y a quelques années, maintenant il est rangé des voitures. Il habite Sarriens un village près de chez nous. Je crois qu'il est commercial pour une boîte d'import-export.

- Super, vous pouvez le faire suivre discrètement ?

- Ok, je mets deux de mes gars sur le coup.

- C'était quoi l'embrouille avec lui ?

- Rien d'extraordinaire, il faisait le coup de poing pour un parti politique pendant les campagnes électorales, bagarres avec les colleurs d'affiches, perturbations de meeting, ce genre de truc... Il a été mis en garde à vue pour une rixe qui a mal tourné, un blessé grave matraqué à coups de pied de biche, puis le juge d'instruction a conclu à un non-lieu.

- Mathieu ! Téléphone !

- Décidément ça n'arrête pas aujourd'hui, Allô, oui...

- Mets le haut-parleur Mathieu...

- Commandant Pierre Bonvoisin Interpol, concernant votre affaire de disparition soudaine, nous avons neuf autres cas semblables, en Belgique, en Suisse, en Espagne et en Italie.

Toutes des personnes vivant seules, cinq hommes et quatre femmes. Avec le vôtre, cela fait deux Français, une Française, une Espagnole, deux Italiens, en Belgique un homme et une femme, en Suisse une femme dans le canton de Bern et un homme à Genève.

- Le nôtre serait le dixième, et quand a eu lieu la première ?

- Il y a deux ans.

- Connaissez-vous leur groupe sanguin ?
- Seulement pour l'espagnole, la française et le suisse.
- Alors ?
- Deux O+ et un B+, ah oui et tous ont moins de quarante ans.
- Donc il ne cherche pas systématiquement des AB-.
- Il semblerait que non.
- Donc leur seul point commun c'est qu'ils vivent seuls conclue Férie.
- Des individus isolés, sans attaches, dont la disparition peut passer inaperçue au moins un temps, facile à enlever, tous plutôt jeunes, qu'en dis-tu Mathieu ?
- Que cela ressemble à une banque pour dons d'organes.
- Je le pense aussi. Si c'est ça, il y a toute une organisation derrière.

Vendredi 19 mai.

Le commandant Royer informe ses collègues que le nommé Kaminski n'a pas bougé de chez lui pendant deux jours. Des promeneurs ont découvert une fourgonnette entièrement brûlée dans un terrain vague au bord du Rhône, près d'Orange.

Pierre Bonvoisin d'Interpol, Férie et le commandant Royer décident d'interpeler Kaminski.

Lundi 21 mai

- Bonjour Kaminski
- Commandant Royer ! Je vous croyais retraité.
- Pas encore, pouvez-vous venir au commissariat ?
- Pour quelle raison ?

- Il semblerait qu'une personne vous ressemblant a eu maille à partir avec un commerçant de Carpentras, nous voulons lever le doute et faire une confrontation.

- Ma foi, commandant, je n'ai rien à me reprocher, je vous suis.

Au commissariat, Royer laisse Kaminski attendre dans une pièce équipée d'un miroir sans tain. Les trois flics sont en conversation.

- Vous avez remarqué sa mise, sobre mais élégante, veste en cuir marron.

- Qu'est-ce qu'on fait, on le travaille un peu où on le met en garde à vue tout de suite.

- Non, nous n'avons pas son complice et s'il bosse pour une organisation, il va se taire par peur de représailles. Il faut jouer le jeu et continuer de le filer.

- Oui, mais après son passage ici il va se méfier.

- Peut-être mais cela vaut le coup d'essayer.

- Bien. Vous, il ne vous connaît pas, j'y retourne.

- Monsieur Kaminski, je suis vraiment désolé du dérangement mais vous êtes trop grand.

- Trop grand ?

- Oui notre homme ne doit pas dépasser le mètre soixantedix, on ne le voit que dedos sur l'enregistrement, de face vous lui ressemblez effectivement, mais ce n'est pas vous.

- Vous m'en voyez ravi, je peux rentrer chez moi ?

- Je vous en prie, désolé mais je fais mon boulot.

- Ne vous excusez pas commandant, c'est tout à fait normal, au revoir.

Mardi 22 mai

Pierre Bonvoisin et Jean Claude Férie sont en planque devant la maison de Kaminski. A midi, rien n'a encore bougé. Ce n'est que vers 16 heures que le chauve

ouvre son garage, sort sa voiture, une Peugeot 508 bleue, et prend la route. Les gendarmes le suivent à bonne distance. L'auto prend la direction d'Avignon, puis de Châteaurenard, enfin à Eyragues, il se gare sur la place et pénètre dans le Café du Commerce.

- J'y vais Pierre.

Dix minutes plus tard, Jean-Claude revient. Rien, le gars est au comptoir seul et boit une bière. Un quart d'heure plus tard, une Porsche Cayenne blanc crème, stoppe devant le café, et donne un coup de klaxon. Kaminski sort du bistrot et monte à l'arrière de la voiture, la place du passager avant étant déjà occupée. Les gendarmes reprennent leur filature, la bagnole file vers Maillane puis tourne à gauche vers st Rémy. Ils voient la Porsche entrer dans une propriété équipée d'une vidéosurveillance. La voiture banalisée de la gendarmerie continue et nos deux compères voient un grand portail se refermer.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- On rentre à Carpentras, Jean Claude, on se rencarde sur le proprio et on voit venir.

- De toute façon, le Kaminski est logé, on le retrouve quand on veut.

Mercredi 23 mai

Les policiers ont repéré la maison sur Google Maps. Selon le cadastre de Maillane, elle appartient à une société civile immobilière constituée à Marseille. Les actionnaires sont trois femmes. Magali Raymondet, épouse d'un gérant de société sans précision, Jeanne Dmitryak citoyenne ukrainienne et Élise Ranchain, ancienne championne hippique de saut d'obstacles.

- À votre avis, épouses de malfrats, ou prête-noms ?

- Prête-noms, je ne crois pas qu'ils prendraient le risque d'être si facilement repérés.

- Je suis du même avis, tout ça est bien trop huilé, la propriété est sans doute une plateforme du trafic. Demandons au juge d'instruction une commission rogatoire pour écouter les conversations téléphoniques de Kaminski.

Bien que réticent, le juge accepte, convaincu par les policiers qu'il s'agit d'un trafic d'êtres humains.

Pendant plusieurs semaines, c'est le calme plat. Aucun mouvement à Maillane, Kaminski va et vient autour de chez lui, il va de temps à autre à la pêche dans l'Ouvèze, ses obligations professionnelles sont bidon, la société d'import-export n'est qu'une boîte postale.

Mardi premier août

Le commandant Royer sonne le rappel, le suspect vient de bigophoner à un certain Marius Calvet. Lui disant de préparer son matériel pour partir à la pêche à Clermont-Ferrand. Le Marius en question loge à Orange, il est connu comme militant actif d'extrême droite.

Pierre Bonvoisin demande un mandat de perquisition pour la maison de Maillane, décide de mettre en place un dispositif complet de surveillance des deux individus et de maintenir sur le pied de guerre une équipe autour de Clermont et de Maillane. Tout est en place pour un flagrant délit.

Mercredi 2 août

Calvet et un autre gugusse roulent vers Valence, ils s'arrêtent sur un parking, Marius sort de l'auto et l'autre poursuit sa route. Calvet vole un utilitaire Renault et repart aussitôt.

Des gendarmes en voiture banalisée le suivent. A Rives de Giers, une seconde voiture prend le relais, puis une autre un peu avant Thiers.

Calvet sort de l'autoroute et se dirige vers Aubière, là il charge Kaminski qui l'attendait devant la poste. Les gendarmes s'arrêtent ici et préviennent Bonvoisin. Pierre signale aussitôt à ses hommes de se tenir prêts. Il fait décoller un drone pour surveiller les deux Vauclusiens.

Ceux-là vont jusqu'au quartier de la gare, ils roulent au pas, il est 13 heures, les rues sont calmes, les gens sont à table, peu de monde circule. Kaminski descend du véhicule, s'approche d'un homme qui paraît être un SDF, la démarche traînante, mal rasé, cheveux longs, environ vingt-cinq ans, il lui demande du feu, l'autre veut bien contre une cigarette. Kaminski lui plante une seringue dans l'épaule, Marius Calvet vient à sa hauteur, le jeune homme a à peine le temps de comprendre qu'il est embarqué dans le Master Renault.

Bonvoisin annonce à tous par radio :

- Pas d'intervention ! Nous continuons la filature, je veux toute l'équipe, on laisse rouler, on se tient à distance, on les double et une autre auto prend la suite, c'est compris ?

- Affirmatif, répondent à l'unisson tous les intervenants.

Vers Saint Étienne, le master se dirige vers le col de la république, il évite l'autoroute, puis il descend sur l'Ardèche, Privas, Pont st Esprit, Bagnols sur Cèze, Remoulins, Beaucaire, traverse le Rhône par la déviation et remonte sur st Rémy.

Férie et Bonvoisin sont prêts à l'intervention, deux minicars de la BRB sont cachés à proximité de la maison. Le fourgon arrive, il double l'auto de Bonvoisin, qui a ralenti légèrement pour les laisser passer, le portail s'ouvre le Renault s'engouffre dans la propriété aussitôt suivi par les forces de l'ordre. L'ensemble des flics présent sortent l'arme au poing, serrent de près le petit camion, les

occupants n'opposent aucune résistance et sortent les mains en l'air. Ils sont menottés séance tenante et mis sous bonne garde de deux agents. Puis les policiers entrent dans la maison et les hangars à proximité.

Dans l'utilitaire, le SDF dort comme un bienheureux. Jean-Claude le fouille, son portefeuille est garni d'environ cinquante euros, d'une carte de crédit en cours de validité, de sa carte d'identité au nom de Fabrice Grosjean, 14 rue Pourcher à Clermont, un permis de conduire avec poids lourd et moto et sa carte vitale. Il y a également un smartphone 4G presque neuf, avec accès internet. Bonvoisin jette un coup d'œil aux contacts, il y en a très peu, pôle emploi, CCAS de Clermont, quelques quidams, en tout et pour tout une vingtaine.

- Ce n'est pas un SDF, juste un client comme les autres, jeune, seul, peu ou pas d'attache, apparemment entre deux boulots, inscrit au pôle emploi...

La troupe de la BRB revient avec Daniel Clément et trois hommes et une femme entre deux âges. Le chef de groupe prend la parole.

- Il y a deux box dans un des hangars, environ 10 m² chacun, avec toilettes, douche, lit, fenêtre haute à barreaux, table, chaise, télévision et sur les portes judas donnant sur l'intérieur, une vraie petite prison modèle. Tout est très propre. Nous y avons trouvé votre disparu.

Jean-Claude jubile, voir Daniel vivant et en bonne santé lui met du baume au cœur.

L'autre hangar est une écurie, six canassons.

La femme s'avère être une des copropriétaires Élise Ranchain, la cavalière.

- Bon ! Embarquez-moi tout ce beau monde, direction l'Hôtel de police d'Avignon.

- Comment allez-vous Daniel ?
 - Ça va mais je suis fatigué, je suis certain d'avoir subi une intervention chirurgicale, mais je ne souviens de rien.
 - Sans la persévérance de votre amie Frida, nous ne vous aurions sans doute jamais recherché, vous lui devez une fière chandelle.
 - Où est-elle ?
 - Pour l'instant je ne sais pas, nous allons lui téléphoner pour lui annoncer la bonne nouvelle.
- Nous allons vous faire hospitaliser pour faire un bilan de santé, nous saurons avec certitude ce qu'on vous a fait.

Jeudi 3 août

Jean Claude Férie interroge la femme.

- Madame, vous êtes en garde à vue depuis 20 heures hier soir, pour séquestration de personne et complicité d'enlèvement.
- Moi je n'ai rien fait, je ne m'occupe que des chevaux. Je ne sais pas ce que font les autres, d'ailleurs ils ne vivent pas avec moi, ils ne font que passer.
- Et Mesdames Raymondet et Dmitryak, elles passent elles aussi ?
- Je ne connais pas ces personnes, on m'a juste demandé de signer un acte, et de m'occuper d'entraîner des chevaux de concours. Ce que je fais avec l'aide de mon palefrenier Michel Mornet, lui il habite avec moi. D'ailleurs on m'a expressément demandé de ne pas m'approcher de la remise.
- Qui ça, ON ?
- Je ne sais pas, je ne lui ai parlé qu'au téléphone et son ton n'admettait aucune question.
- Où avez-vous signé cet acte ?
- Nulle part, on m'a fait faire une procuration en blanc.

- Ces chevaux à qui appartiennent-ils ?

- Je n'en sais rien, lorsqu'ils sont prêts à concourir, quelqu'un vient les chercher, après je ne sais pas. Je ne veux même pas savoir. J'étais dans la débîne après ma carrière sportive, j'ai mal géré ma vie, j'ai touché à des produits malsains, on m'a proposé ce job, il était dans mes cordes, j'ai accepté. C'est tout.

Jean Claude obtient des réponses identiques de la part de Michel Mornet, ces deux-là semblent hors de cause.

Ni Kaminski ni Calvet ne réagissent, ils se taisent et demandent seulement à joindre leur avocat, Maître Jérôme Blanchet à Lyon.

Les deux gardés à vue, restés parfaitement mutiques, sont transférés en préventive au centre pénitentiaire d'Avignon Le Pontet.

Leurs complices de Maillane ne sont pas plus bavards et demandent le même avocat. Pierre les interroge séparément jouant le coup de l'autre a causé, mais tous deux paraissent terrorisés à l'idée de parler.

Marc Duteil, le plus âgé, dit à Pierre qu'on n'est pas en Amérique, et qu'il n'existe pas en France de protection des témoins, et qu'on ne lui fera pas à l'envers. Fin de discussion.

Frédéric Duval, le second sbire lâche seulement qu'il doit prendre soin des pensionnaires jusqu'à ce qu'on vienne les chercher. Qu'en général, à cette occasion, ils sont mis sous sédatif et que c'est une ambulance qui les prend en charge.

Il dit aussi que depuis qu'il est là, il n'y a jamais eu qu'un pensionnaire à la fois.

Direction la maison d'arrêt.

Vendredi 4 août

Frida était à Grasse, lorsqu'elle fut avertie du sauvetage de Daniel. Elle a pris un billet de train pour Avignon. À la gare, Jean Claude Férie l'attendait.

- Madame je suis bien heureux de vous revoir.

- Moi aussi capitaine, comment se porte Monsieur Clément ?

- Vous allez voir cela par vous-même, je vous emmène à l'hôpital.

Le trajet est assez rapide et Jean Claude dépose Frida devant l'entrée, en lui indiquant le n° de chambre. C'est au troisième étage.

Frida fait une entrée surprise et vient embrasser Daniel. Elle sort de son sac à dos deux bières, qu'elle ouvre avec un briquet.

- Ils m'ont pris un rein, mais avec celui qui me reste je peux boire une bonne Leffe !.

- À ta santé Daniel ! Tu m'as fait une peur bleue, j'étais larguée sur ce parking, je ne savais plus que faire.

- Santé Frida, merci pour tout, je suis tellement content de te voir, j'ai pensé à toi tous les jours. C'était comme si j'avais été condamné à la prison sans raison, je ne voyais que le type qui m'apportait mes repas, je n'avais même pas de bouquin correct à lire, j'ai dû me taper Levy et Musso, puis je me suis gavé de télé, moi qui ne l'ai pas, c'est un comble. Donne-moi ta main, j'ai besoin de te toucher. Tu m'as manqué, j'étais si heureux de t'avoir rencontré.

Faute de preuves tangibles et irréfutables, la Dame Ranchain et le Sieur Mornet sont relâchés à la fin de leurs gardes à vue assortis d'une interdiction de quitter le territoire national. Par contre Kaminski, Calvet, Duval et Duteil sont déférés devant le juge d'instruction et inculpés d'enlèvement et séquestration sur les personnes de Daniel Clément et Fabrice Grosjean.

Lundi 11 septembre

Sont dans le cabinet du juge Granger, nos quatre lascars et leur avocat lyonnais.

- Vos clients refusent toujours de dire quoi que ce soit, sur leur implication et sur les motivations qui les ont menées à priver de liberté Messieurs Clément et Grosjean.

- Monsieur le juge, j'en suis désolé, mais ces hommes n'ont aucun casier judiciaire et s'ils ont agi sur l'ordre de quelque personne mal intentionnée, leur responsabilité dans cette affaire est réduite.

- Messieurs, je m'adresse à vous une dernière fois, qui vous a engagé ?

C'est Kaminski qui répond pour tous.

- Nous n'en savons rien, Monsieur le juge, nous avons été contactés par téléphone Marius et moi, pour effectuer ce travail, nous n'avons jamais vu personne. Nous recevons un salaire mensuel de trois mille euros de la société Imporlux. Nous devons exécuter ce qu'on demande et ne jamais poser de question.

Messieurs Duval et Duteil, c'est nous qui les avons recrutés, ils n'ont rien à se reprocher, ils avaient juste pour mission de prendre soin des pensionnaires. Ils n'ont jamais pris part à nos activités. De plus, ils ne sont à notre service que depuis le mois de mai, le premier pensionnaire étant Monsieur Clément.

- Nous avons à notre connaissance dix enlèvements au total sur une période de deux ans ? Cela fait vingt-six mois que vous êtes salariés d'Imporlux, et vous me dites que vous n'en êtes pris qu'à deux personnes.

- Tout à fait, Monsieur le juge.

- Mes clients sont de bonne foi, Monsieur le juge, ils n'entravent pas le cours de la justice, ils reconnaissent leur responsabilité, ne nient pas leurs actions.
- Cher Maître, je maintiens cependant leur inculpation. Quant à Messieurs Duval et Duteil je les inculpe pour complicité de séquestration.

Mardi 12 septembre

Les gendarmes Jean Claude Férie, Mathieu Carré, le commandant Royer et Pierre Bonvoisin, sont en réunion avec le juge Granger qui ouvre le débat.

- Messieurs, c'est un coup d'épée dans l'eau.
 - Pas tout à fait, nous avons mis fin aux activités de deux malfaiteurs, répond Férie.
 - Je pense que les dix enlèvements sont de leur fait, mais nous n'avons rien pour le prouver.
 - Mathieu, ne sois pas trop pessimiste Interpol en Belgique, en Suisse en Italie et en Espagne, enquête toujours, ils ont désormais les photographies de Kaminski et Calvet, cela finira bien par donner.
 - Messieurs, reprend Royer, s'il est avéré que ce sont eux les coupables dans tous ces cas, cela ne nous aide pas, l'organisation perdure et elle n'aura pas de difficultés à embaucher.
 - Ce qui me chiffonne dit le juge, c'est cette appartenance des prévenus ou du moins leur proximité avec l'extrême droite, est-ce un hasard ou l'organisation serait-elle liée à un parti qui puiserait des hommes de main dans ses militants.
- Au procès, je me demande quelles seront les peines appliquées, Maître Jérôme Blanchet coûte une fortune, ce n'est pas avec 3000 euros par moi qu'ils peuvent se payer ce ténor du barreau, qui paye ?...

- Tout est possible, le trafic des êtres humains est une activité hautement lucrative, qui bénéficie surtout aux classes les plus riches de la population. Et il est facile, nous venons d'en être les témoins, d'organiser une chaîne complète, depuis la fourniture jusqu'à l'opération qui fournira qui un rein qui un cœur, qui de la moelle...

Ce Daniel Clément, avec son groupe sanguin rare, était une aubaine, une banque d'organe sur pied, disponible à tout moment, ils lui ont pris un rein sans qu'il le sache, que lui aurait-il pris la fois suivante, un œil, de la peau ?... Il n'est plus nécessaire d'aller en Extrême Orient pour trouver de la fourniture, ni des chirurgiens peu regardant sur la provenance des organes, conclut Mathieu.

LE VIEIL HOMME DU PETIT LUBERON

Elle se dresse presque abrupte, semée de vallons pentus, et précédée d'un court piedmont. Des villages y sont accrochés depuis longtemps, aussi clair que les roches qu'elle laisse affleurer. Des garrigues y rampent, parfois des arbres plus tenaces s'y plantent. Des chênes verts, des buis, d'autres à l'abri des vents, s'élancent contre des rocs verticaux. Il y a des pins et des cèdres, quelques fayards dans les fonds humides. Mais plus haut, la végétation s'arase, le mistral ne laisse pas de tourmenter ce monde végétal. Il prend force dans la plaine, et vient frapper la montagne à grands coups de gueule.

Depuis Maubec il faut grimper dans la draille, sur un sentier de cailloux blanc, acérés comme des silex, et grinçant sous les semelles. Au départ on est sous les pins, puis vite le soleil cogne, les arbustes ne dépassent plus les épaules. On est au nord, la montée est rude mais courte, en arrivant à ce que l'on pense être le sommet, on ne découvre qu'une seconde côte. Mais là, tu te retournes, et tu vois la plaine jusqu'au Ventoux, les monts du Vaucluse sur ta droite, le plateau d'Albion et plus loin la ligne des Alpes.

Dans la dépression juste entre les deux côtes, il y a un bâtiment, une ancienne bergerie, et de l'herbe tendre.

Lui s'est arrêté là. En bas on raconte qu'il aurait plus de cent ans, qu'il serait arrivé il y a une trentaine d'années, seul, sans bagage, juste un sac sur son dos. Il n'a jamais dit son nom, il ne parle que rarement. Au café ils l'appellent le Taiseux d'en haut, ou l'ermite ou le fada. Si lui cause peu, les gens parlent beaucoup de lui.

Au début il descendait de temps à autre, faire deux courses à l'épicerie, des bricoles, quelques conserves, des allumettes.

Les rideaux se soulevaient sur son passage. Il semblait n'en avoir cure, et faisait son train, puis derrière le camping il attrapait le chemin de la draille et remontait à sa bergerie. On dit qu'il vit avec un loup, qu'il connaît la langue des animaux, on dit tout et n'importe quoi.

Manon est plus jeune de quelques mois que Marion qui vient d'avoir dix-huit ans. Ces deux-là sont inséparables depuis la maternelle, elles étaient ensemble au collège de Coustellet, et elles sont encore dans la même terminale au Lycée Ismaël Dauphin à Cavaillon.

Les parents de Manon sont agriculteurs, le père de Marion travaille à la distillerie, sa mère est préparatrice à la pharmacie de Robion. Elles sont toutes deux filles uniques et habitent dans le même quartier. C'est sans doute pour cela qu'elles sont si proches. C'est du moins ce qu'en pensent leurs parents. Ils leur arrivent rarement de sortir le samedi soir, mais parfois elles vont à la Gare, une petite salle de concert sympa, à Coustellet.

Marion est fluette, filiforme, un visage d'ange et de petits seins saillants. L'adolescent qui danse avec elle est plutôt entreprenant. Elle qui malgré son âge n'a jamais embrassé de garçon, se laisse faire. Elle sent le désir monter en elle, se serre à lui. Manon la regarde faire, et la jalousie l'étreint. Le jeune homme emmène Marion à l'extérieur, ils sont absents une petite heure. Puis Marion revient seule en pleur se blottir dans les bras de Manon.

Les deux filles sortent de la boîte, Manon fait démarrer sa moto, Marion monte à l'arrière et elles filent vers le village. Marion pleure toujours serrant la taille de Manon de toute sa force. La chambre de Manon s'ouvre à l'extérieur du mas, ainsi lorsqu'elles rentrent personne ne les entend. Manon est plantureuse autant que Marion est menue.

- Qu'est-ce qu'il t'a fait ce mec, pour te mettre dans un état pareil ?

- C'est ma faute, je l'ai laissé faire...

- Il ne t'a pas violé ?

- Non, je voulais savoir comment c'était avec un garçon...

- J'en étais sûre, quelle idiote !

- Nous lorsqu'on fait l'amour, c'est doux, ça dure, on se caresse. Lui, c'est une brute, il m'a bousculé dans sa bagnole, sur le siège arrière. Il voulait que je le suce, j'avais pas envie, son sexe me dégoûtait. Il m'a pénétré en bavant dans mon cou, il soufflait comme un chien, deux minutes après c'était fini, il a remonté son pantalon et m'a dit « Casse toi, t'es bonne à rien ».

- Ma chérie, je te l'avais dit de faire gaffe à ces cons, ils nous prennent pour des putes.

- Tu m'en veux ?

- Oh ! Oui je t'en veux, je suis déçue, jalouse, en colère.

- Manon !

- Quoi !

- Pardonne-moi, je t'aime.

- Moi aussi je t'aime mais je suis fâchée.

À la rentrée de septembre, après qu'elles ont toutes deux réussi leur Bac, Marion s'est inscrite en fac d'histoire et Manon aux Beaux-arts en Avignon. Elles ont annoncé la nouvelle au vieil homme de la montagne, qu'elles vont voir assez souvent depuis leurs quatorze ans.

À la préfecture elles partagent une chambre chez l'oncle maternel de Manon, un homme chaleureux célibataire endurci et non conformiste. Il a accueilli celles qu'à Maubec on surnomme M&M's.

Juste avant les vacances de Noël, Manon apprend à son amie qu'elle est enceinte.

- Cela fait deux mois que je n'ai plus mes règles. J'ai voulu me venger. Je suis conne.

- Et que comptes-tu faire ?
- Je n'en sais rien.
- T'en a parlé à tes parents ?
- Non, je n'ai pas osé, pas encore.
- Tu vas être limite si tu ne veux pas le garder.
- Je sais, je me demande quoi faire.

Allons voir l'ermite propose Marion.

Elles vont là-haut assez souvent, lui apportent des légumes de la ferme, de l'eau, quelquefois un gâteau qu'elles ont fait, ou quelques biscuits.

Elle le trouve dans « la maison », il fait froid et le mistral n'en finit pas de décorner tous les cocus du Vaucluse.

Asseyez-vous les filles. Qu'est-ce qui vous amène par ce froid de loup.

- Je suis enceinte, Mathieu.

-...

- Cela fait douze semaines...

- Qu'en penses-tu Marion ?

- Moi, je n'en sais rien...

-...

- ...Nous sommes jeunes, nous commençons seulement nos études. Les parents de Manon, n'aimeraient pas la voir s'arrêter là.

- Et pourquoi elle stopperait ses études à cause d'un enfant à venir ? Interroge Mathieu.

- Et bien, c'est difficile de conjuguer études et maternité.

- Bien d'autres l'ont fait, cela ne les a pas empêchés de réussir.

- Je ne me sens pas capable d'élever un bébé, dit Manon.

- Vous savez les filles il y a bien des moyens de contraception, c'est avant qu'il faut penser aux conséquences.

Manon pleure.

- Ne pleure pas, ce n'est pas un drame, ma petite. L'avortement est légal pour cela, pour éviter aux jeunes femmes les suites malencontreuses de relations sexuelles sans protection.

- Nous étions protégés, c'est un accident ! Je voulais juste rendre Marion jalouse.

-...

- Je suis autant idiot qu'elle, qu'est-ce que je suis allé faire avec ce type, en plus c'est un de mes profs. Il est bien plus vieux et marié de surcroît. Il a sûrement des enfants !

-...

- Marion qu'est-ce qu'on va devenir...

- Et si tu le gardais cet enfant...

- Le garder ?

- Oui, après tout, nous nous aimons. Nous sommes des femmes bien capables d'élever un bébé. C'est vrai qu'il arrive un peu tôt, mais... Vous en pensez quoi Mathieu ?

- J'en pense que vous êtes assez grandes pour prendre vous-mêmes vos décisions. Vous êtes majeures devant la loi. Donc responsables de vos actes et libres de choisir.

Les filles sortent dans le vallon de la bergerie le vent y est moins fort. Elles s'allongent au soleil, contre un petit rocher, à l'abri du mistral. Mathieu a sorti une chaise et s'est également mis au soleil. Au bout d'un temps, M&M's, rejoignent le vieux.

- Nous ne savons pas ce que vont dire nos parents. Jusqu'à maintenant ils croient que nous sommes juste amies. Nous craignons leurs réactions tant qu'ils apprennent que nous sommes un couple que du fait que Manon va avoir un petit.

-...

- Nous avons bien réfléchi, on est à l'aise pour ça ici. Et puis vous ne jugez pas, vous nous aidez à nous retrouver, dans le fatras de nos pensées...

- Alors ? Demande Mathieu.

- Eh bien Manon et moi avons décidé de garder l'enfant, et d'annoncer notre penchant l'une pour l'autre.

-...

- Et si cela ne plaît pas, ajoute Marion, tant pis, nous assumerons la suite. Nous nous aimons depuis la crèche, rien ni personne ne nous sépareront jamais. Si c'est une fille nous l'appellerons Mathilde, si c'est un garçon ce sera Matéo, comme vous mais version Italienne, mes arrière-grands-parents sont venus de Vérone pour vivre ici.

Contre toute attente, les parents ne sont pas surpris, au fond ils savaient depuis longtemps que ces deux-là étaient pleins d'amour l'une pour l'autre. Malgré la surprise, la venue de l'enfant, les enchante. D'autant se disent-ils que celles-ci ne sont pas près d'en avoir un second.

Marion et Manon sont montées chez Mathieu, nous sommes le 6 juin, Manon porte sur son ventre le petit Matéo, il a des cheveux presque blancs tant ils sont blonds, Manon le présente au vieux, qui est ravi de voir leur enfant.

- Vous savez Mathieu, je lui donne le sein, j'ai beaucoup de lait. Marion m'aide beaucoup, nous sommes heureuses. Nous passons en seconde année, tout va bien.

La première fois que j'ai entendu des rumeurs à son sujet, je faisais un reportage au Beaucet, sur le pèlerinage de Saint Gein, que Frédéric Mistral, raconte dans ses souvenirs. Un homme vivait là dans l'ancien temps, il labourait son champ avec une vache et un loup attelés à sa charrue. On raconte qu'un jour qu'il avait soif il plongea deux doigts dans la roche, y laissant deux trous, de l'un coulait de l'eau de l'autre du vin.

Des gens parlaient d'un qui serait du même acabit, et qui résiderait dans le Luberon du côté d'Oppède ou de Robion. Intrigué mais dubitatif quant au fondement des rumeurs, je décidais malgré tout d'aller y faire un tour.

Après tout, rien n'est impossible, un ermite au vingt et unième siècle, pourquoi pas.

Je buvais un pastis dans un café de Robion, c'était au début du printemps, le Luberon était bien vert, des fleurs partout. J'engageais la conversation avec le bistroquet.

Ah ! Me dit-il, le fada de Maubec, oui, tout le monde le connaît, enfin, tout le monde en parle. Il y en a moins qui le connaissent.

Vous l'avez déjà vu ?

- Non, jamais.

- Moi je le connais, et il n'est pas fada, c'est même plutôt le contraire.

La voix était celle d'une jeune fille, assise à une table en compagnie de deux garçons. Je me tournais vers eux les interrogeant du regard.

- Nous allons le voir au moins une fois par mois, répondit un des garçons.

- Il n'est presque jamais seul là-haut, il y a toujours du passage, et des personnes viennent parfois de loin pour lui parler, ajoute la jeune fille.

- On m'avait dit qu'il ne parlait pas, ou très peu.

- C'est vrai ajoute le second jeune homme, mais il a un truc.

- Un truc ?

- Oui, un don, ou je ne sais quoi, il suscite la réflexion, il fait du bien.

J'étais somme toute, de plus en plus intrigué par cet homme, ce que venaient de m'en dire les jeunes gens, m'asticotait. Il fallait que je me rende compte par moi-même, que je grimpe sur la montagne. Je préparais un sac avec de quoi vivre plusieurs jours sans descendre.

Je suis en bonne forme physique, mais le sentier est rude, la montagne est superbe, le ciel dégagé, derrière moi le Ventoux s'élève, magnifique. Son chef est encore neigeux.

Le géant surplombe cette riche plaine du Comtat avec la superbe d'un dieu grec. C'est l'Olympe Provençal. Je me sens bien petit.

Lorsque j'arrive sur le terre-plein, je vois la fameuse bergerie. La bastide est à moitié écroulée, l'homme n'occupe que le fond, sous une voûte de pierre close par un treillis de branchages. Une tente est dressée à l'autre bout du pré, elle est occupée par un jeune couple.

Je m'approche, personne. Je m'assois sur une bille de bois. L'air est calme, transparent, cristallin. Le soleil est haut on n'est pas loin de midi. J'entends fureter dans mon dos, une grosse respiration, je me retourne et me trouve nez à nez avec un gros chien, il me montre ses dents, mais ne paraît pas agressif.

- N'aie pas peur, c'est une brave bête, il se méfie des étrangers.

L'homme qui parle est droit, mince, rasé de frais, ses cheveux blancs, courts ont dû être blonds, ils n'ont pas la blancheur criarde des anciens bruns. Il me jauge de ses yeux bleus gris ou verts, très clairs. Difficile de déterminer leur couleur avec précision, je crois qu'ils doivent changer avec la lumière. Il est vêtu d'un jean délavé, d'un pull noir, chaussé de sandales ouvertes.

- Monsieur.

- Bonjour me dit-il, Mathieu, et il me tend la main.

Il est vieux, des rides parchementent son visage, mais son allure générale semble juvénile. Son regard est perçant, limpide. Ses mains sont tachées de brun et de rouille, ses ongles sont manucurés, cet homme prend soin de lui et de son apparence.

- Vous êtes l'ermite lui demandai-je ?

- Certains me nomment ainsi, d'autres me disent fou.

Moi qui m'attendais à trouver un vieillard chenu, mal fagoté, marchant avec difficulté, ma surprise est totale.

- Je m'appelle Jean-Marc Blain, je suis journaliste. Je pige pour la Provence ou le Dauphiné libéré, ou ceux qui veulent bien acheter mes articles.

- Je savais que ce jour viendrait.

- Si cela vous dérange, je peux repartir, je ne veux pas vous gêner.

- Vous ne m'importunez nullement, je m'attendais à ce qu'un des vôtres vienne jusqu'ici satisfaire sa curiosité. Venez, nous allons marcher un peu.

Il m'entraîne vers les hauteurs, il marche d'un pas lent et sûr. Il s'aide parfois de son bâton, une branche de merisier, droite d'environ un mètre cinquante. Après environ deux heures nous arrivons au sommet du petit Luberon, dans une forêt de cèdres de l'atlas. Les arbres sont tous plus ou moins inclinés vers le sud. L'ombre n'est pas dense, mais garde la fraîcheur.

J'hésite à le questionner, il me sourit, cependant il m'impressionne. Je perçois chez lui une retenue naturelle, il montre avec son bâton des plantes à ras de terre. Je ne sais pourquoi, je nomme celles que je connais. Si il voit que je ne sais pas, il me dit, cela c'est du bragalou, on se servait de ses racines pour fabriquer ce qu'on appelait les brosse en chiendent.

Le gros chien reste à une cinquantaine de mètres de nous, je le regarde assez intensément, alors l'homme me dit : ce n'est pas un chien, c'est un loup.

Je tourne mon regard vers Mathieu, il sourit toujours.

- Il y en a souvent un qui me suit, pas toujours le même, ils veillent sur moi.

J'ai l'impression qu'il se moque, mais non, c'est bien un loup, et ses yeux brillent de bienveillance, il reste assis les oreilles bien droites.

- Rentrons.

Dès qu'il se lève le loup en fait autant et nous suit de loin.

C'est toute la conversation que nous avons eu ce premier jour. Au soir j'ai dressé ma tente près de celle du couple. Je les croyais plus jeunes, en fait ils ont une petite quarantaine d'années. Ce qui est aussi mon âge. Nous bavardons autour d'un petit feu de bois. Ils sont venus voir le vieux, car ils étaient dans la peine, et on leur avait dit que le vieux savait consoler. Ils ont perdu un enfant de sept ans, emporté par une leucémie, et ce deuil ils ne parvenaient pas à le faire. Voir périr son enfant est ce qu'il y a de plus douloureux.

- Nous rentrons chez nous demain. Mathieu a permis à l'âme de notre Viviane que notre chagrin gardait prisonnière de partir. Il nous en a libérés. Bien entendu, nous sommes toujours tristes, mais plus légers, nous avons retrouvé de la sérénité, nous n'avions plus de raison de vivre, désormais la vie va reprendre, et nous aurons peut-être un autre enfant.

Un petit duc, s'est perché sur l'arbre juste devant nous, c'est un jeune, il pousse des cris brefs, comme un appel à la nature.

Au réveil, mes voisins sont déjà partis. Je me rapproche de la bergerie, le vieux n'est pas là, j'entrouvre la porte de branchage. Il y a une paillasse, une table, quelques chaises paillées, dans un coin est ménagé un foyer avec une cheminée rudimentaire. Le plafond est voûté, tout en pierres plates rangées sur tranche comme à la parade, ce n'est pas comme les bories, ou les dalles sont toutes horizontales. C'est une voûte romane, sauf qu'elle n'est pas en pierre de taille. Je me demande comment il a fait ça, car on voit bien à ce qui en reste qu'à l'origine la bergerie avait une toiture provençale avec quess de cyprès et tuiles romane. Pour le toit il a réemployé les tuiles encore fiables, posées sur un lit de cailloutis.

Je ressors au plus vite, un peu honteux de mon incursion dans son intimité. Peu de temps plus tard, Mathieu arrive, il

tient à bout de bras un lapin de garenne qu'il a dû prendre au piège. Je lui dis bonjour, il me répond d'un sourire et d'un signe de tête. Il accroche le lapin par les pattes arrière à la branche basse d'un chêne vert et se met en besogne de dépecer la bestiole et de la vider. Ensuite il met le lapin dans une jarre d'eau, avec du thym et du romarin.

Il prend une sente dans le fond du pré, et fille droit devant. Je le suis. Nous parvenons sur une restanque où sont quelques oliviers, ils doivent avoir dans les vingt ou trente ans ils sont beaux, bien taillés, leurs pieds sont binés. Il ne me parle toujours pas, vaque à ses occupations quotidiennes, de petites salades montrent leurs premières feuilles dans un coin abrité.

Je ne sais pas quelle attitude prendre, dois-je lui proposer mon aide, simplement le regarder faire, partir me promener dans les garrigues ?

C'est lui qui me sort de l'embarras.

- Je ne suis pas bavard, je fais un repas par jour, le soir. Si tu veux nous dînerons ensemble. Tu aimes le lapin ?

- Oui, mais du sauvage je n'en ai jamais goûté.

- Viens on va se promener.

Il attrape son bâton, et prend au sud, je pense que nous allons comme hier vers la forêt, mais non, à un moment il bifurque vers l'est. Nous gravissons une légère pente couverte d'yeuses de cades de romarins, il n'y a pas vraiment de traces, c'est un chemin improvisé. Des herbes folles et des fleurs couvrent le sol, je me rends compte qu'il évite de trop les piétiner. J'en fais autant. Parle-moi me dit-il.

- La semaine dernière j'étais au Beucet.

- À l'ermitage ?

- Oui, je faisais un papier sur les traces de Mistral depuis Châteauneuf de Gadagne, jusqu'au Beucet, c'est là que j'ai entendu deux personnes qui parlaient de vous.

- Tutoie-moi.
- Je ne sais pas si j'y arriverai, vous m'intimidez.
- Pas grave.
- Donc cela m'a donné envie de venir vous voir, au début je doutais de votre existence. Mais je suis sans cesse à la recherche d'une histoire intéressante à raconter, alors je me suis dit, peut-être il existe. À Robion on m'a dit que vous aviez plus de cent ans.
- Pas tant, mais pas loin.
- J'y ai rencontré des jeunes qui font la montée pour vous rendre visite chaque mois. Ils étaient sympathiques, ils m'ont indiqué le chemin.

-...

- J'aime écrire, des articles pour la presse bien sûr, mais aussi de petites nouvelles, des poèmes, des contes traditionnels que je remets au goût du jour.

Nous sommes arrivés sur un promontoire, d'ici on surplombe les carrières de Lacoste. Le paysage est à couper le souffle, un aigle fait des ronds au-dessus de nous.

- Aujourd'hui je n'ai pas aperçu le loup, lui dis-je.
- Il vit sa vie de loup, il chasse, sa meute court toute la montagne, de cheval Blanc à Manosque et d'ici à Pertuis. S'il me sent triste il vient. C'est un passeur d'âme.
- Vous êtes croyant ?
- Je suis animiste.
- Alors vous ne croyez pas en Dieu, je pensais que si, que vous étiez une sorte d'ermite, priant seul sur la montagne.
- Je ne prie pas, je vis.
- C'est drôle ce que vous dites.
- Pourquoi ?
- Parce qu'en bas j'ai l'impression qu'on ne vit plus, on consomme. De tout, des aliments, de la musique, des livres, des films, y compris des sentiments.

-...

- Tout s'achète et tout se vend, on court dans tous les sens, on fait des voyages juste pour bouger, être ailleurs. On rêve d'être plus riche, d'avoir une belle auto. On veut des enfants, puis on divorce, et ils vivent des familles décomposées, recomposées, pour être en échec scolaire, puis se défoncer à coups de cannabis, de bière, de cocaïne et tellement d'autres substances qu'on ne sait plus lesquelles.

-...

- Vous êtes libre ici, en bas on est farcis de crédits, pour des écrans plats ou gondolés, des bagnoles et des pavillons merdiques. On nous fourgue du diesel en veux-tu en voilà, puis on nous dit, le diesel, c'est pourri, visez l'électrique, ça au moins c'est non polluant... Tu parles, avec quoi on fait l'électricité ? Avec l'air du temps ? Et les batteries lithium et compagnie, des tonnes de terre remuées tamisées, triées.

-...

- Vous ne dites rien.

- Veux-tu que j'ajoute à ta liste quelque chose que tu aurais oublié ?

- Non, excusez-moi, je m'emballe.

-...

- Je parle mais n'agis pas. J'écris des brouilles sans grand intérêt, j'aimerais être libre comme vous.

- Je ne le suis pas. Personne ne l'est sur cette planète, nous dépendons tous de quelque chose. Les animaux sauvages non plus ne sont pas libres, leurs vies dépendent du bon vouloir des prédateurs. La nôtre de quelque virus et bactéries. Il n'y a que des libertés.

Celles que nous concède le droit. Tu n'es pas coupable ni innocent, tu es ce que tu as choisi d'être en fonction des événements de ta vie.

- Je ne suis pas certain d'avoir choisi.

Il me regarde toujours souriant, bienveillant...

- ... Si c'est vrai, j'ai choisi... Vous avez raison.

-...

- Ai-je choisi correctement, ou me suis-je laissé porter par les influences diverses. Je me demande ce que j'aurai pu devenir avec d'autres choix...

- Tu ne sauras jamais. Cela n'a pas la moindre importance. Par contre ta vie n'est pas finie, tu as de nouveau diverses voies possibles. Crois-tu que tu sois venu seulement pour me rencontrer ?

- Pourquoi d'autre ?

-...

- Je veux juste écrire un article sur vous, votre vie ici, les relations que vous entretenez avec la nature et les gens qui vous visitent.

-...

- Votre sourire devient exaspérant !

-...

- Votre mutisme aussi...

Je vois son sourire s'agrandir, et ses yeux pétiller, alors subitement je ris. Je suis même pris d'un fou rire.

- À la bonne heure !

Lui aussi rit de bon cœur.

- Viens, il se fait tard, il nous faut dîner avant que le soleil ne se couche.

Il allume un feu dans son âtre, met le lapin sur une tringle de fer suspendue tant bien que mal par du fil d'acier. Il le fait tourner fréquemment. Il a égoutté puis versé une boîte de haricots verts dans une gamelle auprès du feu et il les a arrosés d'huile.

- C'est l'huile de mes olives.

Il me tend une assiette un couteau et une fourchette. Nous partageons le lapereau et les haricots. Je suis heureux.

Mathieu secoue ma tente.

- Lève-toi petit l'aurore est passée le soleil brille. Aujourd'hui tu pourras me poser toutes les questions que tu veux.

Je sors de la tente, il me tend un verre de café.

- Merci.

- Nous allons marcher jusqu'à Régalon, nous dormirons là-bas et nous rentrerons demain.

- C'est de l'autre côté de la montagne il me semble.

- Oui, nous allons traverser le Luberon, en cette saison, en semaine nous ne croiserons personne.

- Comment vous faites pour l'eau, y-a-t-il une source ?

- Non, une citerne, une vieille creusée dans le rocher, je te montre.

L'excavation est recouverte de tôles ondulées, cachées sous une épaisse couverture végétale.

- Lorsque je suis arrivé, je savais qu'elle était là, je l'ai dégagée, nettoyée. Deux rigoles courent sur le rocher, et lorsqu'il pleut elles alimentent la citerne ainsi que la gouttière qui borde le toit de la maison.

- Mais elle est potable ?

- Je la fais bouillir.

Nous venons de traverser la forêt des cèdres, et descendons dans un vallon. Tout en marchant je lui demande son âge.

- J'ai nonante huit ans. Je suis venu ici la première fois j'avais dix-huit ans. Lorsque ma pauvre femme m'a quitté, je m'y suis installé, parce que c'est le plus bel endroit que je connaisse. J'avais soixante-neuf ans, je croyais mourir là en peu de temps, mais cet endroit est magique, il m'a reverdi le cœur et le corps.

Au début j'ai beaucoup maigri, je n'étais pas bon chasseur, j'avais apporté un livre pour les plantes comestibles. Mais cela n'a pas empêché deux intoxications alimentaires. J'avais un peu d'argent, alors je descendais au village acheter à manger. Les gens sont curieux par nature, ainsi il

s'en est trouvé deux qui venaient parfois me dire bonjour, j'étais bourru à l'époque, mais quand ils s'asseyaient près de moi ils se trouvaient bienheureux. Ils me contaient les ragots du village, m'apportaient un peu de vin, des bouteilles d'eaux, du pain. Nous sommes devenus proches, pas amis, non, mais proches. Ils ne m'importunaient pas, mon silence leur convenait, ils venaient un peu comme à la confession chez un curé. C'est de là qu'ils m'ont dit l'ermite.

- Et puis...

- Et puis, rien de spécial, d'autres sont venus.

Enfin un jour de novembre, je devais être ici depuis quatre ou cinq ans, un garçon de dix-sept ans, Hervé, est venu. Il était d'une tristesse terrible, la jeune fille qu'il aimait ne voulait plus de lui, il n'a fait que passer et il continua j'aux carrières où nous étions hier. Je l'avais suivi, il était au bord du précipice, c'est à ce moment que le loup est arrivé, la bête m'a regardé, puis elle est allée s'asseoir aux pieds du garçon. Le jeune homme s'est retourné m'a vu, a vu le loup, et a fait demi-tour jusqu'à la bergerie. Il est resté deux jours, sans dire un mot. Le loup s'était posté au bout du champ, il attendait. Dans l'après-midi de la seconde journée, le loup a hurlé, Hervé s'est levé du billot où je refends mon bois et sur lequel il avait posé ses fesses. Il m'a serré la main dit merci, il avait le sourire, il a fait un signe au loup qui s'est aussitôt éclipsé. Puis il a pris le sentier pour redescendre à Maubec.

C'est ainsi que naissent les légendes, les gens d'en bas racontaient à qui voulait entendre que je levais la peine.

Au fur et à mesure je découvrais Mathieu, un homme d'une simplicité totale. Il ne cherchait rien, il vivait, à son rythme, celui du soleil.

Je ne lui demande plus rien, nous marchons d'un pas lent, les parfums montent du sol comme une brume odorante, des abeilles butinent les fleurs printanières, parfois notre marche

fait fuir un aspic qui se dore en attendant un mulot imprudent.

Le Vallon s'étrécit puis se creuse c'est là qu'on pénètre dans les gorges. Le sillon est profond et si étroit que par endroit on ne passe pas à deux de front, il faut s'esquiver. Plus loin la gorge écarte ses roches et en surplomb se trouve une grotte large et profonde.

Mathieu décide se poser dans cet abri naturel pour la nuit. Nous mangeons le contenu frugal de nos sacs, la nuit tombe et nous nous endormons.

J'ai rarement aussi bien dormi, pourtant la position était inconfortable. Je suis en pleine forme, une douce quiétude s'est emparée de moi, j'ai grimpé en haut des rochers, au-dessus de la combe pour regarder le soleil se lever. C'est merveilleux de voir l'aube grandir et l'aurore faire place au grand jour.

Le retour se fait dans le silence, ni lui ni moi n'ouvrons la bouche. Sur une crête nous apercevons la petite meute des loups courir après quelque gibier. Le ciel se couvre de nuages, la marinade souffle, il va certainement pleuvoir.

Nous parvenons au vallon de la bergerie trempés jusqu'aux os. Nous nous déshabillons, sous la voûte, Mathieu fait du feu pour faire sécher nos vêtements, nous avons chacun jeté une couverture sur nos épaules.

J'allume une cigarette, la première depuis que je suis rendu chez le vieux, mais je trouve le goût du tabac désagréable, et je l'éteins. Il m'offre un verre de côte du Luberon de la cave de Maubec, je le trouve délicieux. Nous saucissonnons avec du pain de campagne que le couple a laissé. J'avais emporté un fromage de Banon que nous dégustons avec joie. Je n'ai plus envie de le questionner, et la nuit étant revenue je me retire sous ma tente.

Au petit matin, je plie bagage. Je le trouve sur le pas de « la maison », il est rasé et j'ai un peu honte de me présenter à lui hirsute avec une barbe de quatre jours.

- Je suis venu pour raconter une histoire... Pour distraire mes lecteurs d'une aventure peu ordinaire. Mais c'est moi-même que j'ai trouvé. C'est le plus beau cadeau que je n'ai jamais reçu Mathieu, et je vous remercie. Je vais choisir en conscience mon chemin de vie, trouver ce pour quoi je suis venu au monde, ce pour quoi je suis fait. J'ai compris que le temps se prend, qu'il ne sert de rien de se presser. Qu'accumuler les choses est inutile. Il n'y aura pas d'article. Tiens, le loup est là.

- Il est venu te dire au revoir.

Je serre la main du vieux, sa poigne est franche et douce.

Je descends le sentier par lequel j'étais venu, mais aujourd'hui un loup m'accompagne. À mi-pente il stoppe, s'assied et me regarde poursuivre ma route.

Un jour du début de mai, lorsque Mathieu revient de la restanque soigner ses oliviers, il trouve un visiteur assis sur un bout de ruine de la bergerie. À son approche celui-ci se dresse. C'est un gaillard d'au moins un mètre quatre-vingt-dix, des épaules de docker, et le cheveu rare et en bataille.

Son visage est mat, des yeux noisette, il doit avoir dans les cinquante ans, peut-être plus. Sa bouche est comme un coup de couteau qu'il aurait pris un peu de travers. Ses sourcils bien que fins retombent vers ses oreilles et lui confèrent un air accablé. En le voyant debout devant lui, et pris d'une fulgurante impression Mathieu pense à Jean Valjean, mais un Valjean retord et peu sympathique.

- Bonjour.

- Bonjour, je me nomme Luc Demonjault.

-...

- Je suis un soldat, enfin j'étais soldat.
- ...
- J'étais dans les services spéciaux... Vous savez, ceux dont la république n'est pas fière. Ceux qu'elle dissimule aux citoyens ordinaires.
- Oui, vous étiez dans le renseignement, un espion autrement dit.
- ... Pire que cela...
- ...
- J'étais chargé des plus basses besognes, des intimidations, des...
- ...Mathieu fait un signe de la main pour arrêter le discours de l'homme...
- J'ai déjà parlé de tout ça avec un prêtre, c'est difficile, j'ai tellement honte de ce que j'ai fait. Le curé n'a pas compris. Il m'a admonesté, prescrit des actes de contritions, m'a dit de prier, même de me livrer à la police... Je ne peux pas me livrer à ceux pour qui j'ai fait de ma vie un enfer...
- Vous êtes croyant ?
- Non, s'il y avait un dieu il n'aurait jamais permis de telles horreurs.
- Alors pourquoi aller vous confesser ?
- Parce que c'est le seul endroit et les seules personnes qui peuvent garder les secrets.
- Et un psy
- Je ne peux pas, à cause du secret-défense, je me suis engagé à ne jamais révéler mes activités.
- Pourquoi être venu me voir dans ce cas ? Il doit bien y avoir une cellule d'aide psychologique dans les services de l'état.
- Je ne veux plus rien avoir à faire avec eux, ce sont des monstres.
- ...

- Au début je croyais que tout irait bien, que j'étais blindé, que rien ne pouvait atteindre ma détermination ni mon moral. Je n'avais aucune compassion, c'est pour ça qu'ils m'ont choisi. Puis au fil des ans, l'accumulation des malversations dont j'étais chargé, a commencé de ronger ma carapace... Mais ça allait encore, jusqu'à ma démobilisation.

-...

- Je me suis retrouvé seul, plus de famille, pas d'amis, je rongerai mon frein, tournais en rond, un temps j'ai eu une compagne, mais elle n'a pas supporté mon mal-être, de plus je suis devenu incapable d'aimer vraiment, je vois le mal partout.

- Je ne peux rien pour vous, il est tard, trouvez un coin où vous installer pour la nuit. À demain.

Ainsi Mathieu coupant court à la discussion, laisse son visiteur dans sa solitude habituelle et se préserve d'une écoute pénible. Il a besoin de dormir, afin d'apaiser son esprit.

Au petit matin, à son habitude le vieux de la montagne fait un café, puis il appelle Luc et l'invite à le partager. Les deux hommes boivent leurs verres chauds, il fait encore frais, une brume légère couvre le sol, le ciel est dégagé.

- Viens, prends ta besace, il nous faut marcher, nous irons jusqu'à la forêt. Luc suit Mathieu qui demeure silencieux.

- Parle-moi intime le vieux à son compagnon.

- ...Je suis un tueur, j'ai au cours de mon service assassiné...

- Épargne-moi les détails, je ne suis ni avocat ni confesseur. Si tu cherches la rédemption, sache que tu ne la trouveras qu'en toi-même, personne ne peut pardonner de tels actes, pas plus moi que n'importe qui. Dans une société primitive

tu serais banni du clan, tu devrais partir seul, survivre dans la nature par tes seuls moyens.

- Je suis un misérable.

- Un homme...tout simplement...Ta part obscure s'est exprimée sans limite, tu as écarté de toi la lumière.

- ...

- Peut-être t'es-tu fourvoyé, peut-être ton choix correspondait à ta nature profonde. Toi seul es ton juge, tu es hors les lois, puisque ni celle des hommes ni celle des dieux ne te concernent.

Ils dépassent la forêt, au-delà de la crête ils descendent, vers l'orient. Mathieu s'arrête.

- Va maintenant, ne te retourne pas, marche vers là d'où la lumière paraît chaque matin, trouve ton destin.

Mathieu regarde Demonjault s'éloigner, puis disparaître dans un vallon, et s'en retourne à la bergerie.

En août, deux gendarmes prennent le chemin de la draille de Maubec et se présentent à Mathieu sur les dix heures du matin.

- Que me vaut votre visite messieurs de la maréchaussée ?

- Bonjour. Avant-hier des randonneurs ont découvert un corps au pied d'une falaise, du côté de Buoux. Il ne restait pas grand-chose, les loups et les vautours l'ont complètement dépecé.

- Alors, que puis-je pour vous ?

- Ses vêtements ou du moins les lambeaux qui en restaient ne contenaient rien. Nous avons trouvé son sac, il n'y avait qu'une centaine d'euros dans un vieux portefeuille ni aucune pièce d'identité, mais un papier plié. Sur ce papier est écrit « Mathieu, dans le Luberon, Maubec » C'est bien vous ?

- Oui c'est moi, dites-m'en davantage, je vois passer beaucoup de monde.

- Le type était grand et probablement costaud, un bon mètre quatre-vingt-dix.

- Son sac, comment est-il ?

- Petit, genre promenade d'une journée, il y avait aussi une bouteille d'eau en plastique, cassée, et un couteau de survie, comme ceux des commandos.

Après un court instant de silence, Mathieu annonce :

- Luc Demonjault.

- Vous vous souvenez de lui ?

- Oui,.. Il est venu ici aux premiers jours de mai. Un ancien militaire, vous n'aurez pas de mal à trouver son pedigree.

- Pourquoi est-il venu vous voir ?

- Je n'en sais rien, par curiosité sans doute, comme la plupart des autres. J'avais fait du café, je lui en ai offert un verre puis il est reparti, je pense qu'il allait jusqu'aux cèdres.

- Vous ne l'avez pas revu ?

- Non, jamais.

Delphine est une belle jeune femme de vingt ans brune avec de beaux yeux verts cerclés de bleu foncé. Grande, élancée, les épaules larges, les jambes longues et musclées, elle est depuis dix ans membre du cercle des nageurs de Marseille. C'est une sportive de haut niveau, championne de France du deux cent mètres nage libre, du monde du cent mètres papillon, et médaille d'or aux derniers jeux olympiques. Poursuivie par les journalistes, mise en avant par sa famille, encensée par son club, adulée du commun des mortels, elle se sent écrasé sous le poids de sa notoriété. Un samedi soir lors d'un cocktail organisé par son sponsor, elle entend parler d'un vieil homme vivant dans le Vaucluse, et qui accueille les personnes en mal de vivre. On dit qu'il sait tellement bien écouter, que l'on s'entend soi-même, qu'il ouvre la voie de la connaissance intime.

Le lendemain, à l'aube, avant que les badauds et les journalistes n'arrivent assiéger l'entrée de son immeuble. Elle attrape le sac à dos qu'elle a préparé la veille et saute dans son auto. Remonte le Jarret, enquille l'autoroute du nord, jusqu'à Cavaillon, et parviens à Maubec assez tôt pour se garer sans être remarquée.

Après avoir rapidement grimpé la draille elle découvre un vieil homme souriant. Elle ne l'imaginait pas ainsi, elle pensait qu'il serait négligé, dépenaillé, barbu, et elle a en face d'elle, certes un vieillard, mais bien mis, propre, les cheveux coupés courts.

- Bienvenue, jeune fille.

- Bonjour Monsieur.

- Mathieu, tu peux me dire tu.

- Delphine, je suis nageuse.

- Ce n'est pas un métier ça.

-... Si, enfin, c'est ce que je fais le mieux, je suis la plus rapide au monde dans une piscine.

-...

- Je suis très connue. Célèbre, on peut dire.

-...

- Je m'entraîne tous les jours, des kilomètres dans l'eau. Parfois je vais en mer. Là je nage depuis l'entrée du vieux port jusqu'au château d'If.

C'est fort vous savez...

- Autrefois je nageais un peu pour entretenir mon corps, mais depuis que je vis ici, je manque d'eau pour cela. Alors je marche.

- Lorsque je sors de la piscine mon coach me fait faire de la musculation, je dois être au top en permanence.

-...

- J'ai ma photo dans tout un tas de magazines, même sur des affiches, en maillot de bain. Au début j'étais fière, cela faisait plaisir à mes parents.

-...

- Depuis que je suis revenue des olympiades, cela me pèse. J'aimerais qu'on m'oublie un peu. Il y a toujours quelqu'un pour me reconnaître, dans les magasins, dans le métro, je ne peux pas faire un pas dehors sans être abordée. On me demande des autographes. J'ai toujours des photos dans mon sac pour ça.

-...

- En fait personne ne me connaît. Je ne suis qu'une icône, l'image de la réussite. On m'invite dans les écoles, pour que je parle avec les enfants, pour les motiver, leur montrer qu'avec de la persévérance on atteint au sommet. Ce n'est pas que je n'aime pas les enfants, mais je dois toujours répéter des pensums.

- Tu as un petit ami, un fiancé ?

- Non, pensez-vous, pas le temps de m'attacher, toujours à courir les compétitions. L'avion pour l'Australie, les USA, tous les pays européens, le Japon.

Je m'envoie en l'air avec des mecs que je rencontre dans les compétitions. C'est purement sanitaire, sexuel, pas de sentiments.

-...

- Quand j'avais quinze ans j'étais amoureuse d'un garçon de mon lycée, lui aussi il m'aimait, mais dès que mes parents l'ont su, ils ont tout fait pour nous séparer, ils trouvaient que je négligeais le sport.

-...

- Finalement il s'est lassé de ne pouvoir me voir que rarement, et s'est vaguement entiché d'une autre fille, plutôt jolie et gentille d'ailleurs, mais j'en étais jalouse.

Je le rencontre souvent, il me regarde toujours avec amour, je le sens. Nous habitons le même immeuble en face de l'Hôpital de la Conception. C'est là qu'est mort Arthur

Rimbaud, le poète. J'adore lire de ses poèmes le soir au lit. Cela me rassérène d'une journée stressante.

-...

- Vous ne parlez pas beaucoup.

- Je t'écoute, moi je n'ai rien à raconter, je vis ici bien simplement, tous mes jours se suivent, je m'occupe et vois venir des gens qui me parlent.

- Je comprends. Moi ça me pèserait cette immobilité.

- Je ne suis pas immobile, viens allons-nous promener sur la montagne.

La jeune fille a du mal à suivre Mathieu, il marche lentement avec son bâton, et elle a des enjambées bien longues pour se mettre à son rythme. Cependant elle parvient à synchroniser sa marche avec le vieux, et trouve la ballade agréable.

- Vous vivez en pleine nature, c'est beau ici, et la vue sur la plaine est somptueuse. À Marseille il me faut atteindre les bords de mer pour avoir l'horizon dégagé. Lorsque je suis en déplacement, je ne vois que des villes et des piscines, je n'ai jamais l'opportunité de découvrir les campagnes environnantes. Je suis allée partout dans le monde, mais n'ai rien vu de la vie hors des sempiternelles compétitions.

-...

- J'ai écouté mes parents, surtout ma mère qui rêvait de me voir prendre sa relève, elle a été une bonne nageuse, mais n'a pas atteint les sommets. Elle m'a poussé et tiré jusqu'à la gloire. Mon père lui, s'en fout, il est fier de moi, sûr, mais il s'intéresse davantage à mes études.

- Tu étudies quoi ?

- Parallèlement à ma pratique sportive, je fais des études de langues, allemand et italien, mais au grand dam de mon père j'ai pris du retard.

-...

- En fait, si j'y pense, je regrette de n'être pas davantage impliquée dans mes études. Ce qui me plairait vraiment c'est la linguistique, je suis curieuse des langages.

-...

- Avec ma mère il faut être la meilleure, la plus performante, aller plus vite que les autres, gagner ! C'est une obsession. En vous parlant je me rends compte qu'elle réalise à travers moi son rêve de jeunesse. Elle me fait croire depuis toute petite que c'est aussi le mien.

Pourquoi ? Au fond je ne sais pas si j'avais vraiment l'envie d'être plus forte que les autres.

Jonas, c'était mon amoureux. Jonas il fait des études de médecine. Il faut être bon aussi dans ce domaine, c'est difficile et long comme études. Il dit que ce qui est important c'est d'y arriver, pas d'être le premier de la classe. Il dit aussi qu'il est important de s'améliorer sans comparaison aux autres, juste pour soi-même.

- Tu en penses quoi ?

- Je ne sais pas... À votre avis ?

- Mon avis ne compte pas, c'est toi qui dois t'interroger.

-... J'avais tendance à penser comme ma mère. Mais vu la vie que je mène je me demande s'il n'a pas raison. Personne ne l'ennuie, il n'est en compétition qu'avec lui-même, il se moque bien des résultats d'autrui... Il peut se promener tranquillement sans que quelqu'un lui demande un autographe... Il est plus libre que moi...

- Allez, viens rentrons à la bergerie, nous allons dîner, dormir et nous reparlerons de tout cela demain.

Après le repas Mathieu a poussé la table et les chaises pour faire une place à Delphine afin qu'elle ne couche pas dehors. La jeune femme s'est glissée dans son sac de couchage et s'est aussitôt endormie. Mathieu la regarde dormir. Il la trouve belle mais perçoit sur son visage un voile de tristesse.

Au début de ce nouveau jour, comme à son habitude le vieux fait du café, l'odeur du breuvage réveille Delphine.

- C'est drôle dit-elle, hier soir j'étais aussi fatiguée qu'après une course, pourtant je n'ai rien fait de la journée.

- C'est l'introspection demoiselle, ton cerveau a mouliné cent idées à la fois, tu t'es posé des questions, cherché des réponses, tout cela demande de l'énergie, comme la natation.

- Vous croyez ?

- Pour sûr, j'en ai vu beaucoup comme toi.

- Vous en pensez quoi vous, de la compétition ?

-...

- Vous ne voulez pas me dire ?

- Mon avis est le mien, tu dois trouver la réponse qui te convient.

- À force d'en parler j'ai l'impression que cela ne mène nulle part. Je me retrouve avec vous, sur le Luberon, comme si tout ce qui s'est passé auparavant n'était qu'une parenthèse. C'est étrange. Est-ce que je suis à un tournant de ma vie ?

-...

- Dois-je faire le point, me remettre en question, décevoir ma mère, reconforter mon père, renouer ma relation avec Jonas ? Je suis perdue dans un tourbillon d'interrogations.

- Toutes celles et ceux qui sont venus jusqu'ici, se sont trouvés dans une situation identique. Je ne sais pas à quoi cela tient, si c'est l'esprit du lieu, une disposition de mon caractère, le simple fait de se trouver dans une liberté de penser, ou que la vie ordinaire empêche la réflexion.

- Vous êtes un philosophe.

- Certainement pas au sens où tu l'entends. Je sais qu'il n'y a d'amour de la sagesse nulle part, ni chez personne. La sagesse n'est rien que du bon sens, tout le reste est baratin

d'impuissants. Il n'y a pas non plus de vérité. Les vérités sont des points de vue. La réalité seule est un fait. Et encore elle peut être interprétée d'autant de façon qu'il y a de personnes.

- Vous me noyez !

- Impossible pour une nageuse comme toi, mets un coup de pied au fond de la piscine et reviens à l'air libre.

- Vous voulez dire que chacun a sa propre vérité, que tout point de vue est acceptable, que la réalité n'est qu'une interprétation de l'esprit. En somme que seul le libre arbitre détermine ce que nous sommes ?

- Oui le libre arbitre et notre relation aux autres, déterminent la personnalité.

- Donc, si je comprends bien... Mon caractère peut évoluer en fonction de mes relations avec mon entourage ?

- Ta personnalité, pas ton caractère. Lui, tu l'as pour toujours, il doit être inné.

- Donc actuellement, si je comprends bien, ma personnalité est définie par les désirs de ma mère.

-...

- Si ma mère ne m'avait pas conditionnée, je ne serais pas une championne de natation, j'aurais une vie ordinaire. Une fille qui fait ses études, qui a un petit ami, des copines, enfin tout ce qui fait la vie de tout un chacun...

-...

- Si demain je décide d'abandonner ma carrière sportive, je rencontrerai d'autres gens, et ma vie sera différente... Je pourrai reprendre mes études sérieusement et devenir autre chose... Ma mère me renierait...

-...

Tout en discutant, ils sortent de « la maison » et vont s'asseoir sur l'herbe du pré.

- Ce serait terrible pour elle. J'aime ma mère, je ne veux pas lui faire de mal... D'autre part, c'est vrai que j'en ai marre de cette vie de dingue... Il faut toujours faire des choix ?
- C'est la vie, nous sommes ce que nos choix ont déterminé.
- Je n'aurai jamais dû venir.
- Trop tard. Assume.
- Vous êtes terrible !
- ...
- Vous souriez sans arrêt... Vous vous moquez ?
- Certes non.
- Vous faites quoi alors ?
- Rien, je t'écoute réfléchir.
- Et vous trouvez mes réflexions judicieuses ?
- Je ne suis pas juge.
- Vous êtes quoi alors ?
- Le vieux de la montagne.
- C'est tout ?
- C'est ce que je suis, un témoin de la vie de ceux qui viennent à moi.
- Vous me donnez envie de rire, de moi et de vous, nous sommes ridicules !
- Eh bien riez, le rire est salutaire, il dégage l'esprit des mauvaises ondes.

Delphine regarde Mathieu et se met à pleurer toutes les larmes de son corps, elle se pelotonne comme un fœtus, hoquette, puis relève la tête, ses beaux yeux larmoyants esquissent un sourire, sa bouche aussi, et ses pleurs se muent en rire. Un rire franc, net, joyeux, libérateur. Elle est arrivée pleine de renoncement, de regrets, d'amertume, victime d'une société mercantile où elle vendait ses performances, en échange d'une gloriole passagère...

Un loup s'est installé à quelques mètres pendant qu'ils parlaient.

- Mais c'est un loup dit Delphine !

- N'aie pas peur, il est là pour nous. Il vient nous montrer qu'il ne faut pas avoir peur, ni de la vie ni de la mort. Il va probablement t'accompagner un bout de chemin lorsque tu vas redescendre, il fait souvent ça avec les gens qu'il considère digne d'intérêt.

Delphine attarde son regard sur le loup, il est beau, fier, étrangement elle qui craint les chiens n'éprouve aucune peur.

- Maintenant, va-t'en, ta voie, tu l'as trouvée, bien que tu n'en aies pas encore vraiment conscience. Je suis heureux de t'avoir connu Delphine.

Manon et Marion sont venues apporter quelques vivres et de l'eau à Mathieu, comme d'habitude elles vont poser leurs sacs dans « La maison ». Deux loups s'écartent pour les laisser entrer, elles voient le vieux encore endormi, s'approchent pour le réveiller mais le trouvent froid et raide. Sur la table il y a une lettre.

« Si tu lis ceci, c'est que je suis mort. Depuis deux jours je m'affaiblis d'heure en heure, je sais que le temps est venu pour moi de passer, de retourner au néant de l'univers. J'ai eu une bonne et longue vie, j'ai cent un ans pour ceux qui veulent savoir. Je m'appelle Mathieu Berbiguier je suis né à Carpentras le 25 mai 1949, comme ça le maire pourra clore ma page d'état civil. Je voudrais qu'on m'enterre dans le champ devant la bergerie, la terre végétale y est plus profonde qu'autour. Qu'on plante un cyprès à ma tête et des iris sur mon corps. Je remercie toutes celles et ceux qui m'ont au cours de ces trente années rendu visite, ils ont tous une place dans mon cœur ».

Aussitôt Marion retourne à Maubec, prévenir le maire.

Manon reste auprès du corps, les deux loups sont partis.

Le conseil municipal se réunit en session extraordinaire, il ne manque que deux conseillers à l'appel. La question se pose de savoir que faire du corps. La loi impose que les corps soient enterrés ou incinérés.

- Les enterrements se font au cimetière communal exprime le maire, il faut le descendre, on ne peut l'enterrer dans le Luberon.

- Si nous le voulons nous le pouvons, après tout, cet homme était extraordinaire, lui faire ce cadeau n'est pas de reste.

- Si on fait ça, il va y avoir un genre de pèlerinage, en trente ans il en est monté du monde là-haut.

- Et alors, qui ça peut déranger, en tout cas pas le cafetier ni l'épicier.

- Il faut demander à la préfecture.

- Laisse le préfet tranquille, on n'a pas besoin de son avis.

- On fait un arrêté municipal pour accorder une sépulture en haut et baste.

- Les protestants, on les enterrait chez eux avant.

- Et la cérémonie ?

- Qué cérémonie, il était animiste le Mathieu, tu veux faire venir un chamane ?

Marion s'impose dans le débat.

- Écoutez tous, avec Manon nous l'avons fréquenté régulièrement pendant plus de vingt ans il nous a aidés quand nous en avons besoin. Il en a aidé plein d'autres. Nous lui devons au moins ça, une tombe dans son pré. Et de plus nous continuerons de monter pour soigner ses oliviers.

Le lendemain une petite troupe se forme au camping et gravit la draille. Deux hommes font le trou, ils trouvent le rocher à un mètre soixante et estiment que c'est bien suffisant comme profondeur. On dépose le corps de Mathieu roulé dans un drap au fond, puis on commence de

reboucher. Chacun jette une poignée de la terre du Luberon sur la dépouille.

Matéo qui a accompagné ses mères, dit quelques mots, des larmes mouillent ses joues.

- Salut à toi Mathieu, puisses-tu reposer en paix dans le grand cycle de l'univers, et à cette place que tu as choisie entre toutes pour y passer dans le bonheur et le dénuement trente ans de ta vie si riche d'amour et de passion pour la nature et ceux qui t'aimaient.

Marion place le petit cyprès au-dessus de la tête, puis Manon plante les bulbes d'iris qu'elle a amené sur la terre fraîchement retournée.

Les croyants se signent, les autres se recueillent, le silence n'est troublé que par le pépiement des oiseaux, et le vent qui bouscule un peu les arbres.

J'ai moi aussi fait le déplacement, Manon m'a prévenue hier du décès du Vieux. Il fallait que je sois là pour rendre hommage à cet homme qui a changé le cours de ma vie. J'ai cessé le journalisme, je n'écris plus que des contes pour les enfants et de petits romans. Je vis dans une ferme, où je cultive fruits et légumes. J'ai également quelques chèvres que je fais pâturer dans la garrigue, elles donnent un peu de lait, et nettoient les sous-bois.

À la tombée de la nuit, lorsque tout ce petit monde fut reparti, la meute est venue entourer la sépulture, l'Alfa s'est assis face à la tombe et son hurlement s'est entendu jusqu'au village.

MARCEL

Le temps est magnifique. Au loin, les Alpes, leurs dents immaculées resplendent. L'air est pur. Si j'allongeais la main, je pourrais toucher les sommets du doigt. Parfois le temps change vite. L'air se brouille, un vent se lève. L'orage éclate, effaçant les vallées, masquant les cimes. La montagne a un fichu caractère. Elle s'emporte pour un rien. Le soleil est printanier. Il inonde la terrasse et chauffe ma vieille carcasse affalée sur la méridienne. Je suis dans un demi-sommeil. Malgré la sécheresse de l'air, mon corps flotte dans une torpeur moite. Là-bas en bas, le lac. Comme une grosse tache d'huile, il reflète les montagnes. Ce doit être autour de midi. Tout est très beau. Hier au soir, il y a eu des émeutes à Genève.

Chaque jour des troubles sporadiques éclatent. La misère gagne du terrain. L'Occident chrétien est de retour au Moyen Âge. Des sectes de toutes obédiences entretiennent un terreau malsain. Dans ce fumier fermente une foule désœuvrée. Chaque jour le chômage augmente. Les rues sont pleines de mendiants. Baptistes, Papistes, Évangélistes, Musulmans, Juifs orthodoxes, Mormons, Témoins de Jéhovah, j'en passe et des pires. Tous se disputent les pas-de-porte abandonnés par des commerçants en faillite. Ils y chantent leurs psaumes à longueur de journée. Dans une ferveur tiédasse, des prières molles pour un peu d'espoir.

Certains, fanatiques, profèrent des insanités. Ils font exploser des bombes où ils peuvent, sans discernement. Cela fait des victimes. Ou pas, c'est selon le savoir-faire de ces imbéciles. La stupidité est de toutes les époques, lorsque la situation est désespérante, elle devient méchanceté.

La terreur manipulée avec soin par les médias pendant des décennies, avait entretenu l'illusion d'une insécurité

grandissante. Aujourd'hui, cette insécurité est authentique. La crainte de chacun envers tous les autres est une réalité terrible. Tout le monde communique par l'internet ou chaque individu possède des tas d'amis. Dans la rue, les immeubles, les bureaux, le dialogue est strictement professionnel ou simplement nécessaire. L'amitié n'est plus que virtuelle.

Après la Seconde Guerre mondiale, les hommes qui voulaient faire de la politique, n'ont plus fait que cela, une caste s'est formée, qui se suffisait à elle-même, qui s'autorégénérait, fils de... Et fille de... Succédaient à leurs géniteurs dans la pratique politique, ils s'accouplaient de préférence avec des journalistes, ainsi la boucle de la démocratie était fermée. Des sondages d'opinion, nombreux et redondants, disaient à chaque fois que le peuple se sentait exclu de la chose politique, mais jamais aucun des membres de l'oligarchie gouvernante n'en eut cure. Depuis longtemps les gouvernements ont cessé d'endiguer la récession. Leurs membres sont si occupés à s'engraisser de commissions occultes sans jamais être inquiétés que presque plus personne ne se rend aux urnes.

L'union européenne est toute-puissante. Son parlement réduit au silence entérine toutes les décisions de la commission. Dictées par un cartel de nantis, toutes les lois ne vont que dans un sens, la coupe réglée des populations et le pillage organisé des biens publics. Sur les autres continents la situation n'est pas meilleure. En Afrique, des guerres civiles, entretenues depuis des lustres, continuent de ravager les peuples. Idem en Asie et aux Amériques.

Jadis il y avait des paysans. Les campagnes grouillaient de tracteurs, de moissonneuses, de matériels en tout genre qui faisaient une animation permanente. Des camionnettes sillonnaient les routes pour emmener dans tous les marchés des légumes frais, des fruits odorants. Les étals se dressaient

sur les places des villes et des villages. Les ménagères y faisaient leurs courses, l'été des badauds s'y promenaient goûtant çà et là les produits de nos terroirs. C'était un monde gai, enjoué, même sous la pluie, les couleurs resplendissaient de mille nuances. Les paysans ont disparu. Ceux qui restent sont salariés des groupes agroalimentaires. Cela avait commencé dans les années 2000 avec de fausses épidémies de grippe aviaire qui avaient entraîné le diktat de toute une série de normes de productions insensées afin que seuls les plus puissants groupes industriels puissent les mettre en place. La pêche a subi un sort identique. Tout le commerce indépendant s'est délité en une myriade d'enseignes aussi différentes qu'identiques. Partout les mêmes produits insipides, les mêmes fringues mal fichues. Uniformité bon marché, pour la masse humaine. Dans chaque ville, les mêmes restaurants servent les mêmes repas. Je m'appelle Marcel et je suis vieux. Très vieux, bien qu'en pleine possession de mes moyens. Je suis immensément riche. Je suis probablement l'inconnu le plus riche de cette planète. J'habite une splendide propriété sur les hauteurs du lac Léman, une équipe de jardiniers cultive pour moi des produits bios, mes fermiers élèvent la meilleure viande du canton. Nous sommes aujourd'hui le 29 mai 2049. Je n'ai pas de femme, pas d'enfant, pas de chat, pas de chien, rien ne me retient ici. Rien ne m'a d'ailleurs jamais retenu, si ce n'était une curiosité insatiable pour tout ce qui m'entourait. Désormais ma soif de connaissance est éteinte, j'en ai assez vu, trop appris, mon crâne est plein d'horreur et mon cœur déborde de dégoût.

Le plus grand défaut de l'homme est de tout rapporter à lui-même. Les scientifiques d'aujourd'hui sont comme les ecclésiastiques des temps anciens, ils sont aveuglés par leur propre inconsistance. Ils ne voient rien qu'au travers de leur culture anthropomorphe et sont incapables de visualiser le

tout qui les entoure et les nourrit. Ils ne peuvent plus entrevoir la richesse du monde, enfermés qu'ils sont dans leurs turpitudes. La fuite en avant est leur unique credo, rien ne les arrête jamais, ni un semblant d'éthique, ni réflexion sur les conséquences de leurs actes. Je n'ai jamais donné dans le clonage, pour allonger la durée de ma vie, comme la plupart de mes coreligionnaires. Mes reins sont à moi, mon foie cirrhoté est d'origine, mon cœur fatigué m'appartient et je vois assez mal, mais avec mes yeux. J'ai toujours abhorré ces gens qui entretiennent une armée de clones pour y puiser des organes neufs et prolonger leur misérable existence. Les plus riches sont comme les plus pauvres, ils vivent sur la même terre qu'ils traitent de la même façon, c'est-à-dire sans respect aucun. Sans le moindre discernement, ils posent leurs déchets n'importe où et n'ont que faire du futur. Désormais je sais que l'homme n'a que faire de sa progéniture, que malgré l'amour dont il semble faire preuve, il faut qu'il méprise profondément la terre pour avoir à ce point un tel dédain de sa nourrice.

Ma mère était d'une beauté qui confinait au sublime. C'était une femme superbe, elle ne pouvait se déplacer sans qu'une cohorte d'admirateurs ne se livre à un concert de louanges. Elle tenait à la fois d'une Sofia Loren pour la plastique et d'une Audrey Hepburn pour le charme, c'est vous dire les dégâts qu'elle pouvait occasionner. Mon père lui, était le type même de l'aristocrate anglais, détaché et distant des bassesses de ce monde. D'une classe stricte et d'une élégance sans faille, il accompagnait sa vie avec la nonchalance et la détermination d'un prince. Ce couple, parfait au demeurant, avait eu la malencontreuse idée de donner un fruit à leurs amours. C'est ainsi que je naquis. Loin du cirque médiatique que mes parents traînaient dans leur sillage, inconnu du public, je fus élevé d'abord par des gouvernantes, puis dans les pensionnats les plus chics de la

Confédération helvétique. Je ne voyais mes parents que très rarement. Avec un pareil pedigree, j'eus pu espérer, à l'instar de mes parents, développer un physique des plus avenants, devenir moi aussi un dandy impertinent croquant la vie à pleine dent, avoir une foule de maîtresses toutes plus belles les unes que les autres, rouler dans des voitures de luxe et mener un train de ministre. Lors, foin de tout cela, je suis d'une apparence anodine, d'un physique des plus quelconques, un vrai passe muraille. Quand vers l'âge de dix ou douze ans je pris conscience de mon inconsistance, de ma propension à l'inaperçu, j'en nourris une haine profonde à l'encontre de mes géniteurs, et plus généralement envers le genre humain dans son ensemble.

Par dépit ou par réaction, je ne sais pas exactement, je décidais donc très tôt de me fondre dans la masse et d'engranger le maximum de connaissances dans les domaines les plus variés. Je fus un bon élève, loin des meilleurs mais par vocation intime. Je fus un surdoué, ou ce que l'on nomme désormais un enfant hyperactif. J'étais en réalité proche de l'autisme. Je communiquais très peu avec mon entourage, m'enfermant volontiers dans la solitude de la lecture de tout ce qui me passait sous les yeux. Mon enfance passa, ni heureuse ni malheureuse. Mes parents m'oubliaient régulièrement dans mes pensions. Je grandis seul, sans amis. Les autres enfants m'indifférait totalement. Je vivais dans une bulle, flottant sur ce monde comme une goutte d'huile sur un plan d'eau.

Plus tard, refusant d'envisager une vie d'oisif, devenir maître d'hôtel me semblait un bon plan. Personne ne voit le maître d'hôtel, personne ne s'en méfie, tout le monde s'en fiche, il est une quantité absolument négligeable. Après un passage rapide dans une école hôtelière de renom, je fus embauché dans un des plus prestigieux palaces de Genève. J'eus l'occasion d'expérimenter ce masque, lors d'un séjour

de mes parents, où je les servis sans qu'ils me reconnaissent, occupés qu'ils étaient avec leurs invités, à deviser sur je ne sais quelle affaire extraordinairement juteuse que mon père préparait. Fort de cette expérience, mon dessein se précisa davantage et j'entrepris de donner à ma carrière une impulsion décisive. J'allais devenir le nec plus ultra du larbin de luxe. Je continuais de me cultiver dans tous les arts et les sciences, je me lançais également dans l'apprentissage des langues étrangères, et vers l'âge de vingt-cinq ans je maîtrisais bien, outre l'anglais et le français, l'allemand, l'italien l'espagnol et le russe. J'avais également de bonnes notions de mandarin et de japonais, ainsi que d'arabe et d'hébreu.

J'étais en poste à Londres, lorsque ma vie commença vraiment à devenir intéressante. Je servais au Savoye, une table de businessmen américains en affaires avec des saoudiens, je compris très vite que l'issue de leur négociation était contrée par un homme puissant qui refusait de céder à leurs avances. Je connaissais cet homme, un russe peu amène, et j'avais assimilé que seule sa disparition soudaine permettrait à mes clients de mener à terme leur projet.

Ma propension à la haine de mes semblables se cristallisa soudain. Tout remonta à mon esprit. Comme une nausée, je sentis ressurgir en moi une indicible envie de meurtre, je me souvenais des chiens que je tirais à la carabine, des jeunes chats que j'avais dans mon enfance noyés avec délectation. Tuer. Ma nature profonde n'était nulle part ailleurs. Je résolus de prendre rendez-vous avec celui de mes clients qui semblait être le décideur. La rencontre eut lieu dans Hyde Park, je négociais la suppression du russe pour un million de dollars, somme modique au regard des bénéfices escomptés par mon interlocuteur. La somme me fut versée sur un compte suisse où j'avais déjà quelques économies. Lorsque

je dis quelques économies, en réalité, mes parents étaient décédés dans un accident d'avion quelques mois auparavant. Leur fortune au moment de leur décès était la troisième ou quatrième du Royaume Uni, placée pour la plus grande part dans les plus rentables magouilles financières de l'époque. J'ai continué de faire confiance à leur banquier, un homme retors, antipathique et dépourvu de tous scrupules. Bien m'en a pris car même son successeur s'est révélé du même acabit.

J'étais donc devenu un assassin. Cela ne m'a pas perturbé outre mesure, je dirais même que j'y trouvais une satisfaction certaine, voire un immense plaisir.

J'avais malgré l'infini de mes connaissances quelques lacunes en matière d'armement. Je trouvais l'usage du couteau sale. N'étant pas d'une grande force physique, j'avais de la peine à étrangler mes contemporains. Étant encore bien jeune, je décidais de m'engager dans la Légion étrangère. Ce fut une époque bénie, le Tchad puis le Liban. J'appris ainsi le maniement de tout un arsenal, j'étais aux anges, je pouvais tuer sans encourir la moindre sanction et j'eus la chance de ne jamais être blessé. Cela dura cinq ans. Mon engagement m'avait permis de changer de nom, le mien étant trop connu.

Rendu à la vie civile, propre comme un sou neuf, J'envisageais ma carrière avec un souffle nouveau. Je repris mon activité de maître d'hôtel dans les plus grandes maisons. Malheureusement les occasions comme celle de mon premier contrat étaient rares. Mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je n'ai jamais désespéré. C'est par hasard, un contact fortuit avec un membre actif du Mossad, qui relança ma petite entreprise. Dans le monde du contre-espionnage, qui paraît au demeurant si secret tout le monde se connaît. Ayant évalué mon interlocuteur, je savais que je pouvais lui faire une confiance relative. Il avait

besoin d'un exécuter, étant lui-même dans l'impossibilité de risquer la moindre erreur qui lui aurait valu d'être grillé. J'acceptais donc moyennant finance toutes les basses œuvres qu'il me proposait. Mes tarifs augmentaient avec ma réputation et d'autres services eurent recours aux miens. J'avais une boîte postale à Genève, c'est là que je recevais mes contrats. C'est à cette époque que j'achetais ma propriété sur les hauts du Léman et que je mettais un terme à ma carrière de larbin.

Nous étions en 1989, bientôt le mur de Berlin allait s'effondrer, l'empire soviétique partir en éclats et les affaires se multiplier. En 1992 j'abandonnais l'artisanat et passais à la vitesse supérieure. Ne pouvant matériellement plus faire face, je résolus d'embaucher des partenaires. Avec mon passage à la Légion étrangère ce fut chose simple. Il ne manque pas de soldats désœuvrés en manque de montées d'adrénaline, qui sont toujours prêts à gagner un petit pécule pour agrémenter leur ordinaire.

Mon activité devint industrielle. Il y a tant de velléités, d'envie, de désirs de vengeance, d'aménité, de trafics en tous genres, d'intérêts politiques ou économiques en jeu dans ce monde que mes gains se virent centupler. Ma spécialité, ou plutôt le principal du savoir-faire de ma firme, était les accidents d'automobile. C'est un moyen sûr et peu risqué. Il est d'une facilité déconcertante à provoquer et ne permet pas de doute sur la finalité de l'action. Pas de mobile, pas de préméditation, peu d'enquêtes et l'affaire est classé, au suivant. Mon âge d'or fut dans les années 2000. L'oligarchie économique des multinationales étendant son spectre sur le globe, il fallait mettre au pas quelques politiques récalcitrants. C'était un travail délicat, car il fallait absolument éviter le moindre doute sur un quelconque complot.

C'était une besogne passionnante, toute en finesse. Décourager les initiatives par une terreur sourde, en éliminant une parentèle, des amis et parfois de vagues connaissances afin que la cible se calme ou disparaisse de la vie publique. Nos plus belles actions furent d'éliminer certains capitaines d'industrie qui voulaient faire cavaliers seuls, des personnalités par trop médiatiques qui avaient certaines propensions au partage des richesses, des hommes dont l'empathie pour le peuple gênait. L'arme fatale était alors le cancer, cette affection du siècle qui frappe n'importe qui. Un petit malaise provoqué et un passage à l'hôpital où la maladie lui était inoculée. Aucun médecin ne résiste à l'argent, il suffit d'y mettre le prix. J'ai assisté dans ma vie à tant de duplicité, de félonie, d'hypocrisie que je ne regrette en rien l'assiduité avec laquelle j'ai envoyé ad patres tant de mes contemporains.

Cela fait bien soixante ans que le monde vacille, ce capitalisme débridé doit disparaître. Il n'a que trop duré, n'apportant à l'humanité que guerres et famines, violence et désespoir, haine et suspicion, crimes et châtements, châtements et vengeances, un cycle infernal pour la presque totalité des hommes et un paradis pourri pour quelques rares individus. Cela se fera dans le sang et les larmes, j'espère seulement que de ses cendres naîtra un monde meilleur. Je rêve que des hommes se redressent, qu'ils prennent en main leur destin, qu'ils inventent la démocratie et vivent en harmonie avec la nature, sans propriété et sans autre loi que le bonheur des autres. Je sais que j'ai du culot de dire cela, je suis l'exemple de tout le contraire, j'ai tant de meurtres à mon actif, que depuis longtemps ma conscience s'en est accommodée.

Je n'appartiens à aucune religion, pourtant un jour, par curiosité ou par forfanterie, je suis entré dans une église pour me confesser. Le prêtre m'accueillit dans sa guérite. Je

lui débitais l'histoire de ma vie. Le pauvre homme était atterré. Il me recommanda de me dénoncer aux autorités mais ces mêmes autorités étaient trop souvent mes donneurs d'ordre. Alors j'ai continué mon coupable métier, le curé ne s'en est jamais remis, il s'est pendu dans sa sacristie deux semaines plus tard.

Demain matin, pour mon quatre-vingt-quinzième anniversaire, je vais donner l'ordre de vendre la totalité de mes actions, ce qui va créer, sur les marchés déjà fragiles, un choc boursier incommensurable. Je vais par ce simple geste plonger le monde dans un chaos total. Les sociétés les plus prospères vont plonger dans la faillite. Les quelques dizaines de familles les plus riches de ce monde vont se réfugier dans leurs bunkers. La peur va enfin les étreindre comme les plus pauvres hères du plus pauvre pays. Les plus démunis parmi les hommes vont se révolter, poussés par la faim et le désespoir. Les batailles de rue que nous avons connues jusqu'alors, les grandes manifestations de détresse, les immenses camps de réfugiés, paraîtront des broutilles. La guerre sera totale, l'assassinat sera collectif, le fils trucidera le père, l'ouvrier le patron et le patron le banquier. La Seconde Guerre mondiale était une plaisanterie à côté de ce que vous allez vivre ces prochains mois. Vous pourrez toujours prier des dieux que vous inventerez ou d'anciens qui n'ont jamais eu d'existence si ce n'est dans votre imagination débile, rien ne vous sauvera.

LUDIVINE & BALTHAZAR.

Car à cette race sauvage,
son élément, c'est la mer :
Du char de Neptune échappée sans doute,
Elle est encore teinte d'écume ;

Frédéric Mistral (Mireille Chant IV)

Il était dans le pays de Camargue, au temps jadis, un grand mas, qui s'appelait le mas Aubazin. C'était une propriété immense, qui couvrait des dizaines d'hectares de marais, de prés et de bonne terre arable. À l'époque dont il est question, au moins deux cents personnes vivaient là. C'était un vrai village.

Il y avait la maison des maîtres, le château, une grande bâtisse du seizième siècle qui avait connu des jours meilleurs. La famille Lamouroux y vivait dans la quiétude depuis plusieurs générations. Autour de la maison il y avait deux grands jardins qui devaient à eux seuls couvrir presque cent ares.

En descendant du perron, on entrait par plein sud dans le jardin d'ombre qui était sous de grands cèdres entourant un vieux chêne. Ces arbres immenses devaient être là depuis la construction du château. On disait que c'était le jardin de l'été, l'ombre y était épaisse et même sous plein juillet on y gardait un peu de fraîcheur. C'est là, sous l'ombrage bienfaisant que l'on dressait des tables les longs soirs d'été, lorsqu'après les moissons, tous les ouvriers et les journaliers qui venaient donner la main, se retrouvaient avec les maîtres pour un grand repas qui marquait la clôture du battage.

Le second, au couchant, était un jardin de lumière, il était couvert de fleurs, de romarins, de lavandes, ici et là des tamaris répandaient une ombre légère, et de lourds figuiers faisaient des grosses taches vertes. Cela bruissait d'abeilles et de cigales, les lézards s'y doraient tout le jour. Il bordait les trois autres côtés de la grande maison. Il y avait aussi dans ce jardin, des amandiers, des pêchers, des poiriers, des cerisiers et d'autres arbres à fruits. Ce verger occupait la partie ouest de la grande bastide. Le versant est avait de tout temps été le domaine de la femme du maître. Il était constamment fleuri, quelle que soit la saison. Aux pieds de quelques arbustes d'ornement poussaient des fraises des bois, que les gamins de l'exploitation venaient chaparder avec délectation.

À environ deux cents mètres de la maison, se trouvait une immense longère, une bâtisse basse, trapue, forte, avec des murs énormes, dont on disait que les romains les avaient construits. Tout le rez-de-chaussée était une suite de salles voûtées et mystérieuses, s'ouvrant au sud-ouest par toute une série de portails. Là-dedans étaient tous les outils, les charretons, les charrues, les voitures et les écuries. Desservis par plusieurs escaliers extérieurs, à l'étage se trouvaient des logements pour employés. Il y avait là cinq familles. Un hameau de quelques maisons abritait le reste des familles d'ouvriers. Il était à dix minutes de marche.

Les gardians, eux vivaient dans de petites cabanes de terre aux toits de roseaux, peinte à la chaux, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Ces cabanes faisaient le dos rond au mistral, ce qui leur conférait une vague allure de chapelle. C'étaient pour la plupart des vieux garçons, farouches et fiers. On ne les voyait que rarement du côté du château. Ils passaient leur vie à surveiller les troupeaux, qui pacageaient dans les parties marécageuses, au royaume des étangs à perte de vue. L'été des milliers de flamants roses s'y installaient, fouillant

la vase des paluds à la recherche de nourriture. C'était comme si des champs de fleurs mouvantes envahissaient le paysage. Ils faisaient leur vie au milieu des taureaux et des chevaux sauvages.

Et puis il y avait la bergerie. C'était un large hangar avec des murs aussi épais que ceux de la longère, ils n'avaient pas plus de deux mètres de haut, mais sur eux venaient s'appuyer de larges arceaux de pierres en voûte qui soutenaient la charpente. L'étable était si grande qu'on y entraînait cinq cents brebis. La bergerie était le patrimoine et la fierté du vieux Numa. Le chef, le plus vieux des bergers, celui qui avait connu le père du père du Lamouroux actuel. Personne ne connaissait son âge avec précision, même pas lui-même. Il savait dresser les chiens comme personne, tous lui obéissaient, et il pouvait garder mille brebis avec seulement trois ou quatre chiens.

Cette nuit-là, on était au plus doux de mai, la jeune femme de Lamouroux, Marguerite, que tout le monde appelait Magali, et Mireille, une des cuisinières étaient en couches. Les époux Lamouroux attendaient leur premier enfant. Chacune peinait depuis les dernières lueurs du crépuscule pour mettre au monde leur enfant. Quelque part dans les marais, une vieille jument mettait bas, les prémices de l'aube frissonnaient, la jument était trop vieille pour son dernier né, elle ne survécut pas et le poulain arriva dans ce monde orphelin.

On a coutume de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul, cette nuit devait être maudite. C'est une fille qui vint aux Lamouroux, mais Magali ne fut pas délivrée et la pauvre mourut d'une septicémie deux jours plus tard.

Un gardian ramena au mas le poulain qui tétait vainement sa mère morte, et le confia à un garçon d'écurie de douze ans portant le nom de Gervais.

Mireille était une jeune femme de dix-sept ans, elle travaillait à la cuisine du château. C'était comme on dit, une brave fille, dure à la tâche et belle comme un cœur. Toute une bande de garçons lui tournait autour mais elle restait sage, n'ayant pas encore trouvé un amoureux qui lui convienne. Cependant elle était naïve, et l'année précédente les moissons furent plus abondantes que d'ordinaire. Lamouroux fit venir en renfort des journaliers qui venaient pour la première fois. Parmi eux était un beau jeune homme blond et l'œil pétillant, Mireille sentit qu'elle avait un petit faible pour lui. Lui, il arrivait des Cévennes, de la Grand Combe, un pays de mineurs, dur et montagneux, il avait nom Moïse, un parpaillot, comme il y en a beaucoup dans ce coin de vallons austères. Il remarqua au premier coup d'œil la fraîcheur et la prestance de la petite Mireille. Le Moïse en question était beau parleur, le sourire avenant et l'air gentil. Il ne lui fallut pas longtemps pour embobiner la jeune femme. Les soirs d'été n'en finissent pas, les promenades y sont agréables et l'herbe est encore tendre.

Le battage terminé, le blé et le seigle en sacs, Moïse s'en retourna dans son pays de misère avec les quelques sous qu'il avait gagné. On ne le revit jamais. Il laissa à Mireille un souvenir qui lui enfla le ventre. Et donc, cette fameuse nuit, un petit garçon sans père vint au monde en Camargue, au mas Aubazin. Mireille appela son garçon Balthazar, comme le roi mage de la crèche. Le maître donna le nom de Ludivine à la fille qu'il venait d'avoir de Magali et confia le bébé à Mireille qui avait du lait autant qu'il en fallait pour deux enfants.

Auguste Lamouroux fit installer Mireille et les petits dans une maisonnette à proximité du château. Les deux enfants poussaient ensemble sous le regard attentif et les bons soins de Mireille, qui n'avait plus que cette tâche pour occupation.

Lamouroux ne se remettait pas de la perte de Magali, il passait ses journées à cheval, errant par toutes les landes, promenant son chagrin, sans but et sans envie.

Juin passa, puis juillet, les travaux des champs allaient leur train. Août fut très chaud cette année-là, puis septembre suivit. En octobre, les enfants avaient six mois, ils babillaient, jouaient ensemble, tâtaient de concert, comme des jumeaux. En novembre le temps se mit au mauvais, la pluie ne cessait que pour laisser hurler le mistral pendant des jours entiers, et Noël arriva, qui d'après le vieux Numa, fut le plus triste que l'on ait connu au mas d'Aubazin.

Au printemps suivant, Auguste reprit un peu du poil de la bête, il venait quelquefois passer un moment auprès de Mireille, voir les enfants qui profitaient bien. Ludivine et Balthazar commencèrent à marcher en même temps, Mireille devait leur courir après, sans arrêt, les petits exploraient tout ce qui était à leur portée. Puis Auguste vint plus fréquemment, voyant les enfants grandir, il avait l'envie de s'en rapprocher. De voir Ludivine s'épanouir sous les soins de Mireille, lui faisait mal car à chaque fois il pensait à Magali. Mais le temps guérit les blessures de l'âme et le maître passa plus souvent à la maisonnette.

On commença de dire que Lamouroux n'était pas insensible au charme de Mireille. C'est peu dire qu'elle était belle, elle était toute fraîcheur et sourire et la maternité lui avait conféré une aura de grâce, certains disaient qu'elle ressemblait à la Sainte Vierge Marie et lorsqu'elle donnait le sein aux enfants, son visage s'éclairait, ses yeux prenaient des lueurs de lavande mure et ses lèvres pulpeuses étaient comme une rose sur son visage.

Bien entendu, les jalousies ne manquaient pas, les autres femmes regardaient Mireille d'un œil mauvais, elle avait des privilèges et ceux-ci n'étaient pas du goût des autres femmes, surtout de celles du château. Les petits prenaient de

l'assurance, Balthazar commençait de parler un peu. Ludivine était toujours collée à lui.

Le poulain devenait de plus en plus beau, il commençait de perdre sa robe de jeunesse et virait doucement au blanc. Gervais, le garçon d'écurie qui l'avait en charge était sous le charme de ce jeune cheval, il se voyait déjà en gardian, le trident d'une main, les rênes de l'autre, triant les taureaux et menant la manade d'une main experte.

Lorsque les enfants eurent deux ans, Balthazar était blond comme le blé mûr et Ludivine brune comme un pruneau. Ces deux-là ne se quittaient plus, Mireille veillait sur eux comme sur un trésor. Auguste décida d'installer Mireille et les deux enfants au château, il ne manquait pas de pièces pour loger tout le monde. Mireille fut installée dans une belle chambre lumineuse qui donnait sur les grands arbres du jardin d'ombre. On donna aux petits une chambre contiguë où ils avaient chacun leur lit.

Mireille, de jour comme de nuit veillait sur les pitchouns et Auguste veillait sur elle, ne la laissant pas s'éloigner de lui plus loin que son regard. C'était un temps heureux, tout se passait sans heurts, le ciel restait sans nuage et les travaux des champs suivaient le cours tranquille de la vie. Numa, le berger partait aux beaux jours pour la transhumance, il menait ses moutons depuis le mas jusqu'au col de Larche, au-delà de Barcelonnette, dans des alpages d'un vert profond tout fleuri. Il remontait par Saint Rémi, Cavaillon, filait sur Apt, Forcalquier, Sisteron et gagnait les Alpes. Chaque année c'était un long voyage, ou le serpent des moutons sinuait sur les chemins, encadrés par les chiens. Numa ouvrait toujours la marche et c'était les jeunes bergers qui clôturaient le défilé avec le petit charreton tiré par une mule. Après une semaine, la troupe arrivait enfin aux prés des montagnes. Les bergers restaient là-haut jusqu'aux

premiers signes de l'automne, quand Vénus se fait plus brillante pour donner le signe du départ.

Bien des propriétaires du coin auraient aimé voir leurs filles épouser l'Auguste, même en seconde noce, le domaine faisait des envieux et parfois, il en était un plus décidé que les autres pour venir entretenir le maître d'épousailles et de contrat. Pour faire cesser toutes ces revendications, Auguste s'était donné un fils, il avait officiellement adopté Balthazar au grand dam des autres propriétaires, qui voyaient là, la disparition d'un joli parti. Mireille était au château comme chez elle, et tout le monde jasait sur ce couple illégitime. Lui, le veuf et elle la fille mère, une honte vivante, pensez-vous ! Mais ces deux-là qui s'étaient trouvés par le malheur, ne vivaient désormais que l'un pour l'autre dans une quiétude douillette et s'en foutaient pas mal du qu'en-dira-t-on. Rien ne fit jamais changer d'avis Lamouroux, il resta toute sa vie avec Mireille. Cependant il ne l'épousa jamais, il disait qu'il s'était marié par amour et que cette union brisée par la mort, ne serait malgré tout jamais défaite. Mireille, fille de si peu, ne s'en offusqua pas et voua sa vie durant une tendresse inestimable à Auguste. Elle vécut comme la maîtresse des lieux, tenant le domaine avec fermeté lorsque le maître devait partir vers Arles ou en Avignon pour ses affaires.

L'automne de leurs cinq ans, au retour de Numa, Lamouroux fit venir au mas un précepteur pour apprendre à lire aux petits. Cet homme encore jeune était de Tarascon, il avait étudié au séminaire, mais n'avait pas franchi le pas de l'ordination. Le célibat ne l'attirait pas particulièrement, il aimait bien les femmes et ne se voyait pas officier dans une église, sous un déguisement qui lui paraissait grotesque. Marc Aubanel avait trouvé sa vocation dans l'enseignement et depuis plusieurs années, il officiait comme précepteur dans les familles riches de la région. C'était son troisième

poste. Les enfants l'adoptèrent très vite et lui se sentait bien dans le mas. Avec Marc, les petits apprenaient à lire et à écrire. Ludivine et Balthazar n'avaient pas de difficulté ils parlaient aussi bien le français que le provençal et aimaient lire à deux de petits livres que le précepteur leur donnait.

Écume de mer, c'est le nom qu'avaient donné les enfants au cheval né la nuit même qu'ils étaient venus au monde, était devenu un étalon magnifique, d'une blancheur éclatante.

Gervais le garçon d'écurie était devenu gardian et son rêve s'était réalisé, mais chaque fois qu'il venait au mas, chevauchant Ecume de mer, celui-ci l'entraînait sans exception vers la maison des maîtres et il n'acceptait de retourner à l'écurie qu'après que les enfants soient venus lui faire fête. On disait à demis mots, par tout le pays, qu'un sort avait été jeté cette terrible nuit de mai et qu'un lien invisible unissait Ludivine, Balthazar et Ecume de mer et que tout cela était diablerie, et que dieu garde !

Aubanel resta cinq ans à Aubazin, il y fit la connaissance d'Eugénie, elle était femme de chambre à la maison du maître. C'était une belle arlésienne, les traits fins, les yeux clairs, des cheveux bruns, ils se plurent tout de suite, dès l'arrivée de Marc. Durant deux ans ils se fréquentèrent journallement et l'homme enseigna l'écriture et le calcul à la jeune fille.

Pour le septième anniversaire des enfants, Marc demanda la main d'Eugénie, néanmoins, celle-ci ayant perdu ses parents, c'est donc à Auguste que Marc fit sa demande. Elle fut acceptée avec joie et deux mois après, on célébrait le mariage dans la chapelle du château. Ensuite Lamouroux paya un grand banquet où tous les gens du domaine furent invités. Il y eut des musiciens venus de Fontvieille et on dansa jusque tard dans la nuit.

Vint un jour où Ludivine prit des formes, deux petites pointes tiraient son corsage et ses hanches commençaient de

s'épanouir. Balthazar sentait confusément que ses sentiments pour elle étaient un peu moins fraternels et il la regardait avec passion, mais sans savoir exactement que c'était l'amour qui entrait dans son cœur par une porte dérobée.

Auguste qui avait bien remarqué ces imperceptibles changements, s'en ouvrit à Mireille, elle aussi savait que le temps n'était pas loin où ils devraient envoyer la petite en pension chez les sœurs. Il allait falloir séparer ces deux-là qui jamais ne s'étaient éloignés l'un de l'autre de plus de quelques mètres.

Au printemps, on envoya Balthazar avec Numa et les bergers aux alpages, il ne reviendrait au mas qu'à la fin de l'été. Ce fut un déchirement terrible tant pour les enfants d'être ainsi séparés pour la première fois, que pour les parents qui n'imaginaient pas Aubazin sans les jeux et les petites querelles de ces deux-là.

Le départ eut lieu de bon matin. Aux premières lueurs de l'aube Numa sortait les moutons de la bergerie, les bergers plus jeunes chargeaient le charreton de provisions et attelaient la mule. À l'aurore le cortège s'ébranlait, un long ruban crème commençait de s'étirer sur le chemin, Numa en tête, la houlette en main, une grande cape qui fut noire sur les épaules. Une légère brume se dissipait, le soleil montait, vingt minutes plus tard, la mule et son charreton prenait la suite de la procession.

Vers midi, après six heures de marche, Numa mettait le pied sur le pont de bateau de Trinquetaille. La traversée d'Arles était ardue, des brebis s'échappaient dans les ruelles, les jeunes bergers leur couraient après, aidés par les gens d'Arles, pour qui c'était toujours un bonheur de voir passer la transhumance. En fin d'après-midi, ils établissaient le campement à proximité de l'abbaye de Montmajour, où Lamouroux avait un accord, avec le propriétaire du lieu pour

laisser se reposer le convoi. Le lendemain, tous se remettaient en route, hommes et bêtes, encore dix heures de marche, Saint Étienne du Grés, Saint Remy de Provence, jusqu'au Plan d'Orgon. Halte, avant la traversée de la Durance et Cavaillon. Ce jour-là est un jour compliqué, si La Durance est trop haute, il faut prendre le bac et pour faire passer cinq cents brebis, il faut bien la demi-journée. Le prochain bivouac se fera à Boulon, tout près de Robion, il y a un grand pré et une source délivre l'eau en quantité. Dix jours de longue marche, Apt, Céreste, Forcalquier, Sisteron, Barcelonnette, et enfin le col de Larche. Les bergers sont exténués, les bêtes amaigries, seule la mule n'a pas l'air fatigué.

Les semaines n'en finissaient pas sous le ciel plein d'étoiles de la montagne. Le garçon pleurait chaque soir et rêvait de Ludivine chaque nuit, mais il était émerveillé par l'azur nocturne, sans brume, dans cet air sec et transparent où s'exposait l'univers entier. Au petit matin lorsque les bêtes s'éveillaient et s'ébaudissaient dans l'alpage, Balthazar, se réfugiait auprès de Numa, qui lui racontait des histoires d'autrefois.

Lorsque jeune pâtre, il fallait avoir des chiens assez forts et dressés pour faire fuir les loups. Ils venaient en meute pour attaquer les brebis. Parfois il fallait envoyer un jeune à Barcelonnette chercher le lieutenant de louveterie. Il venait à deux ou trois, avec des fusils pour tirer les loups. C'était un temps difficile, les loups étaient nombreux par toute la montagne, aujourd'hui il n'en reste guère et ils sont trop peureux pour venir encore si près des troupeaux, ils restent au loin se contentant de quelques bêtes malades que les bergers abandonnent.

Les bergers habitaient ensemble dans un chalet de rondins, construit au fil des saisons et couvert de bardeaux. À chaque arrivée il fallait en remplacer beaucoup, la neige, le vent, les

faisait disparaître entre deux transhumances. Ils trayaient quelques brebis qui avaient perdu leurs agneaux pour faire un peu de fromage. Ils faisaient leur pain avec la farine qu'ils avaient monté. Ils le faisaient cuire dans un four rudimentaire fait de pierres et de terre.

Chaque jour les bergers cueillaient des baies sauvages, des pissenlits, ils se nourrissaient aussi de charcuterie emportée sur le charreton, parfois ils faisaient rôtir un agneau qui n'avait pas survécu, tant bien que mal ils vivaient sous le grand ciel, les sources sont nombreuses là-haut et ils ne manquent jamais d'eau. Ils avaient bien deux bonbonnes de vin, mais il fallait les faire durer jusqu'à la fin de l'estive, alors c'était un verre ou deux le dimanche, pas davantage.

En août la température tombe en altitude, souvent vers L'Assomption, on voyait la première neige, il était temps de rentrer. Tous se languissaient de la Camargue. Le voyage de retour serait aussi long qu'à l'aller, des jours et des jours de piétinement des bêtes, et les bergers toujours aux aguets, sifflant les chiens, pour que le flot des moutons ne dérive pas du chemin.

De retour au mas, étonné de ne pas la voir en arrivant dans la cour, Balthazar se précipita pour retrouver Ludivine, il la chercha partout, dans la maison, dans les communs, il se mit à crier son nom, l'appelant en vain. Il courut vers Mireille, qui pleurait, de voir son petit perdu sans sa sœur de lait. Lamouroux vint à lui, le prit dans ses bras.

Pleure pas pitchoun, elle n'est pas perdue, elle est en Avignon. Elle est entrée au pensionnat des sœurs de la congrégation de Saint Charles. Il ne lui arrivera rien de mauvais là-bas. Vous êtes grands maintenant, le précepteur ne suffit plus à votre enseignement, toi aussi tu vas entrer au collège.

En octobre, on envoya Balthazar dans une pension à Nîmes, c'était assez loin d'Avignon et Auguste pensait que les

enfants ainsi éloignés l'un de l'autre, grandiraient et oublieraient la proximité qui les liait jusqu'alors. Mireille, souffrait de ne plus avoir les petits autour d'elle, chaque jour, à l'heure du goûter, une larme lui venait, de ne pas entendre ces deux-là se taquiner à propos de tout et de n'importe quoi. Et si Auguste Lamouroux n'en disait rien, tous voyaient sur son visage de nouvelles rides et c'était des rides de tristesse.

La petite était si malheureuse qu'elle aurait souhaité la mort de son père et de sa nourrice. Elle aussi songeait à Balthazar, et pas un jour ne se passait où dans ses prières elle n'implore Dieu de lui rendre la liberté. Retourner au mas avec son ami, son frère, c'est tout ce qui comptait pour elle. Elle détestait Avignon, son pont tronqué, son palais, ses remparts délabrés, elle aurait désiré se jeter dans le Rhône et se laisser emporter par les flots jusque dans sa Camargue natale. Ils n'étaient réunis que pour Noël. Et chaque nouvelle année Ludivine était plus belle et Balthazar prenait de la force.

Ils mirent au point un stratagème pour s'écrire, Ludivine adressait ses lettres à Jean Gordion, un condisciple de Balthazar, qui n'était que demi-pensionnaire. Balthazar écrivait par l'intermédiaire de Verranne Vaison. Elle pouvait quitter le couvent chaque samedi pour aller dans sa famille vivant en Avignon.

Leur correspondance dura des années. Elle ne fut jamais découverte, ni par les sœurs de Saint Charles, ni par le censeur du collège de Nîmes. Leurs premières lettres parlaient de la pêche aux anguilles dans les roubines, des figues qu'ils mangeaient dans le jardin de l'été, des promenades dans les marais, où ils suivaient de loin les gardians qui manœuvraient les taureaux.

Des randonnées à cheval, jusqu'aux Saintes Maries, de la beauté plane et secrète de la Camargue. Et surtout ils

échangeaient des souvenirs d'Ecume de Mer, le grand étalon blanc, que Gervais soignait avec passion. Ce n'était pas tant qu'ils aimaient ce cheval, c'est qu'ils sentaient une relation étrange avec lui, une sorte de fraternité, un lien indéfectible qui les assemblait tous les trois.

Puis petit à petit, leurs échanges épistolaires prenaient d'autres formes, ils écrivaient davantage sur eux, sur leur relation fraternelle, sur l'envie qu'ils avaient chacun de voir l'autre heureux. Balthazar évoquait les yeux de Ludivine, l'agilité de ses mains sur le piano du salon, Ludivine aimait les dessins que lui envoyait son frère, représentant le mas, des oiseaux, elle-même, qu'il croquait de mémoire. Leur relation devenait plus intime, sans qu'ils s'en rendent vraiment compte, ils étaient en train d'inventer leur amour.

Les années passèrent, Ludivine et Balthazar revenaient bien au mas de temps à autre, mais séparément. Ceux-là qui se retrouvaient ainsi une fois l'an, au lieu de s'étioler leur rapport ne faisait que gagner en vigueur et lorsqu'ils repartaient l'une en Avignon, l'autre à Nîmes, dans leurs écoles respectives, leurs nuits n'étaient peuplées que du souvenir de leur dernière rencontre.

Balthazar apprenait bien dans son collège, il était un des élèves les plus doués. Auguste Lamouroux était très fier de son fils, il n'entrevoyait pas réellement une carrière, mais il espérait que le garçon prendrait sa suite à Aubazin et qu'il développerait l'exploitation. Il imaginait même qu'il pourrait s'installer à Arles, marier une fille de bonne famille, y ouvrir un commerce et mener de front ces deux activités, d'autant qu'il y avait au mas un jeune homme prometteur qui ferait bien l'affaire comme régisseur.

Balthazar venait juste d'avoir quatorze ans lorsque son père adoptif l'envoya chez les gardians. Il voulait qu'il apprenne, avec eux à mener les bêtes, tant les chevaux que les taureaux. C'était pour lui un parcours obligé dans la vie

d'un jeune camarguais et il fallait qu'il connaisse tous les aspects de la vie du mas Aubazin. Le garçon resta un peu plus d'un mois, il partageait une cabane avec deux autres hommes. Il était monté sur un cheval pour la première fois à l'âge de quatre ans, c'était un bon cavalier, et calé dans sa confortable selle camarguaise, il eut tôt fait de maîtriser le maniement du trident traditionnel. Et un dimanche d'août, les gardians réunirent quelques taurillons triés sur le volet pour faire route vers les Saintes où se tenait une course camarguaise. L'abrivado se fit sans encombre, Auguste et Mireille suivaient dans un petit cabriolet. La plupart des gens d'Aubazin avaient pris place sur des grands charretons tirés par des paires de chevaux. Dans l'arène, Balthazar s'essaya au raset, mais arracher la cocarde entre les cornes d'un taureau qui galope, n'est pas facile. Il ne réussit qu'à en décrocher une pendant toute la course.

Au Noël suivant, lorsque Ludivine revint de son couvent d'Avignon, elle n'avait plus du tout l'air d'une petite fille, elle avait grandi, son corsage s'était rempli, ses hanches avaient pris de l'ampleur et ses yeux attrapèrent ceux de Balthazar avec une intensité qu'il n'avait encore jamais vue. Elle allait fièrement sur ses quinze printemps et sa beauté était éclatante. Auguste retrouvait en elle le portrait de sa défunte épouse, il ne put retenir ses larmes, le souvenir de cette nuit maudite lui revenant en plein cœur. Mireille était aux anges de voir Ludivine si jolie, elle la prit dans ses bras, l'étreignant avec force. C'était sa fille, elle l'avait élevé, nourrie de son sein, choyée pendant des années, elle aimait cette enfant de toute son âme.

Balthazar était muet, cloué sur place, il voyait bien que cette jeune femme était sa Ludivine, mais c'était comme s'il la rencontrait pour la première fois, Elle s'approcha de lui, ils tendirent les bras l'un vers l'autre et s'embrassèrent.

Pour la veillée de Noël et le gros dîner, la table fut dressée dans le grand salon, Mireille avait supervisé les cuisinières, tout était prêt, des entrées aux desserts traditionnels. Le repas se passa dans la joie, Auguste avait invité le vieux Numa à partager le dîner. Ils parlèrent du temps du père Lamouroux, quand Numa encore vert avait fait découvrir la montagne au jeune Auguste. Pendant le repas Ludivine et Balthazar ne se quittaient pas des yeux, Mireille et Auguste se regardaient et constataient ce qu'ils avaient toujours redouté.

Cependant les enfants firent la conversation comme à leur habitude, riant de tout et de rien, prenant leurs parents à partie, sur des sujets divers et l'atmosphère se détendit. À la fin du repas, ils allèrent au salon, Ludivine joua un peu avec le piano, Balthazar, prit son violon et ils entonnèrent la Coupo Santo, Mireille et Lamouroux chantèrent l'hymne provençal, accompagnés par tous les gens de la maison. Tous étaient heureux.

La messe de minuit avait lieu dans la chapelle du château. Elle était bien petite pour accueillir tout le monde, la famille, Numa et les employés de la maison. On laissa les portes ouvertes. Un cousin d'Auguste, homme d'Église et bon vivant officiait. Pour la première fois, c'est Balthazar qui présentât l'agneau, et non pas Numa comme c'était habituellement.

Au matin, les enfants se retrouvèrent à la cuisine, Gisèle, la jeune fille qui les servait avait le même âge qu'eux, elle avait partagé leurs jeux durant des années. Mais elle resta sur la réserve, et lorsqu'ils parlaient français, elle ne les comprenait pas. Après cette collation, Gervais avait mis Ecume de Mer à leur disposition et ils partirent vers les marais, Balthazar en selle et Ludivine en amazone sur la croupe du cheval. Ils flânèrent deux heures le long des roubines, elle serait son frère par la taille, ils allaient au pas,

parfois au petit trot, puis ils stoppèrent, près d'un grand tamaris.

Balthazar sauta à terre et Ludivine se laissa glisser dans ses bras, face à face, elle tendit ses lèvres à son compagnon de toujours, leurs bouches s'unirent, ils n'étaient plus qu'un seul être, le cheval tendit le cou vers eux semblant hennir de joie.

Les jours qui suivirent, bien qu'ils furent tous deux brûlant de fièvre amoureuse, se passèrent dans le calme et la sérénité, Auguste n'était plus inquiet, les deux tourtereaux ne laissant rien paraître de leur passion. Mais Mireille restait soucieuse. Néanmoins, les jours sont courts et le départ inéluctable, chacun s'en retourna dans sa pension et dans les mois qui suivirent, leurs lettres n'étaient que désir et flammes.

Ludivine eut seize ans, et Lamouroux fut abordé par le propriétaire du mas des Launes. Celui-ci voulait marier son fils unique. Un grand garçon tout en hauteur, frisé comme un mouton et qui répondait au nom de Gustave Cacharel. C'était un gentil jouvenceau, qui riait volontiers, aimable et attentionné, et de cinq ans l'aîné de Ludivine. On les présenta l'un à l'autre, Gustave fut ébloui par la jeune fille et si Ludivine lui fit bonne figure, elle n'éprouva aucun sentiment pour ce prétendant, elle n'aimait et n'aimerait jamais que Balthazar. Mireille avait bien essayé de retarder l'affaire, bien que sachant qu'Auguste n'envisagerait jamais d'union entre Balthazar et Ludivine, qu'il considérait comme frère et sœur, mais elle sentait confusément que si ce mariage se faisait un drame risquait de se produire.

Cependant, des fiançailles furent décidées, on fixa une date, ce serait pour les dix-sept ans de la jeune fille. Le mariage devant avoir lieu dans le courant de septembre. Une petite fête fut organisée au mas des Launes, Gustave passa une bague sertie d'émeraudes au doigt de Ludivine, les invités

applaudirent, le curé bénit les fiancés et tous prirent place à table pour un somptueux festin. Ludivine teint sa place sans disgrâce, mais dans son for intérieur elle bouillait de se voir ainsi vendue au Cacharel par la seule volonté de son père.

Balthazar, qui assista à toute la cérémonie, avait du mal à cacher son désarroi. Mireille qui surveillait tout, voyait bien le malaise grandir, Ludivine lançait des regards furtifs sur son ami, mais contenait sa colère. Auguste Lamouroux se disait que ce mariage serait une bonne chose, que sa fille ferait une bonne épouse à ce dadais. Que ce garçon, malgré sa maladresse semblait gentil et décidé à fonder une famille et cette alliance était somme toute une bonne affaire. Cependant il avait comme un regret au fond du cœur, ces deux enfants étaient si proches qu'il avait peine à les voir séparés pour toujours. Mais baste, c'est la vie, il faut bien qu'elle se fasse, Balthazar se consolera et trouvera une bonne fille, bien dotée, qui lui fera de beaux enfants. Et ces petits gambaderont dans tout Aubazin, assurant la pérennité de ce magnifique domaine.

Vers les cinq heures après midi, la famille Lamouroux prit congé des Cacharel. Ils s'en retournèrent, à Aubazin. Ludivine et ses parents dans le cabriolet, Balthazar sur Ecume de mer. La soirée fut morose, tous dînèrent d'une frugale collation, vers les neuf heures du soir. Le temps se gâtait, ils y avaient des lumières qui explosaient du côté de la mer, mais trop loin pour qu'on entende le tonnerre. Lorsque toute la maison se retrouva dans le calme, Balthazar sortit de sa chambre et alla rejoindre Ludivine dans la sienne.

Ils se mirent nu et se couchèrent l'un près de l'autre. Tous deux étendus sur ce lit trop petit pour leur amour, ils entrelaçaient leurs doigts si fortement qu'ils en devenaient exsangues. Ils ont pleuré, ils ont ri et enfin ils s'aimèrent longtemps, avec une si violente douceur, qu'ils en étaient

comme saouls. Ils avaient consacré leur union, seize années après qu'ils soient venus au monde, dans cette terre magnifique où le sol fait corps avec le ciel. Dehors l'orage se rapprochait, les éclairs traversaient le ciel nocturne sous les fracas du tonnerre. Ils s'assoupirent, l'une dans l'autre lovée. Ils dormirent un peu. Aux premières lueurs de l'aube ils ouvrirent les yeux, l'orage s'était mué en tempête, des volets mal fermés claquaient sous les bourrasques. Ils s'habillèrent, descendirent sans bruit, sur le perron du jardin de l'été, ils furent fouettés par la pluie. Ils ne portaient sur eux que leurs chemises de nuit, ils étaient trempés, par les cinglantes rafales, on aurait cru que la mer se déversait sur eux à grands seaux. Ils riaient courant jusqu'aux écuries, bien avant d'y être Ecume de mer, piétinant dans son box hennissait d'impatience. Ils sortirent l'étalon blanc, et sans même lui passer le licou, ils grimpèrent sur son dos, tant puissamment serrés qu'ils n'étaient qu'un seul corps, confondu. La masse blanche du cheval et des amants partit au grand galop vers la mer, traversant les chemins et les étangs dans une folie terrible.

L'aurore finissante voyait surgir un soleil neuf et brillant sur le fond violet de la nuée tempétueuse, à l'horizon la mer se profilait. Plus ils approchaient plus les vagues déferlaient dans le tumulte. Ils ne marquèrent aucun arrêt, se précipitant tous les trois dans le flot déchaîné et disparurent de la surface de la mer au moment où celle-ci s'enfla et rejoignit le ciel dans une fureur sans pareille.

LES YEUX DE MARIANNE

Ces yeux, je ne sais même pas de quelle couleur ils sont. Ce n'est pas tellement les yeux. Non, c'est le regard, ce regard profond, insistant, pénétrant, puissant, qui plonge en moi, qui me fouille, jusqu'au fond du cœur. Je n'ai pas le souvenir des yeux, seulement l'empreinte de ce regard aussi intense que la flamme d'un chalumeau, aussi dur que doux, la mémoire de cette intensité lumineuse qui projette sur mes rétines une explosion de couleur sans nom, une indicible palpitation, comme un tremblement lumineux qui efface tout le reste. Je ne vois plus que ce regard, je ne regarde plus rien d'autre, je suis aveuglé, submergé par une vague de lumière étincelante, et pourtant je n'ai vu que deux yeux, mais qui scrutaient les profondeurs de mon âme au travers des miens. Ce regard m'obsède, m'envahit totalement, efface le reste du monde, défait tous les sentiments qui jusqu'alors m'ont construit, ce regard est un sexe, il est le sexe, un sexe énorme, non défini, primordial, l'origine d'un monde, un sexe divin, le sexe créateur de toute chose. J'ai vu Dieu, et dieu est un sexe, et le sexe est un regard.

Je suis orphelin de ce regard, je reprends le métro tous les jours à la même heure au même endroit dans l'espoir de le croiser à nouveau, dans l'espoir de m'y noyer, d'être immergé à nouveau dans ce maelstrom où tout est confusion, confusion des impressions, des sentiments, confusion entre la vie et la mort, car c'est peut-être aussi le regard de la mort. Alors j'ai peur d'être encore sous son feu, mais je désire tant qu'il me croise et me fixe et me clou comme un insecte dans une boîte, que j'en perds tout discernement, j'avance comme un spectre et j'espère n'être vu par rien d'autre que ce regard-là. Je deviendrai fou, j'irai

sur les chemins, sans cesse cherchant des yeux d'autres yeux, que je ne connais pas, je verrai des millions de visages, je passerai le temps qu'il me reste à chercher cette impossible vision qui me taraude les entrailles, je ne peux avoir de repos qu'il y ait à nouveau ce regard face au mien. Chaque jour j'emprunte l'identique itinéraire où il m'est apparu, chaque nuit je rêve de cette rencontre, et chaque matin je me réveille plus fou que la veille. Il ne peut y avoir de rémission, il faut, si je veux vivre encore, que je plonge derechef dans l'eau trouble de ce regard inconnu. Les jours passent et rien, sans cesse ces milliers de passants qui croisent ma route, mais ce regard échappe encore et toujours à ma sagacité. Je suis tel un chien aux aguets. Je n'aurai de repos que dans la mort ou la redécouverte de cet indispensable et essentiel regard. Si j'étais un cerf je me mettrais à bramer pour l'attirer, si j'étais fourmi je cracherais mes phéromones aux quatre vents.

Cela fait longtemps désormais que je le cherche, des semaines sont passées, et je ne sais plus à quoi il ressemble, j'oublie son image mais pas son intensité. Le reconnaitrais-je, pourrais-je l'identifier de nouveau parmi ces centaines et centaines de visages ? Et puis, était-il féminin ou masculin, ce regard, dans le fond je ne sais pas, l'échange fut si fugace, si ténu, que le doute m'étreint.

C'est elle, j'en suis sûr, c'est sur ce corps qu'existe le regard, elle est devant moi, je ne vois que son dos, mais c'est elle, là dans ce couloir du métropolitain, où je ne l'aurai pas cherché, c'est elle, elle est comme un violoncelle qui marche, ses hanches ondulent doucement, chacune de ses fesses marque le pas, elle glisse plus qu'elle ne marche, nonchalante et pourtant déterminée, aucune hésitation dans ses gestes, elle est droite et fière, je sens cette fierté dans le port de son cou, long mais pas gracile et exprimant une force irrésistible.

Oserai-je la toucher ?

J'envoie ma main sur son épaule, elle se retourne, ses yeux sont bien ceux-là, je savais que je ne pouvais pas me tromper, elle visse son regard dans le mien, et je me sens à nouveau fouillé jusqu'au tréfonds, j'ai le vertige, mes jambes flageolent, mes mains tremblent, je perçois la sueur qui coule le long de mon dos, je suis comme un enfant prit la main dans le sac de bonbons.

- Eh bien, il t'en a fallu du temps pour me retrouver. Pourtant je n'étais jamais loin de toi. J'ai vu dans tes yeux la première fois ton affolement, ton désir, ta supplication, j'ai ressenti l'immensité de ta concupiscence dans tout mon corps. J'étais là, mais tu ne pouvais me revoir qu'en allant au bout de ta folie, au terme de ton rêve éveillé, je n'étais plus qu'un vague souvenir, pour que j'existe à nouveau il fallait que tu me réinventes, que je retrouve à tes yeux la consistance et la forme que tu avais construite dans ton esprit, que sans savoir tu me destinais. Je suis ce que tu veux que je sois.

- Viens, Romberg, il est impératif que je frotte mon archet sur tes cordes et que je caresse le velouté de ta table d'harmonie, tu dois me laisser jouer de ton corps, tu me réciteras des suites de Bach et je te chanterai des poèmes Baudelaire.

- Mon nom est Marianne, je te suivrai au bout du monde si tu me le demandes, je suis de ta chair et de tes os, nous pouvons ne faire qu'un, mon bel ami. Il suffit que tu me désires et je serai pour toi la muse, la mère, l'amante, mais tu devras pendre grand soin de moi, car malgré mon physique flamboyant, je suis d'une extrême fragilité.

- Tu es si belle, si jeune, et cependant tu sembles si mûre, si posée.

- Ne parle pas pour ne rien dire, aime-moi, fais-moi l'amour, comme si c'était la première et la dernière fois,

fais-moi jouir, fais-moi crier, ôte mes vêtements, déshabille-moi, je ne suis bien que nue, la poitrine offerte aux quatre vents. J'ai eu cinq enfants, et pourtant je suis toujours vierge, j'attends ton amour depuis si longtemps.

- Viens, l'hôtel du nord est à deux pas, c'est là que je veux te prendre comme épouse et maîtresse, viens, je pressens notre jouissance, j'imagine ton corps nu, dépouillé de ce tailleur bleu qui te vas si bien, qui moule ton cul superbement, et laisse libres tes jambes, et souligne la couleur de tes yeux, car ils sont bleus, comme les montagnes au loin, ou la mer qui danse, je t'aimerai toute la nuit, je t'aimerai toute la vie, je t'ai cherché trop souvent, maintenant que je t'ai trouvé, je ne te laisserai plus, je t'étreindrai tant et tant, que nous fusionnerons, nous serons indivisible.

Nous pénétrons dans la chambre, elle ressemble à toutes les chambres d'hôtel, mais elle est unique, elle est une chanson, elle est un refuge, le lit y est profond, les rideaux légers, la lumière douce, le canal est juste en dessous, une péniche y nage doucement, sans bruit, presque sans vagues, le temps est suspendu, et j'ôte enfin la veste de Marianne, elle n'a rien qu'un soutien-gorge rouge sur sa peau blanche. Je me dénude, j'ai une bite énorme, je ne l'ai jamais vu aussi décidée, Marianne quitte sa jupe, je lui arrache son slip, rouge aussi, elle est nue. De ma vie je n'ai vu aussi belle femme, longue, gracieuse, et pleine de rondeur, des seins pleins et fermes, un dos ample sur des fesses sublimes, et une taille fine vissée sur des hanches maternelles.

Des jambes musclées et plaisantes, faites pour danser ou pour marcher sans fatigue. Elle est comme la licorne de la tapisserie, mystérieuse et hiératique. Elle ouvre ses bras, vient vers moi, m'embrasse d'une tendresse qui m'était jusqu'alors inconnue, sa peau sur la mienne est comme un frisson, une caresse soyeuse et insistante, un appel à

l'amour, sans retenue, sans honte, sans pudeur, elle est une offrande, un bijou rare, une espérance, c'est comme si l'avenir était maintenant, comme si ce jour était le premier.

Je t'en prie, donne-moi ton âme, ton corps, ton être, déverse en moi la vie, plante ton sexe dans le mien, sois mon amant, sois le père de mon enfant, prends mon sexe à pleine bouche, goûte en les suc, laisse-moi sucer ta verge, la gober, l'avalier, je veux être pleine de toi à en déborder, remplie de ton amour jusqu'à suffoquer, jusqu'à l'extase totale, à n'être qu'un avec toi et le reste du monde.

- Je t'aime Marianne, je suis à toi, laisse-moi entrer, entrouvre tes cuisses que je me fixe en toi, que je me fonde en toi, que ma semence jaillisse et inonde ton ventre.

- Laisse-moi te conduire, cette joute est magnifique, notre plaisir sans pareil, mais prend garde, ne me trompe jamais, ne te détourne jamais de moi, sinon je disparaîtrai encore, et tu me perdras pour toujours. Si un jour tu es sur les mers n'écoute pas les sirènes, si tu vas par les routes ne t'égaras pas sur d'autres sentiers, gardes tes pas sur les miens et s'il te prenait de voler reste bien sous mon aile, sinon tu t'égarerais et ne recouvrerais jamais la douceur de mon sein.

AUGUSTINE

Augustine était très belle dans sa jeunesse. Elle s'était mariée, assez tôt, avec un journalier, un certain Marcel, une forte tête mais d'un dénuement terrible. Le mariage s'était fait en mai 1914, sans chichis, avec quelques voisins et parents, une noce de pauvre. Aussitôt mariés et n'ayant pas les moyens pécuniaires de prendre leur propre logement, ils habitèrent dans la maison des parents d'Augustine. C'était une petite maison propre, au milieu des champs, avec un potager et un puits où l'eau était en abondance. Cette modeste demeure était presque au milieu de la vallée du Calavon, entre le Luberon au sud et les monts du Vaucluse au nord, au croisement de la route qui va de Cabrières à Robion et de celle qui vient de Cavaillon pour monter sur Gordes. En août Marcel était parti à la guerre, comme tous les autres. Comme beaucoup d'entre eux, il n'en est jamais revenu. Il dort de son dernier sommeil quelque part dans la Marne ou la Somme, et son nom figure en bonne place sur le monument, mort pour la France.

De cette union, et pour cause de grand massacre il n'y eut jamais d'enfant. La grippe espagnole finie le ravage en emportant les parents d'Augustine, et celle-ci resta seule pour le reste de sa vie.

Sa vie se passa de cueillettes en vendanges, entre cerises, asperges, melons, tomates et raisins. Elle vécut ainsi, au gré des saisons, d'une ferme à une autre, d'un patron à l'autre.

Une fois par semaine elle allait au marché, vendre aux bourgeois de Cavaillon, quelques œufs, quelques lapins et poulets qu'elle élevait, des légumes aussi, selon l'époque et cela améliorait un peu son ordinaire. Elle se déplaçait toujours avec son vélo qui tirait une petite remorque.

Augustine se dessécha doucement, dans sa robe de deuil noire qu'elle ne quitta plus. Jamais elle ne regarda un autre homme, jamais plus la gaieté ne se lut sur son visage. À la fin elle était tellement ridée, voûtée et brûlée par le soleil qu'elle semblait un sarment de vigne.

Un jour elle eut du mal à marcher et puis elle dut abandonner la bicyclette. Alors elle se contenta du mandat de la maigre pension d'ouvrière agricole que le facteur lui apportait chaque trimestre, et elle arrêta ses marchés du lundi matin. Son état de santé empira. Elle qui s'était toujours soignée seule, qui n'avait de sa vie été chez un médecin, bricola avec les roues de sa remorque et un vieux fauteuil une espèce de chaise roulante.

Grâce à cet appareil, elle pouvait se déplacer dans la maison, la remise et le jardin. Elle avait toujours été si discrète et silencieuse, que tout le monde l'oublia.

Le pays devint riche, beaucoup de touristes passaient tout près de son logis, mais personne ne le remarquait, il était à moitié ruiné, le lierre mangeait les murs et les tuiles glissaient du toit. Les voisins auraient bien voulu, quelquefois, venir en aide à Augustine, mais elle rouspétait après tout le monde, disant qu'elle n'avait besoin de rien et que lorsqu'elle avait été dans l'embarras, personne ne s'était préoccupé d'elle, alors elle allait continuer comme ça, et basta.

Un dimanche après-midi du mois de juin, un lointain cousin de Marseille, qui faisait avec son épouse une promenade à Gordes, se rappela tout à coup de l'existence d'Augustine.

Il se renseigna au village et arriva chez elle sur le coup de quatre heures. Ce Marseillais fut tellement choqué et surpris de trouver sa cousine dans une si profonde détresse, qu'il appela aussitôt le docteur. Le médecin, en voyant cette vieille femme handicapée, réagit de la même façon que le visiteur, et ordonna que l'on hospitalise Augustine.

C'était en 1974, Augustine avait soixante-dix-huit ans, à cette époque j'avais vingt et j'étais ambulancier. C'est le docteur qui m'appela. Je suis entré dans cette maison délabrée que j'avais vue cent fois de la route, mais sans y prêter aucune attention, et je me suis retrouvé peut-être un siècle en arrière, il n'y avait pas l'électricité, ni l'eau courante, pas de gazinière non plus, la cheminée était allumée, en plein juin avec trente degrés dehors, elle fumait autant à l'intérieur que par son conduit et je voyais stupéfait que la jardinière était toujours utilisée. Tout était noir dans la pièce, le plafond comme les murs. Le sol était de terre battue, il n'y avait dans cette salle unique qu'un lit, une armoire, une table, deux ou trois chaises de paille défoncées, une horloge en parfait état de marche, et une très jolie petite commode. Sur l'évier il y avait une pompe à main, sans doute reliée au puits, une bassine de fer qui avait dû être galvanisée, et de la vaisselle sale. L'odeur était épouvantable, tout était d'une saleté repoussante, trois poules se promenaient là-dedans qui faisaient leurs besoins n'importe où, la vieille faisait dans un seau qu'elle devait renverser dans le jardin deux fois la semaine pas davantage. J'étais atterré, je n'aurais jamais imaginé, qu'au beau milieu du vingtième siècle, à deux pas de chez moi, qui écoute de la musique sur une chaîne hi-fi, dans une maison avec chauffage central, une femme, même vieille, même pauvre, vive dans une pareille infortune.

Je rentrais néanmoins le brancard, pour emporter cette malheureuse à l'hôpital. Elle était si fortement et depuis si longtemps courbée sur sa chaise roulante, que nous ne sommes pas parvenus à la déplier. Elle a fait le voyage jusqu'à Cavaillon cassée en deux.

À l'arrivée à l'hôpital, j'aidais les infirmières à déshabiller cette pauvre femme, c'était impressionnant, sous sa robe noire elle portait une chemise blanche ou écrue à l'origine,

qui n'avait plus comme couleur qu'un gris marron sale. Il fallut la mouiller, pour pouvoir la lui retirer, des lambeaux de peaux restaient collés à son ignoble vêtement, je suis sûr que cela devait la faire souffrir, mais Augustine ne bronchait pas, elle supporta ce supplice avec un détachement total.

Après être allé, avec son cousin faire les démarches habituelles à l'administration, je ne suis pas reparti, sans aller la voir. Les infirmières l'avaient installé dans une chambre lumineuse, avec deux autres personnes âgées. Elle était méconnaissable. Son visage bien que toujours aussi ridé et bruni de soleil, avait repris un air doux. Ses cheveux qui avaient certainement dû rester cachés longtemps sous son mauvais fichu, éclataient maintenant de blancheur. Ils étaient coiffés sagement, ses mains propres aux ongles raccourcis et désormais nets, étaient posées sur le drap et elle semblait sourire faiblement. Lorsque je m'approchais pour lui dire au revoir, elle ne parla pas, elle me répondit seulement par un petit signe de tête et un clignement des paupières.

Le lendemain soir, comme une chandelle usée Augustine s'était éteint paisiblement.

LES LETTRES DE PAUL

Il pleuvait depuis deux jours. Le soleil avait disparu du ciel. La maison restait dans la pénombre de l'aurore au crépuscule. Je laissais la lumière électrique en permanence. Je lisais je ne sais quel livre, et l'abandonnais, à peine commencé. Je m'ennuyais, ne pouvant sortir me promener, ni fixer mon attention aux choses les plus simples. Cette maison que je venais d'acheter, n'avait été débarrassée que sommairement par les précédents propriétaires, et je n'avais pas encore eu le temps ni l'envie d'ailleurs, de mettre de l'ordre dans ce capharnaüm. Avec ce mauvais temps qui n'en finissait pas, j'errais au hasard dans les pièces, désœuvré et maussade. Je montais les deux étages de l'escalier de pierre en caressant la froide rampe de fer forgé. J'étais attiré vers le haut, comme happé par les combles hauts qui semblaient avoir été ignorés depuis des lustres. C'est dans le tiroir d'un secrétaire délabré, au fond du grenier que je découvris les lettres de Paul. Je ne sais rien de ce Paul, sinon ce prénom et qu'il avait vingt ans en août 1914.

« Ma chère Jeanne, cela fait neuf mois que je suis parti, neuf mois qu'ils nous promènent sur le front, neuf mois que la mitraille tombe. Neuf longs mois sans toi, sans tes bras pour m'embrasser, ni tes yeux pour me regarder. Toutes ces heures qui s'égrainent dans la poussière ou dans la boue, à astiquer nos fusils, à guetter les boches d'en face, à voir tomber les camarades, à espérer la fin de ce carnage, je les passe parfois et malgré tout, à rêver aux années heureuses, là-haut sous l'Ossau, à la naissance du Gave, près des frayères à saumons.

Souvent tu me demandes, Jeanne, comment le petit paysan béarnais que je suis, né dans la montagne, élevé parmi les

vaches et les brebis, sait t'écrire sans l'aide du lieutenant, ni de l'aumônier. Moi qui ne parle guère d'habitude, et qui n'écris pas facilement, je vais te raconter une histoire d'avant ce grand naufrage où la guerre nous a précipités.

C'était le début de l'été 1904, quand les estives éclatent de fleurs et qu'il reste un peu de neige en haut des cols. L'homme venait tous les jours dans le pré sous la cabane. Je le voyais arriver de loin, par le chemin, il montait lentement, d'un pas lourd et mal assuré, s'appuyant sur une canne bien trop fragile pour nos sentiers de montagne. Puis il déplaçait la couverture qu'il avait sur les épaules, la posait au soleil dans un coin abrité de la prairie, et il s'asseyait dessus. Alors il sortait un livre de son sac, et restait là longtemps, à lire et rêvasser, s'allongeant parfois sur le côté, comme accablé de douleur ou de lassitude.

Après plusieurs jours ou j'observais cet homme de loin, tout en gardant les bêtes, je m'enhardis jusqu'à l'aborder. C'était un monsieur de Paris, il ne parlait pas notre langue d'ici, ses livres n'avaient aucune image, et je n'avais pas assez fréquenté l'école du village pour soutenir une conversation en français.

Il avait les yeux d'un bleu très clair, presque transparent, et malgré une apparence revêche due sans doute à ce regard dur et froid, il était très patient, et somme toute d'une profonde gentillesse. Jour après jour, semaine après semaine, il entreprit de m'apprendre à parler le français correctement. C'est grâce à lui qu'aujourd'hui au fond de ma tranchée, dans le froid et l'humidité je sers d'interprète entre les gradés et les gars du pays.

L'été suivant il revint, il avait beaucoup maigri, il toussait souvent. Ce mois de juillet 1905, fut pour moi un émerveillement. Il me dit que maintenant que je parlais bien français, je devais apprendre à lire. Je savais l'alphabet et déjà écrire mon nom, le maître d'école nous avait appris

cela. Mais j'avais du mal, même à déchiffrer les gros titres de l'almanach.

Il fallut encore un été à Monsieur Lefebvre, je n'ai jamais su son petit nom, pour m'apprendre à lire couramment, et à écrire à peu près comme il faut. Un soir sur deux, il restait à l'estive avec moi, et m'apprenait sous la lumière de la lampe à pétrole. Il m'avait acheté un cahier, et je m'appliquais à écrire jusqu'à tard le soir. Il me prêtait des livres que je lisais jusqu'à la nuit lorsque les bêtes me laissaient du temps. Ainsi j'ai découvert Notre dame de Paris de Victor Hugo, et les Trois mousquetaires d'Alexandre Dumas, celui-là me plaisait beaucoup, à cause de d'Artagnan.

J'étais encore bien jeune à l'époque, mais je me rappelle distinctement de cet homme, il portait une fine moustache, et il sentait la lavande. Il n'avait jamais pu se faire à nos gros souliers de montagnard et il montait là-haut avec des chaussures de ville ou des espadrilles qui ne tenaient pas longtemps. Il avait mal aux pieds, il s'essoufflait vite, il transpirait facilement, mais il venait chaque jour, comme si cela avait été un devoir, une évidence et que ce soit sous un soleil de plomb ou sous la pluie. Que le temps fût à l'orage ou que le vent chaud nous vint d'Espagne, il n'a cet été-là manqué aucun de nos rendez-vous studieux.

Moi je lui apprenais, les plantes, les bêtes, je lui montrais comment traire les vaches et les brebis, comment faire le fromage, je croie qu'il était heureux de tout cela, qu'il oubliait sa maladie, que sa souffrance devenait supportable.

À l'automne 1906, il est mort, le bon air de nos Pyrénées n'avait pas suffi à le guérir, et la tuberculose l'avait emporté. L'hiver suivant le père est tombé du toit et s'est cassé le cou. Alors comme j'étais l'aîné, j'ai dû aider la mère qui était grosse une nouvelle fois. J'aurais bien aimé étudier, aller aux cours du soir, apprendre encore et encore, mais cela n'était pas possible ».

Il y avait une dizaine de lettres, aucune n'était décachetée. Qui donc était cette Jeanne, qui visiblement n'avait jamais lu les lettres de Paul. Était-elle partie, avait-elle épousé un autre homme pendant que Paul était au combat, était-elle seulement une parente proche. Jeanne était-elle morte de chagrin, ou emportée par la douve ou la typhoïde pour n'avoir pu lire son courrier, ou bien l'a-t-elle sciemment ignoré, parce qu'elle n'aimait pas cet homme qui sans qu'elle s'en doute s'épanchait ainsi sur elle. Cet homme blessé, abandonné, perdu loin des siens, loin de son pays, qui se racontait, et la rendait témoin de son intimité. Cette correspondance à sens unique s'arrête brutalement en novembre 1915. Il aura fallu quatre-vingt-huit ans pour que ce courrier faute de destinataire trouve enfin lecteur.

L'ÉPICIER DU PETIT PALAIS

René règne en maître sur l'épicerie, il a l'œil à tout. Rien ne lui échappe de ce qui se trame dans la boutique. Il se régale des petites intrigues des enfants qui tentent de chiper de menus objets ou qui regardent avec envie les bocaux de bonbons. René, c'est le père Brunel, un petit homme vif avec la casquette vissée sur la tête, comme posée sur ses oreilles qu'il a plutôt grandes et affûtées. Coincé sur son oreille droite est toujours un crayon gras. Crayon qu'il taille régulièrement avec l'Opinel qu'il garde serré dans la poche de son immense tablier bleu avec le carnet qui ne le quitte pas.

René écrit souvent des choses mystérieuses sur son carnet. Il attrape le crayon fiché sur oreille, en suce un peu la pointe comme pour faire venir l'inspiration et inscrit des signes étranges sur les pages du calepin.

Devant l'épicerie il y a une vaste glycine qui recouvre presque entièrement la cour, elle s'appuie d'un côté au mur de la maison et de l'autre vient mourir en guirlandes sur une petite murette qui borde la route.

Il y a un fada qui passe sa vie sur un coin de la murette, il fait et défait consciencieusement les nœuds d'une ficelle. Je ne connais pas son nom, tout le monde l'appelle le Fada. Il sourit aux anges en poussant de petits grognements, baille aux corneilles, et ponctue de significatifs mouvements de tête une conversation qu'il mène directement avec les dieux. De temps en temps il donne la main à René pour les bouteilles de gaz ou aide l'une ou l'autre des clientes à porter les commissions.

Le voyage est à l'intérieur de l'épicerie. Dès que tu passes la porte avec son rideau d'olives de buis tu as l'impression que

toutes les odeurs du monde se sont donné rendez-vous là. Cela va du girofle au curry, en passant par le safran les poivres et toutes les senteurs de Provence. Sur une table sont le Banon avec ses feuilles de châtaigniers croisées, les minuscules chèvres frais avec leurs branches de thym ou de romarin, les fromages plus fait aussi, sec ou moelleux qui exhalent ensemble leurs parfums pas toujours discrets. Et puis il y a suspendu à des clous enfichés dans les poutres des saucissons qui sèchent, et des jambons dans leur vêtement gras et rêche. Des guirlandes d'ail décoorent aussi le plafond, d'où pendent également des instruments de cuisine, des passoires, des casseroles, tout un peuple de bassines en zinc et en fer-blanc qui tintent à chaque ouverture de porte les jours de grand Mistral.

Au sol sont de vastes sacs en toile de jute épaisse aux bords ourlés d'où débordent les lentilles vertes, le riz, les pois secs, les pois chiches, l'épeautre, la farine, le gros sel des salins du midi, et aussi les tonneaux d'olives noires de Nyons, des vertes d'autre part, et des cassées si odorantes dans leur saumure légère. Il y a des tonnelets plus petits où serrés à leur habitude des anchois marinent dans le sel ou dans l'huile. Les huiles sont sur l'étagère au-dessus, dans des jarres de verre munies de robinets de laiton chromé. Leur couleur détermine leur nature, du vert le plus clair au plus foncé pour les huiles d'olives, puis du doré transparent pour l'arachide et l'huile de pépins de raisin.

Dans un coin il y a toute une collection de porte-plume fantaisie, des bouteilles d'encre de diverses couleurs, des cahiers de brouillon, tout un petit matériel scolaire, des trousse, des doubles décimètres, des pointes Bic, des crayons gris, des crayons de couleur, des taille-crayons métalliques. Tout cela est rangé sur des cartons plats et tenu par des élastiques.

Au moment des vendanges René tient le papier. Ce papier, blanc bordé de jaune pour les raisins blanc et bleu ou violet pour le muscat et les Alphonse Lavallée que l'on met au fond des cagettes. Avec les ramettes de papier il vend aussi les tampons encreurs pour pouvoir y imprimer le nom et l'adresse du paysan ainsi que la qualité du raisin.

L'épicerie de René et Yvette, c'est la caverne d'Ali Baba, tu y trouves de tout, des conserves, des balais de paille de riz, des savons de Marseille, des calissons d'Aix, des tablettes de chocolat, des serpillières, des seaux de toute taille, c'est un bric-à-brac merveilleux pour un gamin de dix ans.

À l'épicerie ils sont plutôt à l'aise, ils ont même une télévision, et le mercredi soir ou le temps le permet ils mettent le poste contre la fenêtre et des chaises pleines de gosses fleurissent dans la cour, sous la glycine, parce que le mercredi c'est le jour de la piste aux étoiles.

Même l'hiver on s'entasse dans la salle à manger pour regarder le cirque, Roger Lanzac présente une émission de Gilles Marguaretis, c'est la fête.

Mais René possède une immense passion et un grand secret. Il consacre tout son temps libre à la Fontaine de Vaucluse. Elle est sa maîtresse unique et omniprésente. Il en parle comme d'une femme mystérieuse et magnifique dont les charmes cachés sont autant de trésors à découvrir. La Fontaine est une vierge splendide que jamais personne n'a déflorée, et qui pourtant offre son sexe béant aux innombrables badauds du dimanche qui escaladent le sentier de ses cuisses toujours fraîches et humides. Cette vierge est pourtant féconde et mère des eaux qui déverse des flots de Sorgues dans son vallon. Ces Sorgues qui s'en vont jusqu'en Avignon, jusqu'au Rhône répandre fraîcheur et bienfaits dans un entrelacs d'îles, où la transparence de son eau laisse miroiter les truites.

Depuis l'enfance René est amoureux d'elle, il en est presque fou, tant sa passion le dévore et l'accapare, tant sa beauté le subjugué. René se prend pour Pétrarque qui du haut de son donjon pouvait à loisir admirer la source, et nourrissait peut-être ainsi son amour pour la belle Laure de Noves.

Le père Brunel est aussi un stratège, il a répertorié tous les avens et toutes les sources situés entre Forcalquier Venasque et Goult. C'est-à-dire que cet homme, ce petit épicier de rien du tout a parcouru sa vie durant tout le plateau d'Albion et tous les monts du Vaucluse ce qui représente une somme de travail incomparable et des centaines de kilomètre de marche dans des contrées abandonnées de tout être humain depuis la fin de la Grande Guerre. Toutes ses découvertes, toutes ces randonnées, il les a inscrites sur des cartes d'état-major, qu'il garde roulées précieusement.

Le grand secret du mystère de la Fontaine, René le garde jalousement par de vers lui. Il ne veut pas que celui-ci soit public. La Fontaine doit garder intacte son énigmatique provenance. Aucun profane ne doit savoir d'où sourd cette eau limpide et fraîche qui a fait la richesse de notre petite région. Personne ne doit plus pouvoir sonder les arcanes de cette source sublime.

Néanmoins lorsqu'il est en verve, René lâche quelques informations, et il explique que la Fontaine de Vaucluse est en réalité comme une immense chasse d'eau automatique. Ceci n'est pas romantique, bien sûr, mais l'amour est-il toujours romantique, n'est-il pas aussi trivial, telle la vie qui nous mesure à l'aune de nos grandeurs et nos bassesses.

René de dire alors qu'il existe un lac souterrain à la quasi-dimension du quart du département, et qu'alimenté par les pluies et les neiges précipitées sur tout le plateau d'Albion et les monts du Vaucluse, se remplit jusqu'à ras bords. Quand cette citerne de géant est pleine, se fait alors une respiration par les avens environnants, et un courant d'air salvateur

permet aux flots contenus de jaillir de la vasque dans un bouillonnement superbe.

Lorsque enfants, il nous expliquait le cheminement de sa pensée à propos de la fontaine, je crois bien que nous tombions nous aussi amoureux d'elle, et il réussissait à nous entraîner dans des entreprises fantastiques. Nous devenions avec lui spéléologues et terrassiers. Il était notre grand maître et nous étions ses disciples attentifs et émerveillés.

Il s'était entiché d'une source, sur le contrefort de la colline de Lagnes, un endroit nommé Charlin. Il nous avait expliqué, que c'était une Fontaine de Vaucluse en miniature. Il avait constaté qu'elle coulait en même temps que la Fontaine, et que celle-ci fut sèche, Charlin aussi. Alors sous sa direction avisée, nous entreprîmes le dégagement de cette source, et nous constatâmes que René avait raison, que la conformation géologique de ladite source était en tout point comparable à son incomparable maîtresse.

Perfectionniste à l'extrême, René a peaufiné cette théorie jusqu'à la fin de sa vie. Bien que cardiaque et déjà fatigué, il partait encore dans ses courses folles sur les montagnes à l'entour.

Un jour, son chien, un teckel nommé Ficelle, comme tous les précédents, est rentré seul à l'épicerie. René quant à lui était resté dans ses garrigues à rêver pour toujours de sa belle et de son secret. Il avait sûrement rejoint Pétrarque, Norbert Casteret et Frédéric Mistral dont il aimait tant la langue.

Je crois qu'il a trouvé son arlésienne dans une trouée bleue au beau milieu des chênes verts, des cades, des romarins sauvages, du thym et des lavandes.

LES AVIONS DE L'AUTOMNE

L'école a un petit air de cloître, avec son préau sud en arcade et sa cour ombragée par le feuillage des arbres. Elle s'ouvre plein Est sur la route par une longue grille verte plantée sur une murette. La cour des filles, au sud, sous les tilleuls est plus basse, que celle des garçons. Nous sommes sous les platanes au nord.

J'ai toujours préféré le commerce des filles, à celui des garçons, aussi pendant la récréation, je suis dans le clan de ceux qui se tiennent près du mur qui sépare les deux sexes. Le maître d'école aussi se tient près du mur de séparation, comme cela, il surveille tout le monde. Les jours de mistral, il se colle avec les institutrices dans l'encoignure du mur, coté fille, pour s'abriter un peu, surtout lorsque les platanes perdent leur bourre.

L'école est en bas du village, près de la mairie, sur le bord de la route de Robion, elle fait face à un chemin qui grimpe dans la colline.

Moi, je suis le Boche. On m'appelle comme ça, parce que mon père est né à Belfort, là-haut aux marches de l'Alsace, quant à maman n'en parlons pas, elle vient de Dunkerque, c'est-à-dire l'autre bout du monde. Je n'aime pas que l'on m'appelle ainsi, cela me fait mal et je déteste les autres enfants, surtout ceux du village. Ils se prennent pour des cadors, ils connaissent tous les recoins, tous les sentiers des collines, les grottes et les souterrains du château. Enfin ils le disent, mais je crois qu'ils mentent. Cela m'étonnerait beaucoup que leurs parents les laissent jouer sous terre, surtout avec les risques d'éboulements.

En fait je suis jaloux. J'aimerais passer mon temps avec eux, à fureter dans les ruines, à courir la montagne, à inventer des

cavernes où coulent des sources fraîches, à découvrir des trésors, à construire des cabanes de branches en haut des arbres, à chercher de l'argile dans la vieille mine, et à surveiller de loin les adultes.

Si mes parents et les parents de leurs parents étaient nés ici, je pourrais m'amuser avec les autres, je serais moi aussi du village, mais on ne fréquente pas les boches. À la limite ils veulent bien que je joue à la Gouille, parce que je suis mauvais, et qu'ils ramassent toutes mes billes.

Ici, nous sommes entre Dunkerque et Tamanrasset, presque au milieu, si on ne compte pas la mer, dans le Comtat Venaissin, enfin, ça s'appelait comme ça dans le temps. Aujourd'hui c'est le Vaucluse, préfecture Avignon, sous-préfecture Carpentras, Apt, et Orange. C'est une vieille terre, les Grecs puis les romains, y habitaient déjà, et avant il y en avait d'autres. C'est une terre bénie des dieux, tout y pousse, les oliviers, la vigne, les vergers de mille fruits, et puis les tomates, les courgettes, les aubergines, les poivrons, et encore le blé, les lentilles, les pois chiches, les haricots, mais surtout, ici c'est le pays des melons. C'est là que je suis né, dans une banaste de cantaloup, entre la Durance et le Calavon, en plein Cavaillon, à la fin du mois de mai, quand les tout premiers melons de l'année pointent leur nez et que la place du Clos est noyée sous les cerises.

Si cette terre est une merveille, avec le don qu'elle a de tout faire venir, sans ingratitude jamais, si elle donne des cerises aussi rouges que juteuses, des pêches et des pommes et des poires sans compter, ses habitants par contre comptent tout, les sous comme les sentiments, les hectares comme l'amour, l'huile comme la tendresse, les olives comme les baisers. Sous une apparente jovialité, tout s'additionne ou se soustrait, les visites se rendent à l'unité, l'argent toujours avec des intérêts. L'amitié est rare, la haine courante,

l'amour sauvage, la passion destructrice et la rancune tenace.

Des familles entières se haïssent ou s'ignorent, parce que le trisaïeul a un jour regardé de trop près la fille de la maison et ne l'a pas marié, ou bien c'est qu'il avait pris de l'eau au puits sans la demander, ou encore qu'il avait profité du mulet sans contrepartie, en fait personne ne se rappelle pourquoi, mais les enfants ne se parlent qu'au travers d'insultes ou de sous-entendus. Untel est d'une famille de voleur, tel autre d'une lignée de bâtard, celui-ci est fils de poivrot, celle-là fille de rien, comme sa mère et comme sa grand-mère.

J'exagère sans doute, mais le rejet que les gens d'ici ont pour le reste du monde, est total et définitif. Même s'ils savent parfois se montrer d'une amabilité certaine et d'une générosité étonnante, je ne puis m'empêcher de me demander quel retour ils en attendent. Rien, jamais, n'est gratuit.

Le temps est quelque chose d'étrange, quelquefois il passe très lentement, les journées sont longues, il faut attendre longtemps la récréation. Alors je rêve, je regarde le panache des platanes fouettés par le mistral. Les nuages volent là-haut, en faisant des cartes dans le ciel, avec des golfes, des isthmes, des presque îles, qui changent tout le temps, qui se transforment, qui s'ouvrent brusquement sur l'océan du ciel, avec des îles par-ci par-là, et l'immensité tout autour, et le maître qui envoie son pied cogner dans le bureau pour me réveiller. Ce que je préfère ce sont les golfes, le golfe du Tonkin, le golfe du lion, le golfe de Gascogne, le golfe du Mexique, ils s'ouvrent sur la mer comme des bras gigantesques pour accueillir des navigateurs solitaires. Parfois le temps s'accélère, on a beau courir, sauter, inventer mille jeux, rien ne retarde l'entrée en classe.

Au premier étage c'est la classe des grands, qui préparent le certificat d'études primaire. Ceux-là, ils ont déjà du poil autour de la quiquette. Ils se réunissent souvent dans les chiottes pour savoir qui en a le plus. La bande de Jackie, c'est celle du village, eux, ce sont des teigneux, ils passent le temps à nouer des alliances éphémères avec les uns et les autres dans le seul but de déclencher la bagarre. Les plus petits, du cours élémentaire, c'est plutôt les billes.

Et puis il y a les Belgicains, Yves et Olivier, leur mère est du pays, mais elle a marié un Belge, ils ont aussi une sœur, Régine. Jacques, c'est le contraire, son père est pur jus local mais sa mère est du pays des Chouans. Il y a un autre Yves, un richard, lui, il est né coiffé, ses parents sont les plus gros propriétaires du coin, ils sont pleins aux as, ils roulent avec une Déesse, comme le président de la République, et son oncle a même la Mercedes.

À oui, je disais que j'aimais mieux les filles. C'est vrai, je les trouve douces, elles ont des beaux yeux, et quand elles pleurent on ne se moque pas d'elles. Donc, pendant la récré je suis parmi ceux qui sont contre le mur de séparation, et même carrément à cheval dessus, pour défier un peu les maîtresses qui surveillent. Beaucoup de filles sont trop fières pour venir près du mur, alors là je suis le plus souvent avec Martine, Geneviève, Josiane, et les deux Nicole, A. et S.

Nicole A. C'est ma préférée, Elle est très brune, elle a de beaux cheveux noirs et des lèvres très rouges. Les autres disent que c'est ma fiancée. Un jour je me marierai avec elle. C'est la fille du receveur des Postes. Mon malheur, c'est qu'elle habite au-dessus de la Poste, en haut du village, et que moi j'habite dans la campagne et qu'au village je n'y vais jamais. Alors Nicole je ne la vois qu'à l'école. Il y en a toujours un de la bande du village pour me dire, que c'est une salope, qu'elle montre sa culotte à n'importe qui dans

les ruines du château. Je sais bien que ce n'est pas vrai, que ce sont des histoires. Je ne le crois pas, mais je suis jaloux. J'aimerais habiter le village, pour la voir tout le temps. Quand le Mistral souffle très fort vers le milieu de l'automne, les platanes tombent leurs premières feuilles, c'est le moment que tous les gamins attendent avec impatience, car il est un jeu dont nous sommes friands. Tout d'abord il faut choisir les bonnes feuilles de platane, pas les sèches elles sont trop fragiles, si elles sont trop vertes cela ne marche pas non plus. Il faut beaucoup de circonspection pour trouver la feuille idéale. Elle doit être encore un peu verte mais déjà légèrement mordorée, encore souple mais déjà rêche, avec la queue bien roide et droite. Il s'agit désormais de découper cette feuille, d'enlever les parties basses et de garder le tissu qui garni les nervures intermédiaires. Puis éliminer tout le reste en gardant la queue, que l'on va ensuite couper un peu courte pour pouvoir l'enfiler dans un tube de pointe Bic. Il est désormais requis de vriller les deux ailes de cette hélice afin qu'elle tourne au mieux, le réglage est délicat car il est nécessaire d'obtenir une rotation idéale, afin qu'en courant dans la cour, l'illusion de l'avion soit parfaite.

LE CANAL

À côté de chez nous coule le canal. Ce canal est une institution, c'est le canal de Carpentras. Dans les années 1880, il fut décidé d'irriguer la plaine du Comtat Venaissin, on a donc dérivé des eaux de la Durance autour du petit Luberon. Elles coulent depuis lors sous Mérindol, Cheval Blanc, les Taillades, Robion. Puis par une série d'ouvrages d'art, le canal traverse le Calavon, passe au-dessus du chemin Romieux, file sous Lagnes et enjambe la Sorgue au lieu-dit Galas. Ensuite il poursuit son cours jusqu'au-delà de Carpentras. Il existe des canaux secondaires comme le canal de L'Isle sur Sorgue, puis tout un réseau de fillioles qui vont arroser jusqu'au moindre bout de terre. Pour les gens de l'époque, qui vivaient chichement dans les villages des collines, ce fut une aubaine formidable, de voir leur terre devenir aussi riche que celle de Provence, et ils sont descendus nombreux de leurs restanques, où ils pleuraient misère, pour s'installer dans la plaine.

Maintenant imagine le bonheur pour des enfants de huit à douze ans, qui pataugent à longueur d'été dans ce réseau mouillé, alors que la température ne descend pas en dessous de trente degrés. C'est une merveille, tous les bords du canal sont des forêts de roseaux du Var, une véritable forêt vierge, l'aventure est là, omniprésente. Nous allons y pêcher, nous y baigner, faire voguer des bateaux fabriqués avec des feuilles de cannes. Les cannes ce sont ces roseaux du Var, qui furent importés ici pour stabiliser les rives des canaux. Ces canniers, comme on les appelle, ont trouvé tout de suite une utilisation. Tous les ans ils sont coupés ras et employés à la construction de haies artificielles pour protéger les cultures maraîchères du Mistral.

Sur le canal, nous nous retrouvons toujours les mêmes, Yves, Olivier, Régine quand sa mère la laisse venir avec les garnements que nous sommes, ma petite sœur Laure, Jacques s'il n'est pas retenu par ses parents pour quelque après-midi studieux et de temps en temps Dédé, mais pas trop souvent, car c'est un faiseur d'embrouille.

Notre vie se passe entre le canal et les Loubières, un morceau de garrigue qui nous appartient totalement et dont nous connaissons toutes les sentes, toutes les grottes, tous les arbres et tous les parfums. Notre domaine est immense et nous le parcourons dans tous les sens, toujours à l'affût d'une quelconque péripétie. Que ce soit au plein été, pour barboter dans l'eau ou aller à la pêche, à l'automne pour chaparder des amandes, des figes et tous les fruits disponibles, et jusqu'à l'hiver pour poser des pièges aux oiseaux de passage. Mais notre entreprise préférée, c'est la pêche dans les trous d'eau qui subsistent au fond du canal, lorsqu'en novembre les gardes ont coupé l'eau, pour les entretiens. Car il y a des gardes canal, comme il y a des gardes barrières aux chemins de fer, d'ailleurs leurs maisons se ressemblent.

Donc au début de novembre, l'eau du canal tarie, les cannes ont fait leurs plumets et commencent de sécher, bientôt on les coupera, et ne restera au fond de notre rivière que quelques mares. Ces mares sont poissonneuses, car tous les poissons s'y retrouvent, et avant les premières gelées, nous descendons des rives pour draguer les trous d'eau. C'est alors une pêche miraculeuse, nous piétinons d'un bord et de l'autre avec la main ou une épuisette nous ramassons tout ce qui grouille et survit encore dans ces marigots. Personne chez nos parents ne veut cuire cette pêche, ils disent tous que le poisson est vaseux, qu'il est plein d'arêtes, que c'est dégoûtant de manger cela. Alors, qu'à cela ne tienne, nous

avons Régine, notre cantinière, notre égérie, qui ne manque ni d'allant ni d'idées ?

Nous avons une cabane dans la gravière, Régine nous y fait frire parfois des têtards que nous mangeons, sans broncher, car aucun ne veut perdre la face devant elle, et parfois les poissons que nous récoltons à l'automne au fond du canal. Régine est notre cadette, d'un an plus jeune que nous, mais personne ne met en doute aucune de ses capacités, elle fait partie intégrante de la bande. C'est notre Madelon, que ce soit à la cabane de la gravière, où dans notre grotte des Loubières, elle est l'âme incontestée de nos équipées sauvages. Nous sommes soudés comme les doigts de la main, nous sommes des mousquetaires, nous sommes intrépides et nos escapades sont le ferment de notre imagination.

Au printemps nous allons poser des bouteilles au cul percé dans la Folie, un petit ru qui sort d'une source de notre domaine, nous y attrapons des vairons, et quand parfois une truitelle nous fait l'honneur de s'y prendre, c'est une fête. Nos frairies n'ont pas de fin, le temps est figé sur notre enfance, de toute éternité nous sommes là, enracinés dans ce pays, en sachant tous les secrets, ceux de toujours et ceux que nous inventons et ceux que nous découvrirons un jour. Notre appétit est sans limites, notre courage sans bornes et le ciel bleu au-dessus de nos têtes est immense qui nous appelle à la démesure. Nous serons plus tard des explorateurs aux confins de la planète, des navigateurs solitaires, qui comme Alain Bombard, affronteront les périls de l'océan jusqu'aux îles lointaines pour y créer une société de bonheur et de félicité. Notre amitié est profonde, inextinguible, elle passera le temps et l'espace, elle entretiendra le souvenir toujours, nous ne nous séparerons jamais, cela est inenvisageable, inconvenant, définitivement impossible.

Comme nous sommes des marins audacieux, nous avons confectionné un radeau à l'aide d'une chambre à air de camion, que nous avons assorti de planches liées serrées. Olivier est notre capitaine, il nous guide sur le fleuve jaune et nous nous laissons glisser au gré de l'eau. Nous déposons le radeau aux vannes, après avoir traversé la route nationale, de là nous allons jusqu'en dessous de Lagnes. Ensuite il faut refaire à pied le chemin inverse en suivant le sentier qui suit le canal. Parfois notre navigation nous emmène jusqu'à l'aqueduc de Galas, tout près de Fontaine de Vaucluse, mais c'est là notre périple le plus long, car il serait vraiment trop fastidieux de revenir de plus loin.

Sous l'aqueduc du canal, il y a les restes d'un autre aqueduc que les Romains avaient construit pour mener l'eau de Fontaine de Vaucluse jusqu'aux arènes d'Arles, alors nous devenons nous aussi d'infatigables constructeurs de l'ancien temps.

LA BIEN TRISTE HISTOIRE DES FILLES DU PÈRE MICHEL

On a tendance à appeler les hommes d'un certain âge le père Untel. André Michel, lui, avait acquis ce sobriquet de bonne heure. Il avait hérité de ses parents une petite exploitation agricole d'à peine moins de trois hectares, dans un petit patelin de Seine et Marne. Le bâtiment de la ferme se trouvait enclavé dans le village. À l'âge de vingt-trois ans, il avait épousé Marie, une brave fille, de quatre ans sa cadette, mignonne, travailleuse et pas compliquée, mais qui avait la malencontreuse habitude de tomber enceinte chaque fois qu'elle ouvrait les cuisses. Ainsi après seulement trois ans de mariage ils avaient déjà deux enfants et Marie était grosse de son troisième. Alors on commença d'appeler André, le père Michel. Ils eurent donc de nombreux enfants, une douzaine sans compter les fausses couches.

La première de la portée, Lucette était un peu simplette, elle garda sa vie durant l'esprit d'une petite fille. C'était cependant une belle plante, et elle attirait les garçons comme un aimant attire la ferraille.

A douze ans Lucette était déjà gironde, et il ne fallut pas longtemps pour qu'un gars du village en fasse son « quatre heure ». On suspectait même que ses frères n'étaient pas indifférents aux formes généreuses de cette pauvre fille, mais vous savez comment sont les gens, tous des langues de vipères. En réalité, et bien qu'ils s'en cachassent, tous les hommes du village baisaient Lucette, il suffisait qu'on lui offre des bonbons et l'affaire était dans le sac.

L'affaire était aussi dans le ventre de Lucette, qui comme sa mère était d'une incomparable fécondité. Cette pauvre Lucette avait toujours un polichinelle dans le tiroir, et la maison du père Michel devenait au fil des ans une immense

pouponnière. Souvent Marie et Lucette étaient pleines de concert, oncles, tantes, nièces et neveux se mélangeaient allégrement dans la maison. Pour ses dix-huit ans Lucette accoucha de son quatrième enfant, deux jours plus tard Marie pondait le douzième.

Des gamins de Lucette il y en avait de toute couleur, des blonds, des roux, des bruns, avec des yeux bleus, marron, noisette, des filles, des garçons. Tous ces enfants, qui se bousculaient dans la petite ferme, on les habillait et nourrissait comme on pouvait. On distinguait les petits de Lucette de leurs oncles et tantes, par un point qu'ils avaient en commun, ils étaient morveux et pleurnichards.

Le père Michel qui avait quatre vaches, élevait également, poules, canards et lapins, mais cela était tout juste suffisant pour survivre, et tout ce petit monde tirait le diable par la queue, tandis que le curé baptisait à tour de bras cette marmaille.

Les Michel avaient une autre fille, plus jeune que Lucette, Mireille. Celle-ci n'avait aucun handicap, moins jolie que sa sœur aînée, elle n'avait, comme on a coutume de dire, pas froid aux yeux. Elle courrait le guilledou avec entrain, et se retrouva bien entendu enceinte elle aussi en dehors du mariage. Bon sang ne saurait mentir. Le père, un inconséquent jeune homme, bien sous tous rapports, et d'une bonne famille, refusa incontinent d'assurer sa paternité. Il avait en vue une union plus avantageuse.

Mireille, sans se démonter, se mit aussitôt en quête d'un nouveau soupirant. Elle dégota un grand escogriffe, niaiseux, fier de son auto et de sa coiffure en banane, qu'elle emballa séance tenante avec une partie de jambes en l'air mémorable. Le gars en question, un certain Jean-Paul, lui proposa aussitôt le mariage. Bienheureuse, Mireille qui s'arrondissait légèrement, fit l'impasse un temps sur son subit embonpoint, mais celui-ci prenant des proportions

inquiétantes, elle expliqua à son fiancé, qu'elle faisait une grossesse nerveuse. L'autre sot, goba la chose avec un peu de mal, mais admit que la nature avait parfois des incongruités. La date du mariage étant fixée, la noce convoquée, la jeune Mireille arriva devant la mairie au bras du père Michel et là, perdit les eaux. Jean-Paul qui était pourtant bonhomme, prit ses jambes à son cou et disparu de la vie de Mireille. La belle, après ses couches, trouva par chance, un divorcé voulant bien se charger de sa progéniture.

Vint un jour où le père Michel, prit sa retraite et vendit la ferme. Le temps avait passé, les parisiens aisés cherchaient des villégiatures à la campagne et Michel qui tira un bon prix de la vente fit construire un petit pavillon, où il finit ses jours auprès de Marie.

Quant à Lucette, pour débile qu'elle fut ; elle parvint malgré tout à élever ses huit enfants. Suite à son dernier accouchement et grâce à une infection, elle fut libérée de tout son fourbi géniteur et tant bien que mal continua le reste de sa vie.

TRENTE ANS SOUS TERRE ou la vie d'une armoire à glace

À quarante-quatre ans Jean Noël Champion était toujours mineur. Il l'était depuis qu'il était arrivé sur le carreau accompagné de son père, à l'âge de quatorze ans, pour sa première descente au fond du puits. Jean Noël était à la mine, comme son père et le père de son père et ainsi de suite depuis on ne sait combien de générations de pauvre bougre baisé par un destin de merde. Trente ans sous terre cela marque un homme, même mineur. Ce jour-là Jean Noël décida de ne plus s'enfoncer dans les entrailles charbonneuses de ce foutu pays nordique, il voulait du soleil et rien que du grand ciel bleu. Il résolut de partir aussitôt vers le sud et de changer de vie, il passerait le temps qui lui restait à vivre sur le sol, sans jamais mettre ne serait-ce que le pied dans une cave.

Il voulait trouver une femme qui n'avait rien à voir avec les mines ou les terrils ou les corons, une femme qui aimerait se dorer au soleil et lui faire des enfants brunis sous le ciel, mais sans aucune trace de poussière noire.

Il chercha un moment du travail et une femme du côté de Marseille, qui d'après lui était l'endroit au monde le plus loin des houillères.

Comme il était courageux et beau gosse il arriva à ses fins assez rapidement, il trouva un boulot de terrassier, et une jolie fille lui dit oui pour le meilleur et pour le pire. Mais Jean Noël avait un rêve, et lorsqu'ils emménagèrent lui et son épouse dans le petit appartement de la belle de mai, ils achetèrent chez un brocanteur une magnifique armoire à glace. Jean Noël ne s'était jamais vu en entier, partout où il avait vécu il n'y avait que des miroirs trop petits.

Des hommes livrèrent la belle armoire et son immense réflecteur, ils fêtèrent cette arrivée en s'envoyant en l'air devant la glace, comble du plaisir, pour des personnes qui jusqu'alors ne s'étaient jamais réellement regardées.

Le soir il éteignit la lampe de chevet et s'endormit heureux, blottit contre sa petite femme, dans son lit face à l'armoire à glace.

Au matin, il se leva, ouvrit les persiennes et se regarda dans la glace de l'armoire.

Horreur, il était noir de charbon, il se précipita dans la salle de bains, se doucha, brossant sa peau à la brosse en chiendent, avec une violence terrible, puis retourna se voir, il était toujours aussi charbonneux, son rêve était un cauchemar, la glace était piégée, c'était une armoire des houillères, putain de dieu, il n'aurait jamais dû acheter d'occasion, au comble de la colère il fracassa sa tête contre ladite armoire, et le miroir se teinta du rouge de son sang.

MARIE-LAURE AU SOLEIL

Marie Laure aime se dorer au soleil, elle aime en particulier une pierre plate, lisse et douce, sur laquelle elle se love avec plaisir. Elle déteste la pluie et dès que quelques gouttes tombent elle se faufile sous le plus proche abri.

Bien que jeune encore, elle a déjà acquis beaucoup d'expérience dans la détection des vibrations des pieds qui passent à proximité de son repaire. Elle sait d'instinct, si le promeneur est un badaud tranquille, ou si c'est un chercheur de querelle.

J'ai rencontré Marie Laure une journée de grand soleil, elle venait de terminer sa deuxième mue de l'année, le printemps était juste commencé, mais l'air d'une extrême douceur l'avait fait sortir de son trou pour rejoindre cette pierre où je l'ai connu.

Au début du mois de juin qui a suivi notre rencontre, elle venait d'avoir cinq ans, elle fit la connaissance d'un beau mâle de huit ou neuf ans.

Ils filèrent le parfait amour, entrelaçant leurs anneaux en de voluptueuses volutes, rampant délicieusement sur les pierres chaudes, à l'ombre délicate des garrigues, les narines pleines des délicieux parfums de lavande et de thym. Les cigales accompagnaient de leurs chants leurs ébats, et la journée passa très vite, trop vite. Quand vint le soir son beau fiancé disparut entre les rochers et Marie Laure se trouva bien seule.

Ainsi va la vie et l'existence d'une petite vipère aspic n'est faite que de solitude. Quelques semaines après elle mit au monde six petits vipéreaux, d'une délicate finesse qui s'éboudirent tranquillement dans la nature.

Promeneur solitaire, tu auras rarement l'occasion de voir Marie Laure, car d'une nature craintive elle se laisse difficilement approcher. Si par hasard tu la croises sur ton chemin observe la de loin, ne lui fait pas peur, et tu la verras respirer doucement sur son caillou, profitant comme toi-même du beau temps.

LE TRAIN MISTRAL.

Le quai est plein d'une foule de voyageurs, des hommes en képis poussent de grandes brouettes à deux roues où sont entassés des bagages. Tout ce monde s'interpelle, les porteurs invectivent les rêveurs. Un grand bonhomme en uniforme avec casquette blanche fait reculer les imprudents du bord du quai, il arbore fièrement un bâton muni d'un drapeau métallique rouge et blanc. Un homme pousse une vitrine de sandwiches et de boissons, criant à qui peut l'entendre dans ce brouhaha, qu'il a de quoi restaurer les affamés.

Des gens s'impatientent, ils regardent leurs montres, et se penchent pour tenter de voir l'arrivée du train. Je suis tout excité, mon arrière-grand-père, Gerasime, tient ma main bien serrée. Nous attendons le rapide pour Paris. Le rapide il ne s'arrête que dans les grandes gares, sinon il y a l'express, qui stoppe à chaque station.

Le train que nous attendons, c'est le Mistral, Pépère m'a expliqué, que c'est un Trans Europe Express, mais que c'est quand même un rapide. Il ne met que cinq heures et trente minutes pour aller d'Avignon à Paris, Les autres mettent sept heures. C'est le train le plus rapide du monde, il roule à cent soixante kilomètres par heure.

Une fébrilité soudaine s'empare des voyageurs, là-bas, au tournant nous apercevons la locomotive. Pépère me soulève pour la voir arriver. Elle est énorme, elle a un rond rouge sur l'avant de son nez marqué SNCF en dessous est écrit Train Mistral. Je pense à l'école, où la grosse blague c'est de dire que cela signifie Savoir Nager Comme Fernandel, cela me fait rire. La motrice ralentit, j'ai tout le temps de la regarder, elle est noire ses roues sont immenses, elle en a au moins six

paires, elle crache de la vapeur sur les gens qui sont sur le quai, elle freine dans un boucan d'enfer, une fumée noire sort de sa cheminée.

Puis viennent les wagons, ils sont brillants, on les dirait argentés. Une voix nasillarde annonce Avignon deux minutes d'arrêt. Peu de personnes descendent, nous montons dans notre voiture, suivant le couloir jusqu'au compartiment où nos places sont réservées. Dans la voiture il n'y a que trois portes battantes, celle qui donne sur le quai, celle de toilettes et la porte d'entrée du couloir. Je n'avais jamais vu de porte à galandage comme celles des compartiments, elles glissaient sur le côté, je trouvais cela épatant.

Nous nous installâmes dans nos sièges, il y en avait six, ils étaient en velours rouge, avec une tête blanche. Il y avait déjà deux personnes dans ce box douillet, deux jeunes gens, un garçon et une fille, ils se tenaient la main, et se regardaient comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Pépère me dit à l'oreille, ce sont des amoureux. J'étais assis dans le sens de la marche du train, Gerasime me faisant face, coté fenêtre.

Le grand homme à casquette blanche et visière noire souffla dans son sifflet à roulette pour signifier le départ.

Il y eut une légère secousse, et le convoi se mit en route. Aux murs étaient des images, des photographies montrant des lieux touristiques desservis par la ligne Paris Nice. Pépère déplia son Figaro littéraire et se mit à lire, je m'endormis rapidement en rêvant à tous ces lieux que je ne connaissais pas. L'arrêt à Valence me réveilla, une dame âgée entra dans notre compartiment, elle paraissait très douce. Aussitôt mon arrière-grand-père se mit en devoir de lui faire la cour. Leur conversation roulait comme le train, cela m'amusait, car Gerasime avait la réputation d'un coureur de jupon, et à quatre-vingt-huit ans, il ne faillissait pas à celle-ci.

Les amoureux se dévoraient toujours des yeux, parfois ils allaient dans le couloir, et je les voyais s'embrasser. À Lyon Pérache, le train fit une pause plus longue, les amoureux descendirent, et montèrent une femme, un homme et une petite fille. Mon aïeul curieux comme une pie, leur fit immédiatement la conversation. La gamine, un peu plus jeune que moi, s'appelait Geneviève, elle était accompagnée par sa mère et le frère de celle-ci. Ils se rendaient à Paris pour voir de la famille. Dans le compartiment feutré, à la moquette épaisse, s'était créée une agréable intimité. Mon arrière-grand-père qui ne se départissait jamais d'un jeu de cartes avait changé de place avec Geneviève, et nous jouions à la bataille sur la tablette escamotable près de la fenêtre. Les papotages continuaient entre les grandes personnes, parlant de tout et de rien. J'étais heureux. À Dijon le Mistral s'arrêta plus longuement, il fallait changer de locomotive, car à partir de là et jusqu'à Paris le train devenait électrique. Le voyage repris, bercé par le « ta-ba-dam » incessant des essieux sur la voie, j'aimais cette musique lancinante. Parfois nous croisions un convoi en sens inverse, cela faisait tout vibrer et les conducteurs se saluaient à grands coups de sirène. Je n'ai jamais su pourquoi, mais il y avait un arrêt technique à La Roche Migennes, des hommes longeaient le train avec de longs marteaux avec lesquels ils faisaient sonner les roues, je trouvais cela amusant.

Cet arrêt signalait aux habitués, que nous approchions de la capitale. Les conversations continuaient mais avec un je-ne-sais-quoi de différent, je sentais confusément comme un début d'au revoir. Lorsque les premières maisons de banlieue commencèrent de défiler derrière les vitres, tout le monde se mit à s'occuper de ses bagages. Bientôt nous nous retrouvâmes dans le couloir, attendant l'arrêt du train en gare de Lyon. Je pensais que la gare d'Avignon était la plus grande, je n'en connaissais aucune autre, mais lorsque nous

fûmes sur le quai, l'immense verrière, la multitude de lampadaires et la foule énorme des voyageurs me laissèrent sans voix. Tante Jeanne nous attendait aux pieds des escaliers qui montent au buffet. Tante Jeanne c'est mon arrière-grand-mère, mais c'est aussi la tante de mon père. Moi je l'appelle Mémère, ça ne lui plaît pas trop, elle préfère que je l'appelle Tante, mais je n'y arrive pas, je la trouve trop vieille pour être une tante.

Pépère a décidé qu'il était trop tard pour faire à manger à la maison, en fait la maison, c'est un appartement qui donne sur la place Pigalle.

Alors nous allons dîner au Train Bleu, c'est le nom du buffet. C'est une grande brasserie, presque aussi grande que la gare d'Avignon, il y a des tables partout, séparées par de petites murettes fleuries. Les murs et le plafond sont couverts de fresques colorées représentant tous les arrêts principaux de la ligne PLM. Il y a beaucoup de bruit, des serveurs évoluent portant de grands plateaux à bout de bras, on dirait qu'ils dansent, je suis émerveillé.

C'est la première fois que je quitte la ferme et mon Comtat Venaissin.

J'aimais prendre le train, on y faisait toujours des rencontres, le temps du voyage était entre parenthèses, rien ne pressait. Désormais, j'évite, je déteste ces trains à grande vitesse, ils vont tellement vite que les gens ne prennent plus la peine de faire connaissance, ni d'être poli, chacun est dans une bulle étanche aux autres, collés au téléphone ou aux ordinateurs portables, les lecteurs y sont rares, j'ai l'impression que la vitesse du train entraîne la vitesse de la vie, c'est bien regrettable.

20 000 ANS DE CAPITALISME ET DE SERVITUDE

La lande s'étend à perte de vue. Elle est parsemée de collines et de vallons où des arbres poussent près des rivières. De grandes herbes alimentent des troupeaux de bisons, de cervidés, quelques mammoths, dont se repaissent de grands carnassiers. Les tigres à longues dents rôdent. Plein soleil il fait doux mais les nuits sont froides. Sur les lointaines montagnes la neige persiste toute l'année. Le vent souffle souvent du nord, apportant quelques pluies glacées. Lorsqu'il vient du sud, c'est une brise qui réchauffe l'atmosphère. La vie grouille, les insectes crissent, des reptiles de toutes sortes s'en délectent. De grands oiseaux planent dans le ciel, des plus petits aux couleurs chatoyantes picorent les graminées. Ils abritent leurs nids dans les arbrisseaux dispersés, leurs pépiements ponctuent le silence de chants mélodieux. Le soleil plus chaud pendant la belle saison, accompagne les venues au monde de toute la faune. Quelques petits groupes d'humains parcourent le paysage au gré de cueillette et de chasse. Ils viennent du sud. La curiosité et la poursuite de gibier les ont progressivement éloignés des contrées plus chaudes où les grandes forêts couvrent la terre. Il a fallu longtemps pour qu'ils atteignent ce pays, de nombreuses générations se sont succédées, ce n'est pas un voyage qu'ils ont accompli, mais une lente migration vers l'inconnu.

La journée se passe à chercher subsistance, femmes, enfants et hommes collectivement, creusent à la recherche de racines comestibles. Les plus adroits chassent à l'aide de lances de bois acérées qu'ils propulsent, mais les prises sont rares et la plupart du temps ils se contentent de quelques lézards ou d'œufs volés dans les nids. Lorsque le jour faiblit, ils cherchent un lieu où établir leur bivouac. Ils y font un feu

et se serrent autour espérant que durant la nuit aucun prédateur ne viendra prendre l'un d'eux. Les enfants sont toujours gardés au centre, tous les adultes du groupe n'ont d'autre préoccupation que les protéger.

Ils savent qu'en éclatant certaines pierres plus denses que d'autres, on obtient des outils tranchants. Au fil du temps leur technique s'est peaufinée, ils fabriquent désormais des pointes de silex en forme de feuille qu'ils ajustent au bout des sagaies de bois. Les ateliers ont lieu quand la chasse a été bonne et permet une période de repos. Ils ont conçu des outils de pierre pour faire des couteaux, des poinçons, tout un attirail qui leur permet de couper, coudre et assembler des peaux d'animaux pour se garantir du froid. Ils font cuire la viande de leur proie et la font sécher pour les moments de disette.

Le plus vieux de la troupe est Longues jambes, depuis qu'il a reçu son nom il a vu plus de trente fois la prairie en fleur. Il porte de nombreuses cicatrices sur son corps qui font des traces pâles sur sa peau noire. Ses dents sont usées, ses mains calleuses, il court difficilement. Il sait que bientôt il ne reviendra pas de la chasse, que les autres mettront son corps inerte dans un trou pour qu'il retourne au sein de la terre mère, ou qu'ils l'abandonneront sur place car la mort l'aura surpris trop loin du campement. Lionne agile est une bonne chasserresse, elle a porté six enfants et deux sont toujours vivants. Outre ces deux-là, le clan rassemble six hommes, dix femmes et neuf enfants.

Aujourd'hui, ils ont découvert un abri creusé dans la roche et proche d'une rivière. Ils ont décidé d'aller s'y installer pour quelque temps. Le creux de rocher est profond, c'est une formidable protection contre les ours et les félins, on peut les voir de loin. Loup clair vient d'obtenir son nom, il a prouvé sa valeur en tuant un loup à la toison grise et blanche, d'un seul coup de sagaie. Il a seulement onze

floraisons. Les enfants n'ont pas de nom ou plutôt ils s'appellent tous Bambo, c'est plus pratique pour les faire se rassembler lorsqu'un danger menace le clan.

Filles et garçons jouent dans la rivière, ils pêchent, le poisson est abondant, ils les harponnent avec de longues branches taillées en fourche, ainsi déjà ils participent à la vie commune, à l'apport en nourriture de la tribu. Lorsqu'ils ne pêchent pas, ils s'essaient à tailler des pierres, l'apprentissage se fait par mimétisme des adultes. Ils doivent devenir adroits et fabriquent eux-mêmes leurs propulseurs et leurs sagaies et s'exercent au lancer. Ils pratiquent des jeux sexuels, se caressent, apprennent à connaître leur corps, découvrent le plaisir et cela renforce les liens, évite les jalousies et en fait des êtres humains. Les plus jeunes sont sans cesse surveillés par deux ou trois adultes qui restent au camp, ils sont le bien le plus précieux de la troupe.

Les jeunes sont l'affaire de tous. Chacun des petits êtres n'est pas le fils d'untel ou d'une telle, ils sont l'avenir du clan, et tous les adultes participent à leur éducation. Les bébés restent au sein de leur mère jusqu'à ce qu'ils marchent et tous les hommes se considèrent comme le père potentiel de chaque gamin.

Les plus grands accompagnent ceux qui cueillent des baies, des racines et du blé, cette herbe qui lorsqu'elle jaunit fournit de petits grains délicieux, qu'ils broient sur des plats de roche pour en faire une farine. Mélangée d'eau et desséchée au soleil, ils obtiennent une galette qui est leur unique repas lorsque les poissons ou la viande viennent à manquer. Quelquefois la chasse aux loups dont la peau est parmi les plus douces et les plus chaudes, laisse des louveteaux orphelins. Les enfants les prennent en charge et en font des compagnons qui se montrent fidèles.

Les humains s'éveillent avec le jour et s'endorment à la nuit. Durant celle-ci, ils se relaient pour entretenir le feu qui maintient à distance la plupart des prédateurs. Tous se resserrent pour garder la chaleur. Des couples se forment puis s'endorment dans les jouissances de l'amour.

Si un adulte fait du mal à un enfant, s'il garde pour lui seul le produit de sa chasse ou de sa cueillette, il est banni du clan et doit partir solitaire dans la steppe. S'il a de la chance, il rencontrera un groupe qui voudra bien de lui, sinon il sera tôt ou tard dévoré par les lions, les loups ou un ours.

Parfois, au hasard de leurs déplacements, le clan en rencontre un autre, ils échangent leurs points de vue sur les plantes qu'ils trouvent, s'unissent pour chasser les bisons en les poursuivant vers des précipices. Ensuite ils partagent leur chasse. Quelquefois deux ou plusieurs personnes changent de groupe. Mais les clans sont loin les uns des autres et les contacts ne sont pas très fréquents.

Un jour, poussant une expédition vers le nord pour découvrir quel paysage cache la montagne, une dizaine d'entre eux tombe face à face avec des humains à la peau claire et davantage poilus, il ne parle pas la même langue. Ils se flairent et se touchent, comparant leur physiologie. Ils apprennent à se comprendre, comparent leurs armes, les étrangers ont des arcs qui lancent des flèches plus loin que les propulseurs. Ils sont plus trapus, moins élancés, courent moins vite. Leurs enfants sont blancs de peau, leurs yeux clairs, leurs cheveux ne sont pas crépus, mais plutôt lisses et la barbe des hommes est dense. Ils ne portent pas de bijoux en perles d'os polies mais leurs vêtements sont identiques. Ils demeurent ensemble quelques jours, puis reprennent le chemin du retour. Une des femmes noires a désiré rester avec ceux à peau claire, trouvant cela amusant un des étrangers est reparti avec les découvreurs.

Comme les autres animaux, ils ont conscience de la mort, omniprésente dans leur quotidien, mais ils n’y accordent que peu d’importance. Ils font partie du grand tout, ils appartiennent à la terre qu’ils vénèrent. Ils ont l’habitude pendant leurs gardes nocturnes d’observer la lune et les étoiles. Ils ont remarqué qu’une d’entre elle était toujours à la même place, ils s’en servent pour se repérer et se diriger. Ils considèrent que le soleil qui tourne autour de la terre est source de vie, que la terre et lui ont enfanté tout ce qui existe.

Plume d’aigle aime tracer sur la roche des dessins d’animaux avec du bois brûlé, de la terre colorée et des fleurs écrasées. Croyant à la fécondité de la terre, les humains aiment pénétrer à l’intérieur de celle-ci, aussi lorsqu’ils découvrent une anfractuosité dans les rochers, ils y pénètrent et l’explorent munis de petites lampes, souvent un caillou plat qui présente une dépression. Ils y déposent de la graisse prise sur un animal, dans laquelle ils font brûler une m che faite d’herbe sèche tressée. Alors ils s’enfoncent loin dans la grotte. Ils accomplissent ce rituel surtout lorsque le gibier se fait rare. C’est une façon de demander à la terre mère d’enfanter de nouveaux animaux pour qu’ils puissent reprendre la chasse.  clair  par ses compagnons, Plume D’aigle dessine des bisons, des chevaux, des rennes ou des lions.

Louve c line en cueillant du blé remarque qu’il pousse toujours aux mêmes endroits par plaque dans un fouillis d’autres herbes. Elle a l’idée de garder une petite quantité de grain. Près de leur campement se trouve une petite esplanade à l’abri des fortes intempéries. S’aidant d’un béton elle arrache la végétation sur une assez grande surface puis fait de petits trous avec un doigt y dépose les graines et les recouvre de terre.   la floraison suivante, elle constate que le blé a poussé et qu’il est moins accompagné d’autres

herbes. Au moment de la récolte elle revient au campement avec une grande quantité d'épis de blé. Les autres sont ébahis et lui demandent comment elle a fait pour trouver aussi vite autant de nourriture. Fière de son exploit, elle explique pourquoi sa récolte est aussi bonne.

De ce fait, elle acquiert auprès du clan une aura particulière, une considération qui la place à part du groupe. Les années se suivent mais la réussite n'est pas toujours au rendez-vous. Cependant, désormais elle montre aux membres du clan comment procéder et d'autres petits champs voient le jour. Louve câline supervise les semailles et la récolte. Elle prend de l'importance dans le groupe qui l'admire pour sa trouvaille. Bon an mal an, les besoins en nourriture sont mieux couverts.

Bien sûr la cueillette des baies, des racines et la chasse continuent. Le temps passe, le clan compte maintenant quarante et un membres. Il a laissé son abri sous la roche pour s'installer plus en aval de la rivière. Ils ont construit une grande case de bois et de terre qu'ils ont recouverte de peaux tendues. Cheval fou s'est aperçu que les tiges de blé n'étaient pas toute de la même hauteur et que la taille des grains avait augmenté. Il sélectionne les plus gros pour les réserver à la semence. Le clan a défriché un terrain plus grand, qu'il protège des animaux par une barrière de ronces et d'épineux.

L'ingéniosité de Cheval fou porte ses fruits, les récoltes sont plus abondantes, et comme Louve câline autrefois, il prend de l'ascendant sur le reste du clan. Il veille à la bonne marche du travail de la terre et, grand chasseur, il perfectionne les tactiques de traque du gibier. Les membres du groupe ont pour lui une certaine admiration. Sans que rien ne soit vraiment voulu ni de sa part ni des membres de la tribu, il se comporte de manière à diriger les autres.

Ainsi, insidieusement, son statut devient celui d'un chef. Rien ne se fait sans son approbation, car tous le considèrent comme détenteur d'un savoir et homme de bon conseil. Sans volonté particulière mais par la force des choses, les femmes recherchent ses faveurs et les hommes le traitent avec déférence.

Ses forces faiblissant, on lui apporte de quoi manger et, avec l'accord de tous, il désigne Cerf vaillant comme successeur. Tous acceptent son choix car Cerf vaillant a prouvé maintes fois son courage à la chasse et il est assidu au travail du champ. Le clan a encore augmenté et une seconde case a été construite. Le village comporte une soixantaine d'habitants dont vingt-cinq enfants. Cheval fou meurt dans sa trente-huitième floraison, ce qui est très vieux.

Cerf vaillant prend conscience de sa position sociale et assoit son autorité, délimite le territoire du clan et profite de sa position pour imposer sa volonté. Il enjoint chaque personne du clan à lui donner tribut, qui part de chasse, qui part de blé. Ainsi les membres du clan deviennent ses sujets, soumis à son autorité.

Depuis longtemps Cerf vaillant a disparu, il a rejoint la terre mère et ses successeurs perpétuent la coutume qu'il a initiée. C'est Bison ardent qui est à la tête du clan. Il s'est attribué deux femmes qui sont ses maîtresses exclusives. La société des Loup de la steppe, c'est ainsi qu'il nomme désormais son peuple, s'est complexifiée. Il y a les chasseurs, les agriculteurs, les cueilleurs, les fabricants d'armes de chasse, les tailleurs de vêtements. Ils sont plus de cent cinquante à servir le chef.

Parfois des groupes qui ne pratiquent pas l'agriculture viennent demander secours d'aliments en période de famine. Le chef refuse pour garantir la pérennité des Loups de la steppe. Alors ces humains affamés volent les réserves, s'ensuivent des rixes, qui parfois dégènèrent dans le sang.

Le chef crée alors une caste de guerriers qu'il choisit parmi les meilleurs chasseurs. Ils sont chargés de défendre le village et de poursuivre les assaillants.

D'autres villages se sont établis qui pratiquent aussi la culture du blé, le climat se réchauffe et les glaciers reculent, laissant de vastes territoires vierges où des humains vont s'installer. La peau des humains noirs venus du sud s'éclaircit peu à peu, le métissage avec les hommes du nord y contribue également. Certains s'installent près de la mer et deviennent pêcheurs. La population augmente considérablement.

Chaque communauté établit des règles de vie, s'attribue un territoire, le langage se perfectionne, des concepts nouveaux se font jour, on vénère les esprits de l'eau, du ciel, des arbres. Une hiérarchie s'instaure dans chaque société, posséder quelque chose devient important. Les plus débrouillards prennent possession des meilleures terres et inféodent les moins aptes à entreprendre. Des individus peu scrupuleux se targuent de pouvoir intercéder auprès des esprits...

L'avoir s'est imposé à l'être, l'histoire est en route...

MOI SEAN CROX PIKUNIS

Les vallées du Montana sont larges, leurs flancs doux se succèdent jusqu'à voir grandir des forêts et des rocs se finissant en monts pointus fracassés par les hivers trop rudes. Des rivières y coulent leurs eaux dans un fracas de tonnerre, dévalant en cascades la montagne avant de se répandre en méandres où naissent d'innombrables îlots semés de bouleaux. De petits affluents vont grossir la rivière Yellowstone qui, après un long voyage, rejoint le Missouri. Les ours, les cerfs et les loups occupent cet immense territoire sous un ciel changeant où des nuages charmants sont poussés par les vents venus du Pacifique océan.

Pendant des milliers d'années, cette terre accueillit et nourrit les ancêtres de mon peuple. Puis un jour vinrent des blancs, d'Espagne, de France, puis de toute L'Europe. Ils nous ont chassés du sol nourricier, ils ont tué les bisons et nous ont parqués dans des lieux qui ne les intéressaient pas. Je me nomme Sean Crow, je suis un Pikunis. Je suis né le 4 juillet 1999, à Browning, dans la réserve des Pieds Noirs. Ma tribu vit dans ce lieu qui fut étreint de combats perdus en traités scélérats. Nous sommes des parias dans notre propre pays, oubliés, laissés pour compte, par les politiciens de Washington. On nous fait l'aumône pour que nous survivions à notre misère, afin que nous ayons de quoi nous saouler pour oublier notre infortune. Les plus doués d'entre nous s'en sortent, à coups de bourses distribuées parcimonieusement par quelque fondation charitable. C'est mon cas. J'ai obtenu une bourse d'étude au MIT à

Cambridge, tout près de Boston. Je suis un élève brillant mais je m'astreins à ne pas le paraître, je veux que l'on me considère comme un étudiant sérieux, laborieux, pas comme un surdoué du clavier.

Mes coreligionnaires ont une attitude qui tient de la compassion et du mépris, un Indien boursier, n'attire pas la sympathie des enfants de la bourgeoisie américaine. Néanmoins, mes tresses noires que je porte avec fierté ne déplaisent pas aux filles et bien qu'amoureux depuis mon plus jeune âge de Rosalyn, une Pikunis comme moi, je ne refuse jamais la fréquentation sexuelle des blanches, cela est comme une revanche des innombrables viols vécus par les mères de nos mères, quant à elles, elles pourront raconter à leurs copines qu'elles ont baisé un peau rouge...

Je pourrais être un hacker, faire de l'argent facile en piratant de-ci de-là. Mais je me concentre sur le travail que j'ai entrepris depuis que je suis à l'université. Ayant les ressources de calcul les plus performantes à ma disposition, je me consacre secrètement à chercher un algorithme suffisamment puissant et discret pour annihiler l'internet. Je suis, comme disent désormais les tenants du pouvoir, un éco-terroriste. Je ne manifeste pas, je fais profil bas, la CIA, la NSA ne s'intéressent pas à moi, je suis une quantité négligeable. Mes recherches n'apparaissent pas sur les réseaux, je travaille sur des ordinateurs en circuit fermé, mes professeurs ne connaissent que la partie émergée de mon travail, qui consiste à trouver un pare-feu et un antivirus inviolables.

Personne autour de moi ne me croit capable de parvenir à un résultat, toutes les tentatives précédentes ont échoué. Mais si je parviens à trouver cette parade, je sais qu'en même temps je découvrirai l'algorithme

exactement contraire et plongerai le monde dans le chaos. Toutes les données commerciales, financières, politiques sont tributaires de l'internet, même la connaissance, car l'électronique a rendu le livre obsolète. Les bibliothèques ne sont plus fréquentées que par les étudiants en lettre ou en droit, encore que ceux-ci en aient de moins en moins besoin, toutes les jurisprudences étant maintenant numérisées. La confiance dans les réseaux est totale et totalement idiote. Les particuliers comme les entreprises ne peuvent plus s'en passer. Les enfants, les adolescents en sont friands. Il n'y a plus que quelques irréductibles qui ignorent son existence ou qui ont décidé de n'éduquer leur progéniture qu'avec les livres et le vécu. Tous les autres sont dans la dépendance et leur confiance est aussi aveugle que celle des croyants.

J'abhorre cette indigence, cette absence de doute quant à la fiabilité des systèmes numériques. Aussi n'ai-je aucune compassion pour mes contemporains qui se complaisent dans la quiétude de ce système. L'approvisionnement en nourriture, en énergie, en eau, dépend du système. Sans l'assistance des drones téléguidés, des images satellites, les armées seraient impuissantes au combat, les bombardements aveugles et les blessés et les morts resteraient à pourrir là où ils tombent. La conquête spatiale serait réduite à néant et le ciel débarrassé des immondes traînées blanches laissées par les avions. Ces pensées qui m'accompagnent, encouragent mon labeur, je sais que si quelqu'un se doutait de ce que j'entreprends, mes jours seraient comptés, aussi dois-je faire preuve de la plus grande prudence dans mes activités. J'assiste aux rencontres sportives de l'université, je traîne autant que je peux dans les fêtes estudiantines sans nuire à mon travail,

je dois m'y consacrer corps et âme, sans trop attirer l'attention. Je n'ai jamais non plus milité ouvertement avec les associations de défense des Amérindiens, toujours dans un but de discrétion, car mon projet, je le porte depuis longtemps. Depuis le jour où ma sœur fut retrouvée morte et violée dans les landes désertes du Montana, je n'avais que dix ans. Elle en avait quatorze et l'enquête bâclée par le shérif et la police de la réserve laissa les coupables impunis.

Je sais que je suis proche d'un résultat, les tests de piratage de mon pare-feu ont jusqu'à présent tous échoués. Mes professeurs m'ont félicité et on mit à disposition de la CIA l'algorithme de mon invention, pour l'éprouver en situation réelle. Les agents chargés de ces essais ont mis sur le coup, tous les hackers les plus doués qu'ils connaissaient. Seulement deux d'entre eux sont passés au travers de mes barrières informatiques.

De ce jour-là, on m'installa un laboratoire au pentagone où je fus assisté des deux hackers qui avaient percé mes défenses. Nous étions sous surveillance militaire en permanence, nous nous savions épiés, même dans nos sphères privées. On ne nous laissait que peu de liberté et d'intimité mais malgré tout, nous convînmes d'une stratégie pour échapper de temps à autre à l'emprise du gouvernement. Il nous fallait cette petite liberté pour pouvoir dissenter en toute tranquillité du problème à résoudre. La pression permanente nous empêchait d'aller au bout de nos idées.

Avec Georges Bryton et Alan Stern, nous repassons tout le programme, point par point afin de trouver la faille qui leur a permis l'entrée, car eux-mêmes avaient réussi sans trop savoir comment. Après douze semaines

d'expériences infructueuses, nous avons trouvé le nœud du problème. Il était finalement assez simple et c'est pour cela que nous passions sans arrêt à côté. Cette fois, l'algorithme semblait parfait. De nouveaux tests ont eu lieu et nul ne parvint plus à s'introduire dans le système. La version antivirus que nous avons construite permet d'éliminer toutes les crasses qui perdurent sur les ordinateurs et à leur rendre leur propriété originelle. J'ai gagné.

En réalité, nous avons perdu. Aucune publication scientifique ne fera écho de notre découverte. Elle restera confinée dans les sous-sols du pentagone, jalousement gardée par les services secrets, car c'est une arme de défense absolue. Je nous sais condamnés à mort à brève échéance sans plus de procès. Mes compagnons en doutent. On nous libère de nos obligations, non sans nous avoir fait signer un contrat d'exclusivité avec le gouvernement et une clause de non-divulgateion de nos travaux. D'un naturel plus méfiant que mes collaborateurs, je prends aussitôt la décision de disparaître dans la nature, muni d'une clé USB que je suis parvenue à dérober.

Lorsque je dis dans la nature, c'est au sens propre, j'ai gardé en moi la capacité que mon père et mon grand-père m'ont inculquée pour pouvoir survivre dans les bois et les montagnes. Quelques jours après ma fuite, j'apprends que Georges est mort dans un accident d'automobile et qu'Alan, qui allait prendre un avion pour Israël, a fait une mauvaise chute dans un escalator de l'aéroport Kennedy.

Je passe des semaines à me dissimuler de forêts en forêts, m'éloignant le plus possible de Washington DC. J'avance vers le couchant, la route est longue à pieds. Je ne possède que le couteau que mon oncle m'a offert pour mon quinzième anniversaire. C'est un bon couteau, long et

coupant dont j'ai toujours pris le plus grand soin. Je me nourris de racines, de baies, de poisson, parfois je parviens à tuer un petit mammifère, j'ai maigri, coupé mes nattes trop voyantes.

Je parviens enfin à une petite localité nommée Pierceton dans l'Indiana. Là je reste caché dans les bois jusqu'à la nuit, puis je m'introduis dans la Pierceton Woods Academy, un collège alternatif. J'y trouve un PC en veille, je branche ma clé USB. Je suis le seul au monde à pouvoir désormais m'introduire au saint des saints du pentagone. J'ai répété dans mon esprit des dizaines de fois ce que je devais faire. Je frappe les premières touches du clavier avec un recueillement presque religieux, l'algorithme s'installe sans encombre, je fais les ultimes manipulations, puis je presse la touche Entrée.

Dans trois heures au plus tard, tous les PC du monde auront un écran noir, plus aucun téléphone portable ne fonctionnera, les satellites perdront leurs orbites, les marins devront reprendre leurs sextants, les avions ne pourront plus décoller, seuls les trains et les véhicules automobiles circuleront jusqu'à épuisement de leur carburant. Tout ce qui est connecté aura cessé de fonctionner.

Je reprends mon chemin solitaire pour rejoindre Rosalyn, là-bas dans le Montana. Elle m'y attend, elle sait ce que je devais faire et pourquoi. Rosalyn a la connaissance des plantes, elle sait soigner les blessures avec ce qu'offre la nature. Les Pikunis reprendront la terre des ancêtres que les blancs incapables de se débrouiller auront abandonnés.

Déposé SGDL juillet 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.